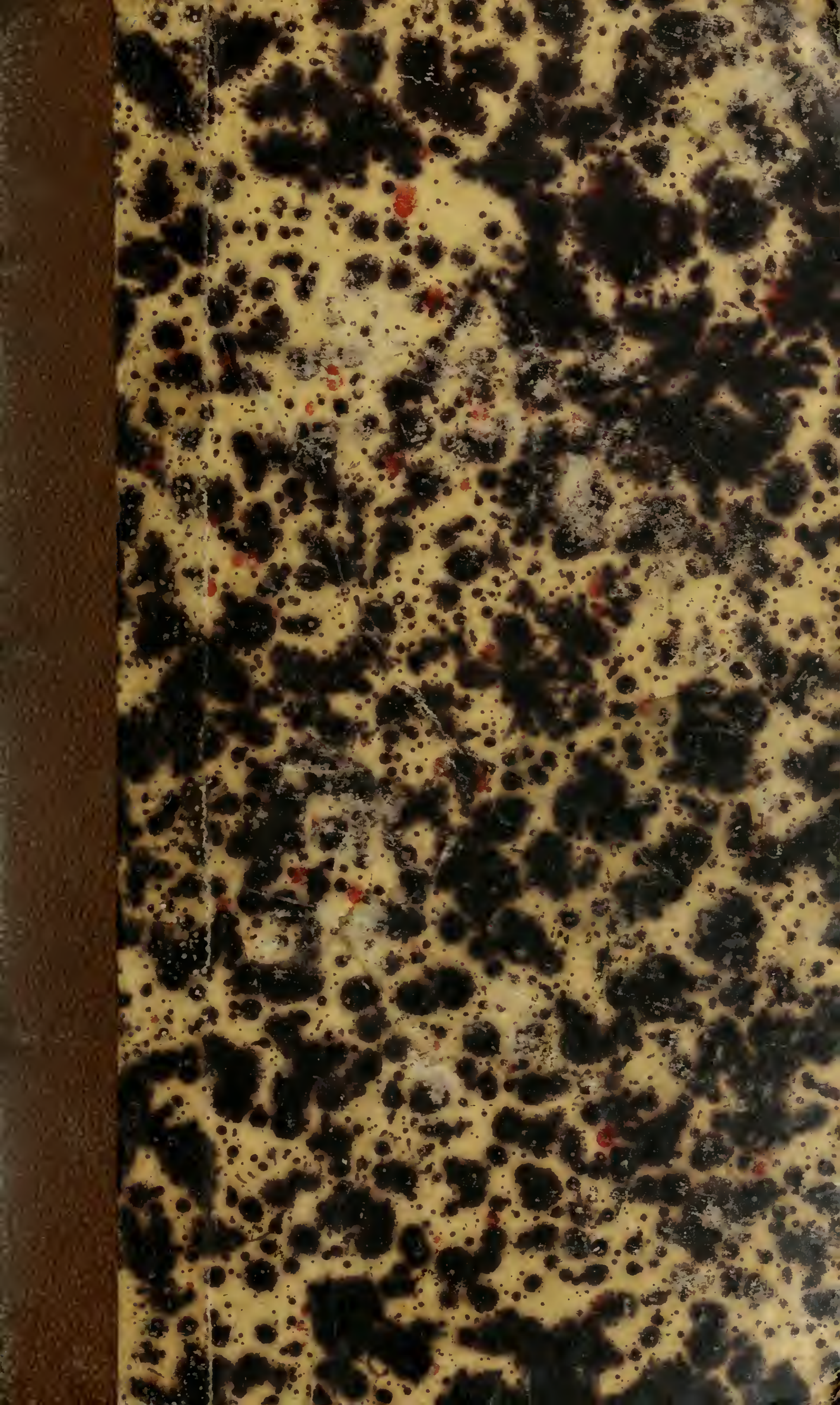




LE BRIGAND DE LA LOIRE.

LIVRES DE FONDS.

Andalousia, par Lottin de Laval. . . . . 2 vol. in-8.
Les Comtes de Montgommery, par le même. . . . . . . 2 vol. in-8.
Le Cabaret de Ramponneau, par Amédée de Bast. . . . . 2 vol. in-8.
Les Brodeuses de la Reine, par Ernest Alby. . . . . . . 2 vol. in-8
L'Échelle de Soie, par Hyppolyte Lucas. . . . . 2 vol. in-8
Le Grenadier de l'Ile d'Elbe, par Barginet (de Grenoble). . 2 vol. in-8.
Fleur d'Épée, par A. de Kermainguy. . . . . 2 vol. in-8.
Le Diamant de la Vouivre, par Louis Jousserandot. . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, par Paul Féval. . . . . 2 vol. in-8
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis et publiés par Charlotte de Sor. . . . 2 vol. in-8
Un Secret dans le Mariage, par Madame Sophie Pannier. . 2 vol. in-8.
La Poule aux Œufs d'or, par Jules Lacroix. . . . . . . 2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, par Jules David. . . . . . . 2 vol. in-8.
La Femme d'un Ministre, par Brisset. . . . . 2 vol in-8.
Souvenirs intimes du Comte de Mesnard, premier écuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry. . . . . 3 vol. in-8.
La plus heureuse Femme du monde, par Mme Ch. de Sor. . 2 vol. in-8.
La Reine des Voleurs, par Jules David. . . . . 2 vol in-8.
Tyler le Couvreur, par Paul de Kock. . . . . 1 vol in-8.
Le Chateau d'Eppstein, par Alexandre Dumas. . . . . . 3 vol. in-8.
La Vie d'un Matelot, par Cooper. . . . . 2 vol. in-8.
La Pythie des Highlands, par Walter Scott. . . . . . 2 vol. in-8.
Le Brigand de la Loire, par Auguste Ricard. . . . . . 2 vol. in-8.
Louise d'Avaray, par Jules de Saint-Félix. . . . . . . 2 vol in-8
Le Béarnais, par Brisset . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Lacuzon, par Louis Jousserandot. . . . . . 2 vol. in-8.
Le Berger Roi, par Charlotte de Sor. . . . . 2 vol. in-8.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

Le Comte de Guiche, par madame Sophie Gay. . . . . . 2 vol. in-8.
Le Faux Frère, par la même. . . . . 2 vol in-8
Pandolphello, par Alexandre Dumas. . . . . 3 vol. in-8.
L'Autel et le Théâtre, par Maximilien Perrin. . . . . . 2 vol. in-8.
François les Bas-Bleus, par le même. . . . . 2 vol. in-8.
Le Voile noir, par Jules Lacroix. . . . . 2 vol. in-8.
Un Grand d'Espagne, par le même. . . . . 2 vol. in-8.
L'Anneau de Fer, par le vicomte d'Arlincourt. . . . . . . 2 vol. in-8.
Gabrielle d'Estrées, par Brisset . . . . 2 vol. in-8.
Léolo, par madame la comtesse Merlin. . . . . 2 vol in-8.
Les Métamorphoses de la Femme, par X.-B. Saintine. . . 2 vol in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée

AUGUSTE RICARD.

LE

BRIGAND

DE LA LOIRE.

II

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1845

XIII

Le garni à un sou la nuit.

Il n'est certainement pas un seul de nos philanthropes modernes qui ne se soit, au moins une fois dans sa vie, demandé avec la tendre sollicitude d'un ami de l'humanité où et quel peut être le logis de certains hommes. Il

n'est pas un seul observateur qui, rencontrant le soir un des mille vagabonds qui fourmillent dans la grande ville, en voyant sa figure pâle, son regard incertain et méfiant, son corps grelottant au plus fort de l'hiver sous les trous béans de ses sales guenilles, ne se soit adressé cette question pleine d'un triste intérêt : Cet homme qui semble mort de froid, de faim et de misère, a-t-il au moins un gîte pour la nuit, un abri pour reposer sa tête, un grabat pour étendre et réchauffer ses membres épuisés ? Cette question, deux sortes de gens, à Paris, peuvent seuls la résoudre. Ce sont d'abord les limiers adroits, audacieux de la police, dont les yeux toujours ouverts, suivent, sans jamais les perdre de vue, à travers leurs déguisemens les plus subtils, leurs pérégrinations les plus vagabondes, ces bohémiens de la société qui, mis

hors la loi par elle, vivent à son égard dans un état de guerre perpétuel. Les autres sont les étranges spéculateurs qui logent et hébergentcette population proscrite.

Deux ou trois quartiers possèdent presque exclusivement le privilége de réunir dans leur sein, chaque nuit, la nuée de bandits qui s'abat tous les matins sur Paris, comme une meute de chiens affamés, à la recherche d'une curée quelconque ; et dans ces mêmes quartiers, quelques rues, quelques maisons accaparent ce monopole. Au premier rang de ces quartiers, il faut placer l'île de la Cité. La rue aux Fèves, la rue Gervais-Laurent, la rue Saint-Éloi, sont les repaires habituels de cette race maudite qui, par un caprice singulier, choisit sa résidence au seuil même du Palais de Justice. Après la Cité, viennent la Petite-Pologne, le Gros-Caillou, et le quar-

tier Mouffetard. C'est là seulement que l'on rencontre ces immenses maisons noires, à la façade criblée de fenêtres étroites, aux murs suintans et lézardés, ayant une allée d'une profondeur, incalculable au milieu de la nuit qui y règne, un escalier aux marches humides et glissantes, un toît dépourvu de tuiles, et des haillons déchiquetés sortant de toutes ses ouvertures.

C'est dans un de ces antres fétides que nous allons conduire le lecteur ; il est situé à l'extrémité de la rue Mouffetard, du côté de la barrière. La maison a quatre étages. Un escalier, raide comme une échelle, conduit du bout d'une allée profonde jusqu'aux combles, en montant presque perpendiculairement au milieu du bâtiment. A chaque étage se trouve un palier de quatre à cinq pieds carrés, de chaque côté duquel s'éten-

dent, comme deux longs bras, deux corridors d'une largeur à peine suffisante pour permettre à un homme d'y passer de front. Ces corridors de droite et de gauche sont tapissés de portes, et, sur le plein de chacune de ces portes, est tracé à la craie un gros numéro d'ordre.

Toutes les cellules de ce bouge, décoré du nom de garni, étant, à peu de différence près, exactement semblables, la description de celle où nous allons entrer suffira pour donner une idée générale de toutes.

Au quatrième étage, l'avant-dernière porte numérotée 69, donnait accès dans une chambre de huit pieds carrés. La pièce principale de l'ameublement était un lit formé de deux morceaux de charpente, qui supportaient à six pouces environ du sol une claie d'osier pourrie, sur laquelle était étendue une mau-

vaise paillasse éventrée en poils de lapin, un drap de grosse toile, dont la noirceur attestait la durée non interrompue des services, et une couverture de laine, dont tout ce qui n'était pas trous, était tellement pelé et râpé, que la crasse noirâtre du drap se voyait littéralement au travers. A la tête de ce grabat informe était une chaise en bois blanc, ayant le dossier cassé, et, en guise de fond, deux planches clouées sur les traverses. Sur cette chaise posait un rond de ferblanc, large comme la main, traversé à son centre par un clou pointu, et qui servait de chandelier. Cette chambre prenait jour par une étroite fenêtre à guillotine donnant sur une cour voisine; trois carreaux, cassés depuis des années, avaient été remplacés d'une manière économique par quelques chiffons de papier tachés de graisse, sorte de vitres arti-

ficelles, bien dignes de ces ignobles croisées. Les murs, à l'exception de la cloison du corridor, luxueusement garnie de plâtre gris, sur lequel on voyait, écrits au charbon, une foule de noms et de réflexions hétérogènes, étaient construits en planches de bateaux, nues et grossièrement équarries.

Quelques jours après la scène qui termine le chapitre précédent, comme neuf heures du matin sonnaient à l'horloge des Gobelins, un homme, couché sur le lit dont nous venons de parler, fit entendre un grognement inarticulé, secoua la tête, étira les bras, et réveillé bientôt entièrement, se plaça sur son séant et regarda lentement autour de lui. Il allongea la main, et fouilla dans la poche d'une mauvaise redingote déchirée qu'il avait prudemment étendue sur son lit pour augmenter autant que possible la chaleur problé-

matique de son lambeau de couverture. Il en tira une courte pipe de terre et un paquet de tabac. Après avoir bourré et allumé son brûle-gueule, il tourna et retourna dans tous les sens la loque sans couleur et presque sans forme, qui lui servait de redingote.

— Nom d'un chien! dit-il, en passant sa main tout entière dans un nouveau trou qui s'était formé sous l'aisselle, v'la la pelure qui déménage crânement. S'il ne m'arrive pas d'ici qu'à peu un coup à faire, qui me donne le moyen de m'renipper à neuf, j'suis dans le cas de me faire agraffer pour attentat à la pudeur. Un peu plus, et je vas montrer à nu le bas de mon dos.

La porte s'ouvrit, et une voix enrouée résonna dans la chambre, chantant d'un ton de canaille le premier couplet d'une chanson de barrière :

L'dimanche matin,
A la barrière du Maine,
Pour boire du bon vin
On s'dirige soudain;
De ce jus divin,
Quand on a la tête pleine,
On chante plus gaîment,
On s'noie dans l'agrément.
Puis quand vient du bal....

— Eh ben! dis donc, Déru, est-ce que tu blagues? s'écria le nouveau venu en s'arrêtant court dans ses exercices de chant; encore sur le flanc à l'heure qu'il est! en v'la un qui se mijotte! dis donc, t'as pas une pipe de tabac à me donner, que je fasse une chique? y a rien comme un pruneau le matin pour se rinçer le bec; ça purge.

— Tiens, v'la mon reste, dit Jérôme Déru en lui montrant de l'œil son pa quet de taba

qu'il avait rejeté sur son lit ; t'es bien joyeux ce matin, la Pince ; est-ce que t'as un *poupard à nourrir* (1) ?

La Pince pétrit tranquillement entre ses doigts une énorme pincée de tabac. Quand il en eut fait une boule de la grosseur d'une noix, il se la glissa délicatement sur sa langue, lui fit faire deux ou trois tours dans la bouche, et dès qu'il l'eut soigneusement placée dans un coin de sa joue, il se fit un devoir de répondre à son ami.

— J'ai pas de *poupard à nourrir*, Déru, lui dit-il ; pour le moment actuel y a mieux qu'un nourrisson à faire ; le poupard est élevé, il a mis hier sa dernière dent, et il mange tout seul comme père et mère.

(1) Un vol à préparer.

Déru fit un saut dans son lit et se retourna vivement vers la Pince.

— De quoi qu'il y a ?

— V'là des planches qu'ont des oreilles, dit le bateleur à voix basse en frappant sur la cloison , c'est pas si solide qu'à la Souricière, mais c'est pas plus sûr. Habille-toi en deux temps et viens jusqu'à la barrière chez la mère Boudin ; nous pitancherons un verre d'eau-d'af et je te dirai de quel côté vient le vent.

Déru prit sa redingote, l'étala devant les yeux de son compagnon, et lui montrant les trous qui la défiguraient d'une telle façon qu'elle était réellement hors de tout service :

— Y a pas plan, dit-il avec humeur ; j'ai pas le sou et pas d'hardes.

— T'es melon comme un *pante* (1), aussi, répondit la Pince en haussant les épaules ; pourquoi que tu fais pas comme moi et que tu n'as pas une *largue* (2). Regarde si j'ai pas toujours le dos couvert par des pelures un peu chouettes, et si j'ai pas toujours aussi quelques roues de derrière dans ma poche ? Une femme, vois-tu, on dira ce qu'on voudra, c'est un animal utile ; moi, c'est mon opinion ; seulement faut savoir s'en servir. Y a pas d'doute qu'un serin qui se laisse plumer par une *gironde* (3) n'est toujours ni plus ni moins qu'un serin. Mais qu'que ça prouve ? ça prouve rien. V'la ma particulière, Paméla-la-Rousse, c'est une bonne fille, pas vrai ? Mais

(1) Bourgeois.

(2) Femme.

(3) Jeune fille.

ça n'empêche pas que si j'écoutais ses giries, elle m'en ferait voir d'un peu épaisses, des couleurs. Au lieu de ça, quand j'y dis file, elle file ; et quand j'y dis j'ai pas d'os, m'en faut ; n'aies pas peur, elle m'en procure ben vite : ces femmes, ça gagne des pions si aisément ?

— C'est égal, grommela Déru, c'est pas régalant d'avoir toujours un chameau à ses trousses. Dire qu'il n'y a pas seulement moyen de faire un pas sans qu'elle vous dise d'où que tu deviens ? où que tu vas ? eh ! zut !

— Tu m'affliges ! parce que t'as évu des peines de cœur avec la grande Norine.... mais après tout, ça te regarde ; les opinions sont libres, et comme dit c'tautre, tous les goûts sont dans la nature ; mais c'est pas le tout ; attends un peu, n'teffarouche pas ; je te vas chercher des nippes.

La Pince sortit, resta quelques minutes absent et rentra bientôt après, portant deux ou trois vêtemens qu'il jeta sur le lit de Jérôme Déru. Celui-ci s'habilla lestement et au bout d'un moment les deux amis, arrivés sur le palier, s'apprêtaient à descendre, lorsqu'ils entendirent les pas d'un homme qui montait résonner sur l'escalier à l'étage au-dessous. Ils attendirent un peu, et bientôt la figure placide et sournoise de Joseph Larouille, le valet de chambre du marquis de Garnerac, leur apparut à travers l'obscurité. Les deux hommes firent un mouvement en reconnaissant le nouveau-venu, et descendirent deux ou trois marches.

— Monsieur Déru, monsieur la Pince, dit le valet de chambre en saluant par habitude, j'ai bien l'honneur d'être le vôtre. Je désirerais vous entretenir quelque peu.

— Est-ce qu'il y a du nouveau ? demanda Déru.

— Du nouveau..... pas précisément ; on pourrait même dire que c'est de l'ancien qu'il s'agit ; mais cet escalier est un lieu peu commode pour parler d'affaires sérieuses. Si vous voulez ; nous allons entrer dans votre appartement.

— Un instant, dit la Pince en arrêtant Déru, qui se dirigeait vers son cabinet : la sûreté est la mère de la prudence, comme dit c't'autre ; ton local est malsain, Déru, vu qu'il a des oreilles des deux côtés, qui peut entendre des choses qu'on n'a pas besoin qu'il sache. Allons dans le mien ; j'ai pas de voisins pour le quart-d'heure, et j'enverrai Paméla à la porte battre son quart. Elle a l'œil bon comme une chatte ; ça sera plus sûr.

Et sans attendre qu'on approuvât sa proposition, la Pince enfila le corridor, ouvrit une porte et fit signe à Larouille et à Déru d'approcher. Son cabinet ressemblait de point en point à celui de ce dernier ; la seule chose qu'il y eut en plus était Paméla-la-Rousse, les épaules nues, seulement vêtue de sa chemise, dont la coulisse était cassée, et d'un mauvais jupon de laine, serré sur ses hanches avec un ruban rose fané; la tête couverte d'un mouchoir noué en marmotte, duquel s'échappaient de nombreuses mèches de ses cheveux d'un jaune filasse, et les pieds nus enfoncés dans de vieux souliers d'homme éculés. Elle était courbée devant la chaise, et savonnait ses bas dans un pot à confiture cassé.

— Paméla, détale, lui dit la Pince, colle-

toi le long de la porte et *bats l'antif* (1) soigneusement. Si quelqu'un vient, siffle.

Paméla fit un signe de tète à Déru, jeta un regard effronté sur Joseph Larouille, et, sans se faire répéter l'ordre qu'elle venait de recevoir, elle renfonça ses bas à demi-lavés dans le pot à confiture, essuya ses mains à sa chemise en soulevant le coin de son jupon, et sortit du cabinet.

— Voilà ce que c'est, dit Larouille à voix basse, M. le marquis est plus amoureux que jamais ; il veut l'enfant, c'est son idée.

— Il l'aurait, son enfant, interrompit la Pince avec colère, si j'avais eu tant seulement pour deux liards de chance l'autre soir en sortant du Bal des Chiens. Mais ouin ! y a pas eu plan !

— Cependant, toutes vos mesures parais-

(1) Espionne.

saient bien prises, dit M. Larouille avec onction.

— Nom d'un ferlampier! y a pas d'affaire qui se soit jamais présentée si bien! figurez-vous : la voiture à quatre pas, six lapins soignés comme moi en embuscade le long des arbres de l'avenue, une nuit noire comme un four, et pas un chat aux environs ; je les vois arriver, les deux vieux et la gironde. Bon! attention, que je dis! v'là les pantes; ils approchaient, ils passent, et au moment où je me lançais pour empaumer la largue, qu'est-ce que je vois! un homme qui file doucement derrière eux ; je me recache et je regarde : paf! en v'là un autre, puis encore un autre, et encore un autre ; ils étaient comme ça ni plus ni moins qu'une douzaine. Je suis la bande ; les deux vieux et la fille tournent le boulevart Mont-Parnasse, les autres tournent

aussi ; c'était comme une procession, quoi ! Je les suis dans leurs talons comme ça de porte en porte jusqu'au moment où..... votre serviteur, merci ! la fille entre, les deux vieux entrent, et ils me fichent la porte au nez. Et ce qu'il y a de plus cocasse, monsieur Larouille, c'est que tous ces sacrés muffles qui les suivaient, et qui m'avaient fait manquer le coup, une fois les autres rentrés, demi-tour à droite ! les v'là qui s'en retournent par le même chemin, et v'là que sous un réverbère, au milieu de la troupe, je reconnais, monsieur Larouille, le moutard qu'a épaté votre marquis au Bal des Chiens, par un coup de chausson flambant; tu sais, Déru ?

Déru répondit par un signe de tête, et le valet poussa un profond soupir.

— Ce qui est fait est fait, dit-il tristement ; c'est un grand malheur que vous

ayez manqué cette occasion, car de longtemps peut-être il ne s'en présentera une aussi belle. Du reste, tâchez d'en trouver une; M. le marquis vous fait toujours les mêmes offres. Nous aurons six mille francs aussitôt que cette petite aura franchi le seuil de la maison de Passy.

— Je connais c't'affaire-là comme pas un, dit Déru avec brusquerie; et je dis que tant que ce vieux chameau de chiffonnier sera autour d'elle, y aura pas moyen de moyenner sans faire un bousin qui nous mettrait aux arpions toute la rue de Jérusalem.

— Si ce n'est que ça, dit la Pince en faisant un signe d'une atroce éloquence, c'est pas la mer à boire : on refroidira le vieux; avec ça, c'est facile comme bonjour; rapport à son métier, il est toujours à rôder la nuit,

cet homme. Il n'y a qu'à l'attendre dans un coin.

Monsieur Larouille en entendant ces dernières paroles devint d'une pâleur cadavéreuse.

— Arrêtez ! messieurs, arrêtez ! ceci, je ne dois pas l'entendre. Cette seule circonstance pourrait me compromettre très gravement. Savez-vous bien, messieurs, qu'aux termes de la loi, je serais regardé comme complice. On connaît son code, messieurs. Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; faites ce que vous voudrez, je m'en lave les mains ; mais, pour l'amour de Dieu, ne me mêlez pas dans vos affaires ; je suis un homme paisible, de mœurs douces. Monsieur Déru, monsieur la Pince, je vous salue de nouveau ; vous vous rappelez bien l'adresse à Passy, rue Basse, 62, et vous savez, trois mille francs

pour moi, trois mille francs pour vous , c'est convenu.

Le valet de chambre sortit à reculons. Dès que Jérôme Déru et la Pince furent seuls, ce dernier s'écria :

— En v'là un cataplasme! cré coquin ! si n'y avait sous la calotte du ciel que des dromadaires de cette espèce-là !..... C'est égal, l'affaire est belle ; faut laisser tout de côté. Nous ferons la mienne plus tard ; pas vrai, Déru ?

— C'est ce vieux qui m'embête, dit Déru en réfléchissant.

— T'es gnolle! y ne s'agit que d'un coup de poing cette nuit ; nous l'attendrons du côté du Gros-Caillou, et en deux temps, tout sera dit. Maintenant filons à la barrière; et puisque ça va bien, je paie à déjeûner chez la mère Boudin.

La Pince prit le bras de Déru, et après avoir relevé Paméla-la-Rousse de sa garde à la porte et lui avoir promis de la mener, le soir, danser à la Courtille, les deux dignes amis descendirent l'escalier quatre à quatre et se dirigèrent, la tête haute et le cœur gai, vers la barrière Saint-Jacques.

XIV

La Bourse ou la Vie.

Le lendemain, vers les quatre heures du matin, deux hommes débouchèrent sur le boulevart Montparnasse par la rue du Cherche-Midi. Là, ils s'arrêtèrent, échangèrent quelques mots à voix basse; puis, chacun

d'eux prit un côté du boulevart, et ils le descendirent ainsi, marchant d'un pas lent, mesuré et circonspect, et se glissant comme deux ombres aussi près des murs que possible. Quand ils arrivèrent l'un au pied, l'autre en face de la maison qu'habitaient Héliopolis et sa fille adoptive, ils s'arrêtèrent de nouveau, et comme si leurs actions eussent été convenues d'avance, l'un se tapit derrière un arbre, et l'autre se cacha dans les décomcombres d'une maison en voie de construction.

La nuit était encore complétement noire. Un voile funèbre couvrait le ciel, une pluie glacée, poussée par un vent aigu, tombait à t orrent.

Une demi-heure environ s'écoula de la sorte sans qu'aucun des deux hommes fît un seul mouvement, prononçât une seule parole. Ce-

pendant au bout de ce temps, celui qui s'était collé contre un arbre, quitta son abri, et traversant la chaussée, marcha droit à son compagnon.

— Hé! Déru, lui dit-il à voix basse; faut détaler. V'là les blanchisseurs qui commencent à défiler, et maintenant y a plus rien à faire par ici. M'est avis que si nous voulons pincer le vieux, faut aller l'attendre au pont d'Iéna; avec ça qu'il fait un temps à ne pas mettre un *raille* à la porte.

— Un vrai temps de chien, répondit Déru en soufflant dans ses doigts. Oui; mais c'est que si nous n'avons plus l'œil sur le bazar du vieux, il pourra bien tourner à droite pendant que nous filerons à gauche, et nous irons battre notre quart au pont d'Iéna pour le roi de Prusse.

— Y a pas de danger, répondit l'autre

dans qui le lecteur a sans doute déjà reconnu le bateleur Meunier, dit la Pince ; il y a par là, près du pont, une fabrique qui tous les matins y fait cadeau de ses vieux papiers ; il y ira sûrement, et comme l'endroit est bon, que n'y a jamais un chat, nous lui collerons son sac en douceur. S'il joue des pattes, la rivière est pas loin ; une tête, et il fera sa coupe chez les goujons.

Déru réfléchit un moment.

— Si tu crois qu'il vienne au pont d'Iéna, dit-il, filons, ça m'est égal; mais ça serait embêtant d'manquer l'coup c'matin, vu qu'l'affaire est majeure et qu'j'ai besoin d'pions. Après ça s'y avait moyen d's'arranger sans saigner l'vieux, j'l'aimerais autant, y a rien qui m'éceure comme *d'escarper* (1) quand on peut s'en passer.

(1) Assassiner.

La Pince leva les épaules, regarda son compagnon entre les deux yeux, et partit d'un éclat de rire que la prudence étouffa.

— Tu blagues ! dit-il d'un ton goguenard, y a rien qui m'amuse comme quand t'es dans tes jours d'attendrissement ; on dirait d'une vache qui pleure son veau. Allons, pas de frime, filons et doucement.

— Passe devant, à gauche, le long du mur, dit Déru ; et tâche que les blanchisseurs n'te voient pas, j'te suis à dix pas par derrière.

— Dis donc, parce qu'on fait ses affaires c'est pas une raison pour négliger son bec. Un coup d'sacré chien, l'matin, n'gâte pas l'haleine, ça tue le ver, pas vrai ?

— Oui, mais c'est pas l'moment d'nous humecter le canal au pain.

— T'emporte pas, Déru, et suis mon rai-

sonnement. Nous passons, pour aller d'ici au pont d'Iéna, devant l'manzingue à Cerbère, l'établissement du *Grand-Saladin*, y a pas d'raison pour qu'nous n'entrions pas licher un poisson d'eau d'af sur l'pouce; hein?

— Pas d'bêtise! répondit Déru d'un ton de maître, file ton nœud et ne t'arrête pas d'vant *l'Grand-Saladin* si tu tiens à ta peau, animal! Tu ne comprends pas qu'si l'vieux rejimbe et qu'on l'estourbisse, ça fera du train et qu'pendant six mois nous aurons aux arpions tous les *railles* d'la rue d'Jérusalem? Eh bien, m'lon! si tu fais voir ton muffle à Cerbère, à trente pas d'l'endroit, une heure ou deux avant l'coup, pourquoi qu'il n'irait pas nous *manger* (2). Quand ça ne s'rait que pour mettre bien dans les papiers d'la pré-

(1) Dénoncer.

fecture son établissement d'empoisonneur. Vois-tu clair dans la chose maintenant ?

— T'es fin comme un renard, Déru ; répondit la Pince avec admiration, t'es rusé comme père et mère. Cré nom ! le celui qui t'pincera sera un mâle à poil, j'en réponds.

— Et j'espère bien qu'ça sera pas de sitôt, répondit Déru. Allons, file, l'temps s'passe et faut arriver d'avance pour choisir notre endroit.

Meunier ne se fit pas répéter l'injonction impérative de Déru ; sortant des décombres, il se mit en route vers les Invalides en rasant avec précaution les maisons du boulevart. Un moment après Déru l'imita, et le suivit à quelques pas en arrière.

Quand ils arrivèrent au pont d'Iéna, la nuit était encore aussi noire et la pluie tombait avec la même violence ; seulement le vent

avait cessé, et le ciel, dégagé peu à peu des nuages épais qui le couvraient une heure auparavant, montrait de loin en loin une étroite éclaircie. La rivière, d'une hauteur énorme, battait de ses vagues furieuses les murs du quai et les piliers du pont, et ses mugissemens sourds, se mêlant aux derniers cris de la bise, donnaient à la nuit un aspect terrible, un caractère sinistre, parfaitement d'accord avec les sombres projets et les pensées secrètes des deux bohémiens.

Après avoir un moment prêté l'oreille, et s'être communiqué leurs remarques respectives, Déru et Meunier se glissèrent derrière un pan de mur d'où l'on apercevait, sur la droite, dans la direction du pont de Grenelle, à cinquante pas environ, la haute cheminée ronde et mince d'une fabrique se dessiner sur un coin moins obscur du ciel.

— V'là l'endroit, dit la Pince à voix basse, c't'espèce d'mât de cocagne, c'est la machine à la fabrique d'blanc d'céruse qu'a pris l'vieux d'amitié et qui y communique ses restans d'papier et ses loques. Tous les matins, il vient remplir son carquois d'osier, une, deux ou trois fois. S'il vient à c'matin, faut qu'il passe ici, entre ces deux arbres, et alors...

Meunier acheva sa pensée en sortant de sa blouse le manche d'un couteau, et certain d'avoir été compris il reprit sa place le long de son tronc d'arbre. Tout rentra dès lors dans l'ombre, et le silence ne fut plus de nouveau interrompu que par les branches mortes craquant sous les efforts du vent et le clapotement continu de la rivière.

Une longue heure se passa de la sorte, au bout de laquelle un léger bruit retentit du côté du Gros-Caillou. Les deux hommes, en

l'entendant, firent un même mouvement et se collant de plus près à l'arbre où ils s'appuyaient tous deux tendirent le cou, dressèrent les oreilles et fixèrent avec avidité leurs regards perçans dans la direction du bruit. Après une minute d'attente, Meunier se basarda à murmurer à voix basse à son compagnon :

— Ce n'est cependant pas par là qu'il doit venir...., pourvu qu'ça soit pas un *raille*.....

— Tais ton bec, dit Déru du même ton, et surtout fais attention, n'va pas saigner un dindon qu'çà n'serait pas l'bon, ça f'rait du bruit pour rien.

— A pas peur.

— Chut! V'la l'même bruit.

En effet, un coup de sifflet prolongé retentit plus rapproché des deux hommes. Il était évident que celui qui arrivait se dirigeait vers eux.

— C'est un coup de langue donné en *ferlampier* (1), murmura de nouveau Meunier; y a peut-être par ici des amis qui rôdent et cherchent un coup.

— Quand ça s'rait l'pape, si c'est pas notre homme, bougeons pas, dit Déru d'un ton ferme; un *ferlampier* nous *mangerait* (2) tout comme un *pante* (3), et j'ai pas pour deux liards envie d'aller prendre un logement à la *Lorceffe* (4), qui que ce soit qui m'y mène.

— T'as raison, mais f'sons l'mort, v'là l'individu; on entend ses arpions qui pataugent.

Une minute après, on vit, comme venait de l'annoncer Meunier, un individu passer

(1) Vagabond.
(2) Dénoncerait.
(3) Bourgeois.
(4) La Force.

à vingt pas des deux rodeurs de nuit. Il portait sur son épaule une canne à pêche en roseau, dont un des bouts était passé dans l'anse d'un panier. Une espèce de veste en peau de chèvre, le poil tourné en dehors, comme en portent les hommes du port, couvrait ses épaules et sa poitrine, et laissait voir en dessous le bas d'une blouse bleue. Une méchante calotte grecque était destinée à lui servir de coiffure; mais par le fait, elle ne garantissait de la pluie qu'un coin rétréci de sa tête, au-dessus de son oreille droite, sur laquelle cette calotte était penchée à un tel point, qu'elle semblait ne pouvoir conserver sa position que par un miracle d'équilibre. Cet individu s'avançait tranquillement, sans s'occuper du vent ni de la pluie, et sifflait mélodieusement le refrain d'une chanson populaire. Quand il passa devant

les deux bohémiens, il cessa de siffler et se mit à chanter d'une voix claire et presqu'enfantine, la fameuse barcarole de *Zampa* :

Que la vague écumante
Me lance vers les cieux !...

Il s'arrêta tout-à-coup dans sa marche et dans son chant, et son attention, attirée par un juron à demi étouffé du bateleur Meunier, il fixa un regard ardent de son côté, en murmurant assez haut pour être entendu :

— Il paraît que la promenade est agréable à c'matin, et qu'les arbres ont une langue aussi bien qu'les hommes, pour s'communiquer leurs sentimens ; c'est égal, pourvu que l'goujon morde, j'm'en fiche comme de l'an IV de la république française, une et indivisible, nom d'une pipe ! en v'là des mots qui ron-

flent ni plus ni moins qu'une toupie d'Allemagne. Heureusement que l'vent s'éteint, et que j'ai des asticots un peu chouettes, sans çà j'pourrais bien m'passer d'friture.....

A moitié de sa phrase il avait repris sa marche, en se dirigeant vers le quai, et sa voix ne tarda pas à se confondre avec le bruit de la rivière. Quand il fut assez éloigné pour que le danger d'être encore entendu de lui eût entièrement disparu, Déru quitta précipitamment l'arbre qui lui servait d'abri, et s'approchant de son compagnon :

— Tonnerre de Dieu de chameau ! lui d't-il, en lui mettant le poing sous le nez ; tu veux donc nous faire pincer ? Pourquoi qu't'as parlé quand c't'animal a passé. S'il n'avait pas été seul, en fallait pas davantage pour nous faire manquer notre coup.

— Eh ! j'ai pas pu me r'tenir, répondit Meunier avec colère, quand j'l'ai vu arriver par ici ; et pis d'ailleurs, est-ce que t'aurais l'air d'm'embêter aussi, toi?

— Avec ça qu'il m'paraît manqué finalement pour aujourd'hui, ton coup, reprit Déru d'un ton bourru, avec tes idées de v'nir par ici croquer l'marmot et manger d'l'herbe, au lieu d'attendre l'vieux à sa porte..... V'là l'jour qui montre son nez, et le ciel qui va mettre ses lunettes ; si l'pigeon n'est pas ici d'ici qu'à une heure, tout est flambé, et nous aurons reçu la pluie, rinçés comme des carpes, pour des prunes ; c'est régalant.

— Allons, c'est bon, tu m'esquintes; couche-toi là encore une heure, et n'gueule pas comme une femme qu'accouche ; ça m'agace les nerfles.

Déru reprit sa place en grognant, et le

silence se rétablit. Un nouveau laps de temps s'écoula, pendant lequel la nuit fit peu à peu place à la douce obscurité qui précède le jour. Les deux hommes purent bientôt distinguer ' assis au bas de la berge, presque sous le pont, le pêcheur qui les avait un moment effrayés. Cependant les prévisions de Déru semblaient devoir se réaliser. L'aube commençait à poindre, et personne ne paraissait aux alentours. Le quai, à demi inondé par la pluie qui n'avait cessé de tomber toute la nuit, était dans toute sa longueur, tant que les regards pouvaient s'étendre, désert et silencieux. Il devenait de minute en minute plus évident qu'avant peu les deux rôdeurs seraient contraints à renoncer pour ce jour-là à leur projet homicide, et à en remettre l'exécution à un autre moment. L'abri précaire qu'ils avaient trouvé jusque-là derrière les deux

arbres, le long desquels ils se cachaient, leur manquait à chaque instant davantage à mesure que le jour grandissait, et menaçait même de leur échapper bientôt. En effet, ils commençaient déjà à être en vue; et si le pêcheur s'était retourné, il eût pû, à travers la brume, les apercevoir à demi. Dans cette position, les deux hommes échangèrent un signe et un coup-d'œil, et usant des plus grandes précautions, pour ne pas éveiller l'attention de ce dernier, ils quittèrent leurs arbres protecteurs, et s'avançant davantage dans l'avenue, en s'éloignant du quai, ils se mirent hors de vue du bord de l'eau et s'accroupirent encore au pied de deux autres ormes.

Il y avait à peine une minute qu'ils avaient changé de place, lorsqu'un bruit de pas, venant dans la direction des Invalides, leur

prouva la sagesse de cette détermination.

Cette fois, ce ne fut pas Meunier seul qui rompit le silence, comme il l'avait fait en voyant arriver le pêcheur. Déru, lui-même, malgré toute sa prudence, ne put retenir une exclamation de joie, quand il entrevit, à la faible lueur d'une aube de février, la victime qu'ils attendaient.

Héliopolis, car c'était bien lui en effet, s'avançait d'un pas rapide; ayant à la main un court bâton, terminé par un crochet de fer, et sur le dos, sa balle d'osier vide. Il marchait la tête basse, comme un homme enfoncé dans de tristes réflexions; et, se dirigeant en ligne directe vers la fabrique du blanc de céruse, qui se trouvait de l'autre côté du pont, il devait nécessairement passer près de l'un des deux bandits, et peut-être même entr'eux.

La Pince, en le voyant s'approcher, sortit son couteau et l'ouvrit. Déru, pâle comme un mort, les yeux hagards, tremblait malgré lui de tous ses membres.

Pendant les quelques minutes nécessaires au vieillard pour arriver à l'endroit fatal où l'attendaient les deux misérables, il y eut un moment de silence terrible. Meunier, calme, impassible comme un homme depuis longtemps habitué au crime, essayait lentement sur le bout de son pouce la pointe de son long couteau, et jetait de temps à autre sur son compagnon effaré d'ironiques regards de mépris.

Héliopolis approchait peu à peu. Sa mâle et noble figure commençait à s'apercevoir; un nuage couvrait son front chauve et ridé; sa vieille moustache blanche frissonnait légèrement sous le coup d'une importune pen-

sée : on eût dit qu'un pressentiment sinistre accablait le cœur du vieux soldat. Cependant il approchait à chaque instant davantage, et le moment arriva bientôt où quelques pas seulement séparèrent la victime de ses assassins.

Meunier s'élança pour le frapper derrière; mais Jérôme Déru l'avait précédé. Soit qu'un sentiment de pitié généreuse, soit qu'un de ces remords anticipés qui, comme un don du ciel, comme une lueur passagère, surgissent quelquefois au fond des cœurs les plus infâmes, soit enfin qu'effrayé, égaré par l'atrocité du crime qu'il allait commettre, il eût réellement perdu la tête, il se jeta au devant du vieillard en lui criant d'une voix tremblante :

— La bourse ou la vie.

Héliopolis surpris recula d'un pas, et leva bravement son crochet pour sè défendre,

comme il eût fait autrefois de son bancal pour attaquer un ennemi; mais la férocité du bateleur la Pince ne lui laissa pas le temps d'achever son mouvement. Le saisissant par derrière avec une force terrible, il lui porta par dessus l'épaule un coup de couteau vigoureux, et le bon vieillard qui, pendant trente ans, avait exposé son corps devant les canons de toutes les puissances de l'Europe, tomba lourdement, en poussant un cri de rage et de douleur.

Dès qu'ils le virent étendu sans mouvement, par un même sentiment instinctif, les deux scélérats firent un bond de côté pour s'enfuir à toutes jambes. Au bout de quelques pas, Meunier fit volte face.

— L'affaire est faite, dit-il, son pain est cuit; maintenant faudrait être bête comme des oies pour ne pas chercher dans sa poche,

et voir s'y n'a pas quelques pions de trop : à quoi que ça lui servirait ?

Et joignant l'effet à la parole, en un tour de main il retourna toutes les poches du vieux chiffonnier. Toutes étaient vides. Le pauvre homme, sobre et rangé comme une jeune fille, n'avait jamais d'argent : ses quelques sous étaient si vite employés à procurer à sa chère enfant une surprise nouvelle.

En voyant ses espérances déçues, la Pince, par un mouvement de colère, écarta violemment le gilet et la chemise du vieillard, et il fit entendre un cri de joie sauvage en apercevant, entre son dernier vêtement et sa poitrine, suspendu à son cou par un cordon de laine, un petit sac en peau jaune. Il l'ouvrit avec avidité, et en sortit une croix d'honneur, un parchemin et un papier. C'était la croix que l'Empereur lui-même avait donné à Héliopolis,

son brevet de légionnaire et la lettre qu'Emma de Richeville, la fille de son colonel, la mère de sa petite Blanche, adressait au père de son enfant, et qu'elle avait remise au vieux dragon ; c'était le seul titre, le seul renseignement qui resta à Blanche pour retrouver son père et sa famille.

Meunier prit la croix, et tendit les papiers à son compagnon, en lui disant :

— En v'là un vieux ladre, ça n'a pas seulement deux sous dans sa profonde (1) pour payer un canon de vin blanc. Ça m'est égal j'ai fait mes frais, v'là une croix qui vaut bien six francs comme un liard. Toi qui sais lire, je te repasse les papiers, arrange toi de ça.

Déru prit la lettre et le parchemin. Il les déploya, en lut quelques lignes, et poussa un cri d'étonnement.

(1) Sa poche.

— De quoi ? qu'est-ce qu'il y a? demanda la Pince.

— Rien, rien, filons, répondit Déru avec embarras.

Meunier le regarda d'un air soupçonneux.

— Il y a quelque chose là-dessous, dit-il, rends-moi ces papiers.

— Je te dis qu'il n'y a rien, filons.

Toute cette conversation entre les deux bandits avait à peine duré quelques secondes. Comme Déru prononçait son dernier mot, une voix perçante lança un cri à quelques pas derrière eux.

— Au secours ! à l'assassin ! cria-t-elle.

Ils se retournèrent et virent le pêcheur s'élancer de leur côté. En un-clin d'œil, les deux bandits se jetèrent à toutes jambes dans l'avenue, et furent bientôt hors de toute poursuite.

— Cré nom ! s'écria le pêcheur, qui n'était autre que notre ancienne connaissance, Paul Chardin, dit Sapajou, quand il arriva près de son vieil ami toujours sans mouvement ; c'est le père Héliopolis ! et moi qui l'ai entendu crier, et qui ne bougeait pas plus qu'une borne, canaille que je suis ! grand sans cœur !

Le gamin, en proie à un désespoir violent, se jeta à genoux près du corps du vieillard, et là, tout en écartant sa chemise, en lui frappant dans les mains, en employant en un mot les moyens qu'il croyait propres à lui faire recouvrer connaissance, il s'écriait d'une voix entrecoupée de sanglots, tandis que de grosses larmes roulaient silencieusement le long de ses joues :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il n'est pas mort, ça n'est pas possible ! hé ! père Héliopolis !

mon vieux papa Héliopolis, répondez-moi donc! c'est moi, vous savez, votre ami Sapajou; allons, voyons, pas de bêtises; c'est bête comme tout d'effrayer ceux qui vous aiment en faisant comme si on était mort.

En prononçant ce dernier mot une pensée affreuse traversa l'esprit du gamin : il croyait en effet ne tenir dans ses bras qu'un cadavre. Il poussa un cri déchirant; et, comme s'il se fût senti mourir aussi, ses genoux s'affaissèrent sous lui, et il tomba sur le vieux chiffonnier. Ce choc imprévu eut un effet providentiel. L'ancien grognard se secoua comme un sanglier blessé, et, faisant un effort, se mit sur son séant. L'enfant, revenant aussitôt à lui, poussa un long cri de joie, et, sautant au cou du vieillard, l'embrassa en pleurant à chaudes larmes.

Quelques mots suffirent pour tout expli-

quer. Héliopolis n'était que blessé. La lame du couteau, portant à faux, avait glissé sur la bretelle en cuir de sa banne d'osier, et lui avait seulement entamé le dessous de l'aisselle. La violence du coup seule l'avait renversé et lui avait fait perdre connaissance.

— Je crois que je suis piqué, dit-il; mais j'ai la peau et la vie dures, et les chiens qui m'ont attaqué n'avaient pas encore le poignet assez raide pour envoyer dans l'autre monde un vieux de la vieille.

Le veillard s'interrompit tout-à-coup, et portant sa main à sa poitrine, il saisit avec vivacité le petit sac maintenant vide.

— Ma croix! mon brevet! s'écria-t-il avec désespoir, ils m'ont tout volé, les gueux! jusqu'à la lettre de la fille de mon colonel! j'aimerais mieux qu'ils m'aient cassé la tête!

— Allons, allons, père Héliopolis, inter-

rompit Sapajou en voyant que son ami n'était que légèrement blessé, faut pas comme ça être injuste; la tête, voyez-vous, ça vaut mieux que tout. Mettez-vous sur vos jambes, appuyez-vous sur moi, et allons grand train à la maison. Maman Chardin, qu'est une bonne femme, va vous arranger votre blessure un peu bien : dans huit jours d'ici vous n'y penserez plus; elle va vous appliquer là-dessus une compresse... C'est elle qui sait les faire, les compresses, maman Chardin; elle a l'habitude de la chose, voyez-vous, père Héliopolis, parce que quand je me bats et qu'on me poche un œil, je mets mon mouchoir dessus, et je m'en retourne voir la mère, qui me fait une compresse. Cré nom d'un petit bonhomme, je suis t'y content qu'ces canailles-là vous aient manqué!

Pendant ce discours de Sapajou, Héliopolis

s'était relevé; et, quand l'enfant eut fini de parler, le brave homme, plus attristé par la perte de ses papiers que par sa blessure, s'appuya d'un côté sur son crochet, de l'autre sur le bras du gamin, et les deux amis, le vieillard et l'enfant, se dirigèrent à petits pas vers la rue de Babylone, où demeurait la famille Chardin.

XV

Le Numéro 7.

La demeure de la famille Chardin était, comme nous l'avons dit, assez proche du lieu où le vieillard avait été assailli et blessé, à quelques pas de l'imprimerie, dans laquelle André, l'aîné des Chardin, était prote, et Sapajou, son jeune frère, apprenti composi-

teur ; elle faisait partie d'une de ces maisons exclusivement habitées par les ouvriers, et qui ont toutes la même physionomie triste et pauvre. L'appartement qu'occupait madame Chardin et ses enfans était au troisième étage, et la vue s'étendait sur un jardin de maraicher. Tout y avait un doux aspect d'aisance, d'ordre et de propreté. La pièce principale, celle où dans la journée la vieille mère tricotait son bas, assise auprès de la fenêtre, dans un grand fauteuil de noyer à fond de paille, était a la fois, dans le petit ménage, la salle à manger et le salon. Les [illegible] de formes et d'usages différens, at- [illegible] matière [illegible] pendule en bois, [illegible] ébène, à colonnes, à cadran de cuivre doré, deux flambeaux en métal d'alger, brillans comme de l'argent et recouverts

soigneusement d'un fourreau de percaline grise, et deux fauteuils en velours d'Utrecth jaune indiquaient le salon, tandis qu'une table ronde en noyer, un bas de buffet en mérisier, sur lequel étaient placées quelques piles d'assiettes et un panier à verre, trahissaient franchement la modeste salle à manger.

C'est dans cette salle ou ce salon, comme il vous conviendra de l'appeler, que Sapajou introduisit Héliopolis. Madame Chardin y était déjà installée, à côté de sa fille Zizi. Actives ménagères, les deux femmes avaient dès le matin terminé leur ménage; le plancher était scrupuleusement balayé, les meubles époussetés avec soin et symétriquement rangés à leur place habituelle. Sur la table ronde se voyaient les apprêts du déjeûner matinal de la famille : les bols de terre de pipe, les petits pains à café et le sucrier, représenté par

un bol plus grand que les autres et plein de morceaux de sucre élevés en pyramide. Pour ne pas perdre un instant, et en attendant André qui s'habillait et le retour de Sapajou, à qui la fantaisie subite de pêcher une friture était venue par hasard, la mère et la fille, une fois les travaux du ménage terminés, avaient repris, l'une son bas interrompu et sa maille inachevée, l'autre son aiguille diligente, et toutes deux causaient joyeusement, quand Sapajou, ouvrant brusquement la porte, entra suivi du vieux chiffonnier blessé, en criant :

— Ho ! maman Chardin, ho ! va y avoir de la besogne pour vous c'matin ! attrapez votre chairpie, votre onguent pour les brûlures et vos cataplasses de farine de graine de lin ; faut des compresses au numéro 7 !

La mère et la fille se précipitèrent au-de-

vant d'Héliopolis, et en le voyant pâle et couvert de sang, elles comprirent qu'un malheur venait de frapper le pauvre homme. Quelques minutes et quelques mots d'explication suffirent pour leur apprendre ce qui s'était passé. Pendant ce temps, André, que les exclamations de Sapajou avaient décidé à sortir de sa chambre, s'était approché du vieillard que madame Chardin avait fait asseoir au milieu de la salle, et dont elle visitait la blessure avec un soin et un sang-froid qui prouvaient qu'elle n'était rien moins que novice en pareille matière, et qu'elle avait déjà pansé et guéri plus d'un horion. Héliopolis se défendait de son mieux contre la sollicitude bienveillante de la bonne femme.

— C'est rien du tout, disait-il, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, et si les Prussiens et les Anglais ne m'avaient jamais adminis-

tré d'atouts mieux appliqués, je ne serais pas maintenant comme un thermomètre ambulant qui sent venir la pluie et le beau temps, par rapport à ses blessures qui démangent toujours au changement. Tiens, André, ajouta le grognard en posant le doigt du jeune homme sur une cicatrice profonde qu'il avait à la poitrine, ça, vois-tu, c'est un coup de lance qu'un sacré cosaque m'a envoyé sans me crier gare. Polissonne de lance, en avait-elle une longueur! mais c'est égal, mon bancal était un tranche-lard qui coupait un peu bien; d'un coup de manchette, j'y raccourcis sa lance, au cosaque, et quand il n'eut plus à la main qu'un manche à balai, son affaire fut bientôt faite; j'y comptai son prêt sans que le fourrier ait eu besoin d'y passer. C'était en Russie, çà!

— Taisez-vous, taisez vous, père Héliopolis;

lui dit Zizi en faisant mine de lui fermer la bouche avec sa main, çà ne vaut rien de parler ; vous vous faites empirer votre état.

— Il est bavard comme une pie borgne qu'appelle son mâle, mon brave numéro 7 ; s'écria Sapajou. Tous ces vieux de la vieille, quand y se mettent à parler de leurs campagnes, y a plus de raison pour que ça finisse. C'est comme qui dirait, sans comparaison, maman Chardin, quand elle a l'air de se souvenir de son jeune temps.

— Ne serait-il pas nécessaire de faire appeler un médecin ? demanda André, en faisant signe au gamin de se taire.

Madame Chardin, en entendant cette question de son fils aîné, fit un saut en arrière et poussa un cri d'étonnement, de colère, et de mépris tout à la fois.

— Des médecins ! des médecins ! s'écria-

t-elle ; et pourquoi donc faire ? Où donc voyez-vous qu'il y a besoin de médecin ici ? c'est-y pour charcuter ce pauvre homme, et y faire voir des chandelles en plein midi, avec leurs grands mots en rum et en rus ! Des bêtises ! Les médecins et les apothicaires, voyez-vous, c'est bon qu'à vivre aux dépens du pauvre monde. Laissez-les où ils sont, comme disait mon pauvre défunt en 1818, quand il fit sa fameuse maladie, que j'y guéris moi toute seule, avec une potion que m'avait enseignée la mère Gibraltar, notre voisine ; une fière femme, quand j'y pense !

— Allons, allons, c'est bon, petite mère, ne vous emportez pas, dit le gamin, pour couper court à l'énumération indéfinie des souvenirs de la bonne femme ; on sait que vous avez le fil pour les emplâtres et les compresses, c'est connu ; mais dans le cas

actuel du père Héliopolis, supposons, ce n'est qu'une supposition, petite mère, supposons que sa blessure soit pas de votre compétence, faudrait cependant bien se décider à voir un carabin.

Madame Chardin secoua la tête ; mais malgré son mécontentement visible, elle sourit tendrement à son chérubin et l'embrassa.

— Çà ne regarde pas les enfans, mon chéri, lui dit-elle, et tu es encore trop jeune pour pouvoir raisonner sur un sujet aussi grave que celui des médecins et des blessures. Cependant, il n'y a pas de doute que si la chose du père Héliopolis devenait conséquente, et que son opinion à cet homme soit qu'il lui faut des visites à trois francs le cachet, c'est pas moi, madame Chardin, qui voudrait l'empêcher de faire à son idée. Les opinions sont libres, et il y a un proverbe

qui dit qu'il ne faut jamais contrarier les malades. Ainsi, père Héliopolis, voyez vous même votre affaire ; voulez-vous d'un médecin ?

— Allons donc ! est-ce que vous riez ? s'écria le vieillard ; lavez-moi çà avec un verre d'eau fraîche ; collez dessus un morçeau d'amadou, et vl'à le médecin enfoncé ; on s'en passe.

Madame Chardin jeta sur ses enfans un superbe regard de fierté et sourit avec orgueil, en voyant son malade partager son antipathie pour les docteurs de la Faculté, et préférer à toute leur science ses soins et ses remèdes de bonne femme.

— Vous êtes un amour d'homme, vieux numéro 7 ; dit-elle au chiffonnier, tout en s'occupant à laver la plaie, et à la débarrasser du sang caillé qui l'obstruait ; je vais vous

arranger ça un peu bien. Zizi, fais-moi de la charpie, ma fille ; prends un morceau de cette vieille chemise de toile que j'ai coupée l'autre jour pour en cas que quelqu'un se blesse..... On aurait dit que je sentais qu'il arriverait d'ici qu'à peu un malheur dans les miens ou dans mes amis ; n'est-ce pas, père Héliopolis ?..... Sapajou, mon bonhomme, coupe-moi des bandes que j'y enveloppe l'épaule à ce pauvre vieux. Ça vous fait-y bien mal, père Héliopolis ?

— Ah ! oui, c'est rien; répondit le grognard ; j'en ai bien vu d'autres, et si les coquins ne m'avaient fait que ça, je me ficherais pas mal de mon aventure ; mais les brigands m'ont volé tout ce que j'avais de plus précieux au monde. Ma croix ! maman Chardin, ma croix que l'empereur lui-même.....

Le vieux soldat porta le revers de sa main

droite à son front, comme pour saluer la mémoire du grand homme. — La croix que l'empereur lui-même m'a donné à la fameuse bataille de Wagram ! Je la pleurerai toute ma vie.

— Les canailles ! s'écria madame Chardin.

— Encore ça, çà ne regarde que moi, dit Héliopolis ; mais ce qui me fait bien plus de peine, c'est qu'il m'ont enlevé du même coup tous les papiers de famille de mon enfant, la lettre qui seule pouvait me faire retrouver le père de *ma petite comtesse* ; cré nom d'un tonnerre !

— Silence au poulailler ! s'écria Sapajou, père Héliopolis, tâchez de ne pas vous emporter, et ne gigotez pas comme une carpe qui a avalé une épingle ; ça n'arrange pas votre blessure, et v'là maman Chardin qu'avait déjà emmailloté votre épaule et qui va

être obligée de recommencer. Vous faites pas de mal, tout ce qu'est égaré n'est pas perdu, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on retrouve vos affaires, vos papiers et votre croix. Qu'est-ce qu'ils feront de ça vos assassins? ça peut pas leur servir.

Sapajou s'arrêta tout-à-coup, se frappa le front, et sortit comme un trait de la chambre en faisant signe à son frère de le suivre :

— J'ai une idée! lui dit-il quand ils furent seuls dans la petite chambrette d'André; et cette idée en vaut bien une autre qui ne vaudrait pas autant. Voilà : je suis sûr, comme deux et deux font quatre, que si le père Héliopolis a manqué ce matin d'être assassiné, c'est mamzelle Blanche qui en est la cause.

— Hein? comment? s'écria le jeune homme.

— Tu vas voir, reprit l'enfant; suis bien mon raisonnement. Supposons que tu fasses

la cour à une jeunesse, comme qui dirait mamzelle Blanche, par exemple, pour le bon motif ou pour n'importe quoi, et supposons qu'y ait à l'entour d'elle un chrétien qui y fasse la cour aussi, et qui soit toujours sur ses talons comme la lune sur ceux du soleil, queuque tu ferais, André ? voyons, dis-moi-z-un peu ça.

— Explique-toi, dit le jeune homme, explique-toi vite.

— J'te vas le dire, moi, ce que tu ferais. T'irais trouver le paroissien et tu lui dirais comme ça : tu me gênes, ôte toi de là ; et si finalement y ne voulait pas filer d'amitié, tu y dirais encore comme il convient à un homme : quitte ta veste et aligne-toi. Pour lors, vous vous mettriez en garde, t'y tremperais un potage soigné, pour dessert t'y ferais prendre un bain dans le ruisseau, et pour

dénoûment, ton individu déménagerait sans demander des cure-dens, et tu resterais possesseur complet et unique de la jeunesse en question ; comprends-tu ?

— Non, et ma patience est à bout ; répondit sourdement le jeune homme.

Sapajou le regarda un moment de l'air supérieur d'un homme qui en domine un autre de toute la hauteur de son intelligence.

— Pour un quelqu'un qui lit parfois en première les romans de mossieu Paul de Kock et de mossieu Auguste Ricard, dit-il enfin, tu peux te vanter d'avoir pas plus d'esprit qu'un rhinocéros qu'a jamais quitté sa famille. Comment, tu comprends pas l'apologe ? Tu ne te rappelles donc pas le marquis du *Bal des Chiens*, que j'ai couché sur son malséant d'un coup de chausson ?

— Eh ! bien ?

— Eh ben ! ce marquis de deux sous voulait faire enlever mamzelle Blanche, pas vrai ? et ce soir-là c'est nous qu'avons fait manquer son plan, en la reconduisant jusqu'à chez elle sans qué sans doute ; car j'ai pas les yeux dans ma poche, et j'ai ben vu, le long de nous, deux ou trois hommes qui se coulaient dans l'ombre des arbres. Maintenant, parce qu'on manque un coup, c'est pas une raison pour y renoncer. Si le marquis y tient à mamzelle Blanche, et nom d'un petit bonhomme ! elle en vaut bien la peine, pourquoi qu'y ne chercherait pas une autre occasion d'y reposer la main dessus ? comprends-tu ça ?

— Oui, après, après ?

— Après ; c'est facile à deviner comme bonjour. Si mamzelle Blanche était toute seule, en moins de huit jours on l'attraperait ; mais comme le vieux numéro 7 est toujours

après elle, et que quand elle sort il ne manque pas d'être derrière son dos, ni plus ni moins qu'un chien bien éduqué qui suit son maître, ça rend la chose plus périlleuse, parce que si un quéqu'un voulait y parler de trop près, le vieux de la vieille se mettrait en travers, et comme il a les os durs, on aurait du mal à l'avaler.

— Oh ! je comprends, je comprends ! s'écria André en pâlissant d'horreur.

— Allons donc ! t'es dur à la détente comme un fusil Gisquet. Eh ben ! vois-tu, c'est mon idée, et je suis sûr qu'elle est bonne. Le numéro 7 gênait le marquis, et le marquis s'est dit en lui-même, parce qu'il n'aurait pas osé lui dire en face : Toi, tu m'offusques, on se débarrassera de toi ! Alors il a été trouver deux canailles, leurs a mis à chacun cent sous dans la main, et leurs a dit :

fais le coup, et à part ça t'auras pour boire.

— C'est possible, c'est possible, murmura André, qui réfléchissait profondément; tout cela doit être ainsi. On n'attaque pas un vieillard, un chiffonnier, pour lui voler sa bourse; il y a au fond de tout cela un complot, quelque chose d'horrible et d'infâme qui m'effraie malgré moi.

— Maintenant qu'ils croient avoir *estourbi* le vieux, reprit le gamin, y a pas de doute qu'ils vont s'occuper de tendre un piège à mamzelle Blanche, mais heureusement cette fois-ci, comme l'autre, ils ont manqué leur coup.

— Mais une semblable attaque peut se renouveller, dit André avec désespoir, et tôt ou tard elle finira par réussir. La vie de ce pauvre homme est incessamment menacée; il ne pourra plus faire un pas sans risquer

de tomber sous le couteau de misérables assassins. C'est affreux ! c'est affreux !

— Il n'y a qu'un moyen de le tirer de là, dit le gamin avec le plus grand sang-froid.

— Et ce moyen ?

— C'est un mariage, pardi !

— Un mariage ! pour mamzelle Blanche !

— Non, pour le père Héliopolis, n'est-ce pas ? Faut avouer que tu n'as pas pour deux liards d'idée ce matin, André. Oui, un mariage pour mamzelle Blanche, et comme pour qu'un mariage soit bon, faut qu'il y ait un homme et une femme, c'est toi qui sera l'homme : y es-tu maintenant ?

André, après cette parole de son jeune frère, fit deux ou trois tours dans la chambre sans répondre, en proie à une émotion violente.

— Cela ne se peut pas, dit-il enfin comme se parlant à lui-même, cela ne se pourra jamais !

— Tiens, pourquoi donc pas? s'écria le gamin ; on a bien vu des rois épouser des bergères ; faut pas jeter comme ça le manche après la cognée. Si maman Chardin était ici à ma place, elle, qui aime les proverbes, dirait qu'à quelque chose malheur est bon ; c'est-à-dire que si c'est un malheur que le père Héliopolis ait reçu ce matin un coup de couteau, c'est peut-être un bonheur aussi qu'on y ait volé la lettre qui prouve que mamzelle Blanche est comtesse, et qui pouvait y donner aussi l'espoir de retrouver un jour son papa le comte. A partir d'aujourd'hui, la v'là indéfiniment la fille du père Héliopolis, numéro 7 de son métier; or comme mamzelle Blanche est pas fière, et

que j'ai quelque part dans l'idée qu'elle ne te regarde pas d'un trop mauvais œil, je suis sûr qu'il y aura moyen d'arranger l'affaire, et que d'ici qu'à peu nous ferons une noce flambante. Seulement, faut pas brusquer les événemens; allons maintenant retrouver le père Héliopolis et voir comment va sa blessure.

André secoua la tête comme un homme qui sort d'un rêve et arrêta le gamin par le bras.

— Pas un mot sur tout ceci, lui dit-il; laissons ignorer à Héliopolis nos craintes et nos espérances : les unes l'effrayeraient pour celle qu'il appelle sa chère fille, et les autres, divulguées trop tôt, pourraient peut-être le fâcher.

Sapajou mit un doigt sur ses lèvres.

— Sufficit, dit-il, on connaît la consigne; silencieux comme un goujon frit.

Quand les deux frères rentrèrent dans la petite salle où ils avaient laissé leur mère et leur sœur auprès du vieillard blessé, un tableau délicieux s'offrit à leur vue et fit bondir dans sa poitrine le cœur d'André Chardin.

Héliopolis était couché dans le grand fauteuil de leur mère, ayant cette dernière à sa droite et Zizi à sa gauche. A genoux, près de lui, la tête courbée sur une de ses mains, était Blanche, pleurant à grosses larmes; ses beaux cheveux blonds, détachés dans son trouble, couvraient à demi sa figure penchée, et leur teinte délicatement cendrée donnait à ses traits suaves un reflet d'une douceur inexprimable.

André et son jeune frère entrèrent dans la

salle sans que dans sa douleur elle les entendît. Au bout d'un moment de silence, un mouvement de madame Chardin lui fit relever la tête, et elle aperçut André debout devant elle et la regardant avec adoration.

— Bonjour, mamzelle Blanche, lui dit Sapajou.

— Oh! mon ami! mon ami! s'écria la jeune fille avec une expression profonde, en saisissant la main de l'enfant pour le rapprocher d'elle et en l'embrassant chastement sur le front, mon cher Paul, que ne vous dois-je pas? Vous avez sauvé mon père!

— On vous a donc dit..... balbutia le gamin, tout rougissant de plaisir et d'embarras, je suis sûr que c'est cette bavarde de Zizi; et dire qu'à force d'aimer à parler elle fait des mensonges; car c'est pas moi qui l'ai sauvé du tout, le père Héliopolis; seulement

quand les canailles m'ont vu, ils ont joué des jambes.

— Pauvre père ! dit la jeune fille en serrant la main du vieillard.

— C'est rien, c'est rien du tout, ma chère enfant, dit le bonhomme ; demain matin je n'y penserai plus. Demande plutôt à cette bonne madame Chardin qui m'a soigné comme si j'avais été son frère.

— Ça, c'est vrai, mamzelle Blanche, dit madame Chardin, en secret un peu flattée de cet appel fait à ses connaissances chirurgicales, c'est une méchante coupure comme en pourrait faire un eustache de deux sous ; dans huit jours il n'y paraîtra plus.

— Ah ça ! mais, dites donc, c'est pas le tout, observa Zizi, je ne vois pas pourquoi maintenant que nous sommes tous au grand complet et que nous n'avons plus l'estomac

serré par la peur que la blessure du père Héliopolis ne soit grave, je ne vois pas pourquoi...

— Moi, je te vois venir, toi, Zizi, s'écria Sapajou; qui veux parier deux sous qu'elle a faim.

Zizi le regarda d'un air narquois et lui fit une grimace :

— Tiens, c'te bêtise! dit-elle, me semble qu'il est temps! avec ça que j'ai gagné de l'appétit à aller chercher mamzelle Blanche.

— Gourmande, va! murmura Sapajou; c'est égal, si c'est toi qui a eu l'esprit d'aller chercher mamzelle Blanche, je te pardonne, et je te payerai deux sous de galette, quand nous passerons au Gymnase, chez le père Coupe-Toujours. Maman Chardin nous allons déjeûner, pas vrai?

— Et mamzelle Blanche restera avec nous toute la journée, dit Anasthasie.

— Ah ben ! alors, moi je fais le lundi ! cria Sapajou ; l'imprimerie se privera de ma personne. Et toi, André, restes-tu ?

André hésita un moment, puis prenant son parti :

— Je reste, dit-il ; la présence de mamzelle Blanche et de notre vieil ami Héliopolis est une bonne fortune trop rare pour qu'on s'en prive volontairement, d'ailleurs l'ouvrage ne presse pas.

Héliopolis et madame Chardin échangèrent un coup-d'œil expressif, qui, s'il l'eût remarqué, eût fait violemment battre le cœur du jeune homme. Mais heureusement ou malheureusement pour lui, ses yeux ne quittaient pas la personne de Blanche ; et tout ce qui n'était pas exclusivement elle, n'éveillait seu-

lement pas son attention. Toutefois le regard des deux bonnes gens n'avait pas été perdu pour tout le monde. Sapajou l'avait saisi au vol, et sa satisfaction intime se trahit par une exclamation qui lui échappa involontairement, mais qui ne fut comprise de personne.

— Tra, la, la! tra, la, la! ça chauffe! bon! bon! s'écria-t-il en lançant au plafond sa calotte grecque, et en la recevant adroitement à sa place habituelle, sur le coin de son oreille droite.

— Qu'est-ce donc qui chauffe? lui demanda sa sœur.

— L'appétit; lui répondit-il froidement.

Quelques momens après la famille Chardin, Blanche et le père Héliopolis étaient à table, et tous convenaient à l'unanimité que l'on passerait la journée ensemble et que l'on ne se séparerait que le soir, aussi tard qu'il serait possible.

XVI.

Les premières amours.

Une fois le repas de la famille Chardin terminé, il fallut songer à la retraite, et quoique l'excellent Héliopolis, grâce à sa santé de fer et à la fermeté de son caractère, eût pu peut-être rentrer immédiatement dans ses

habitudes quotidiennes, et reprendre possession de son grabat du boulevart Mont-Parnasse, chacun, excepté lui, prétendit avec raison qu'il devait rester encore un jour dans le repos le plus absolu, et une nuit toute entière dans un bon lit. Blanche, du reste, entièrement rassurée sur l'état de son père adoptif, tout en parlant de retourner chez elle, laissa volontiers se prolonger une soirée dont les amusemens naïfs et les conversations franches et simples lui donnaient une idée exacte des mœurs, des manières, de l'esprit de ceux avec lesquels la petite-fille du colonel de Richeville devait vivre désormais.

La charmante enfant avait pris complétement et courageusement son parti ; la dernière épreuve par laquelle elle avait passé chez la duchesse de Garnerac, chez la grande dame du faubourg Saint-Germain, lui avait,

d'ailleurs, prouvé quels dangers l'attendaient dans un monde insouciant et perverti, au milieu d'une société pour laquelle l'honneur des filles qui ne sont pas reconnues nobles est un mot vide de sens, et qui ne compte pour rien les souffrances de sa victime. Parmi le peuple, au contraire, elle rencontrait loyauté, dévoûment, respect pour sa pudeur ; car autant la jeunesse élégante, riche, titrée a peu de foi en la vertu, où qu'elle se produise, de quelque façon qu'elle se manifeste, autant les jeunes gens de ce que l'on nomme la dernière classe de l'ordre social, paysans comme ouvriers, ont un sentiment de déférence pour la pureté des jeunes filles, surtout lorsque celles-ci, comme la digne descendante d'un des héros de l'empire, n'affectent aucun air de raideur, ne montrent aucune susceptibilité exagérée.

Blanche se plut donc volontiers à tout ce qui plaisait aux braves gens chez lesquels elle se trouvait; elle écouta avec l'attention la plus scrupuleuse les histoires de la vieille mère Chardin, avec intérêt les confidences d'Anastasie, avec un sourire les bouffonneries de Sapajou, avec un encouragement les projets d'avenir de Pierre Grandet, l'honnête ouvrier tapissier, le fiancé avoué de la sœur d'André. Ce dernier seul, grave sans être triste pourtant, préoccupé sans être sombre, ne disait presque rien à la jeune amie de sa famille : il se bornait à la contempler avec ravissement, à suivre des yeux ses moindres gestes, du cœur ses moindres paroles. Blanche s'aperçut de la retenue d'André; mais, loin d'en être blessée, cette retenue lui permettait de croire que, tout en vivant dans ce monde loyal mais simple, naïf dans

ses idées mais sans élévation dans l'esprit, le jeune prote, qui s'était imposé des études supérieures à son état, possédât ce qui manquait à ces braves gens en distinction de l'ame, en délicatesse du cœur. Afin d'espérer aussi pour elle un avenir tel qu'elle l'avait rêvé, elle dotait ce beau jeune homme, à la figure ouverte et mâle, à l'œil plein de feu, aux traits nobles et expressifs, de toutes les grandeurs, de tous les charmes, de toutes les grâces, de toute la poésie qu'elle sentait en elle-même. Singulière prétention de l'amour qui ne peut être satisfait qu'à la condition d'outrer toutes les qualités humaines, d'agrandir la vertu, de hausser le génie, de se former un idéal impossible, et d'anticiper à toutes forces sur les attributs de Dieu et sur les fins de la création !

Onze heures sonnèrent à une horloge voi-

sine, et chacun écouta en silence le timbre argenté qui donnait le signal de la séparation. Le vieux Héliopolis, le premier, après les quelques instans de calme durant lesquels les jeux et les conversations cessèrent comme par enchantement, prit la parole en ces termes :

— Allons, mes enfans, assez causé! v'là la retraite définitive qui vient de battre; puisque ma *petite comtesse* veut s'en retourner, qu'elle se hâte, qu'elle prenne ses socres, qu'elle se couvre bien de son manteau, et surtout qu'elle ne s'attarde pas encore; car voilà bientôt une heure qu'il ne fait plus bon du tout dans ce quartier ci.

— Ah bah! interrompit Sapajou, la nuit est superbe, elle a sa tenture des dimanches, à clous dorés; et avec çà que la lune, pour sûr, a donné ce soir rendez-vous à Endy-

mion, son amant; voyez plutôt comme elle brille, comme elle est belle, le lustre de l'Ambigu n'est pas plus clair! Qu'eu que voulez-vous donc qui arrive à mamzelle Blanche, père Héliopolis, par un pareil temps de promenade sentimentale, et avec ça qu'elle aura deux cavaliers pour un, André et moi, pas vrai André?

Le jeune prote, à cette interpellation directe, répondit par un signe d'assentiment; mais il ne put ajouter un seul mot à son mouvement d'approbation, tant il était heureux de penser qu'il allait se trouver en tête à tête avec la délicieuse jeune fille qu'il aimait sans oser se l'avouer à lui-même, qu'il poserait son bras adoré sur le sien, qu'il la sentirait près de son cœur, et que son haleine embaumée viendrait, par instans peut-être, frôler sa joue et énivrer tous ses sens.

— Eh bien ? nous ne sommes pas encore en route, reprit le gamin qui, s'étant douté du trouble de son frère, voulut y faire diversion à sa manière. Allons, mamzelle Blanche, embrassez-moi papa numéro 7, maman Chardin et Zizi, et confiez-vous sans crainte à vos deux cavaliers qui vont vous faire une conduite dans le soigné. André, prends donc une chandelle pour éclairer dans l'escalier, tu sais bien que mame Mitou, la portière, éteint son bec de gaz à dix heures en été, et à huit heures en hiver. Faut pas s'épater en sortant de chez soi, les Romains prétendaient que c'était mauvais signe....

Et en continuant ainsi, en débitant ses balivernes, le gamin, afin d'empêcher toute explication et tout retard, poussait son frère dehors, et entraînait Blanche par la main, sans à peine lui laisser le temps de faire ses

adieux. Quand ils furent dans la rue, Sapajou se rangea par derrière, de façon à forcer André, pour ainsi dire, de donner le bras à la jeune fille, et aussi de façon à leur offrir les moyens de converser tout à leur aise.

La nuit était admirable : le ciel, sans nuages et sans vapeur, présentait au loin une teinte de bleu foncé relevé d'or, pleine de douceur et de majesté ; les étoiles scintillaient en si grand nombre qu'il semblait qu'un fleuve écumant roulât au milieu de la voûte éthérée ses eaux blanches comme des perles, étincelantes comme des diamans ; l'air était pur et vif sans être froid ; enfin les arbres du boulevart, les vieux ormes de la route et les jeunes marronniers des jardins, entièrement couverts de givre, refléchissaient toutes les lumières du ciel dans les facettes sans nombre de leurs branches. C'étaient de toutes parts des clar-

tés fantastiques ; c'étaient des horizons prestigieux de colonnes d'albâtre ; c'étaient des dômes tout brillans où se jouaient les rayons de la lune ; c'étaient comme les palais enchantés d'un autre monde : partout du cristal éblouissant, partout des aigrettes impériales, partout des reflets argentés.

— Quelle belle nuit, exclama Blanche, quand, après avoir pris le bras d'André, ils furent parvenus tous deux aux larges trottoirs du boulevart.

— Oui, cette nuit est belle, mais la saison est encore bien rigoureuse, et je crains que vous n'ayez froid, répondit le jeune homme en hâtant quelque peu le pas, et en pressant, comme malgré lui, contre son cœur la main mignonne de sa compagne.

— Oh ! non, je n'ai pas froid ! j'éprouve, au contraire, un bien-être délicieux ; la na-

ture me plaît dans toutes ses transformations, dans toutes ses variétés ; je la trouve sublime aussi bien durant les frimats que durant les beaux jours !

— La verdure, pourtant, est bien plus agréable à l'œil que cette triste et monotone blancheur qui nous fatigue en nous éblouissant, reprit André sans s'apercevoir que cette contradiction répétée courait le risque sinon de déplaire à Blanche, au moins de refroidir son enthousiasme si naïf et si ardent.

En ce moment Sapajou, qui n'avait pu rester plus de quelques minutes derrière les deux jeunes gens, et qui, tout en glissant sur la terre gêlée de la chaussée, avait pris les devans, se mit à chanter à tue tête ce refrain si connu d'une chanson populaire :

C'est l'amour, l'amour, l'amour
Qui fait le monde
A la ronde,
Et chaque jour
A son tour
Le monde fait l'amour....

Ces paroles s'appliquaient si naturellement à la position actuelle de Blanche et d'André, que tous les deux se turent immédiatement ; la jeune fille sembla réfléchir quelques instans, le jeune homme resta silencieux et rêveur ; enfin ce fut ce dernier qui, pour dire quelque chose, s'adressa à son frère en ces termes :

— Ne crie pas si fort, Paul, tu nous étourdis.

— C'est bon, c'est bon, répondit le gamin, on va mettre une sourdine à son gosier, et

dorénavant on chantera *amoroso*, sauf votre respect, mon aîné.

— Laissez-le donc chanter, monsieur André, remarqua Blanche, afin de se donner une contenance, et peut-être aussi afin de renouer à peu de frais la conversation si mal à propos interrompue.

— Tu vois bien, André, reprit le malin enfant, que mamzelle Blanche est moins difficile que toi ; elle trouve sans doute que je serine pas trop mal pour mon âge, et que, faute de rossignols, qui sont rares par la dure qu'il fait, on peut encore m'écouter sans se faire de tort au tympan.

Et en disant ces derniers mots le gamin fit une gambade et s'en alla, en fredonnant tout bas et sentimentalement :

Que ne suis-je la fougère
Que vous foulez sous vos pas....

André, cette fois, n'osa rien lui dire, et retournant la tête vers sa charmante compagne, il lui montra du doigt Sapajou, qui avait repris son allure joyeuse et vive :

— Quelle insouciance ! quel bonheur facile ! s'écria le grave jeune homme.

— Et aussi quel bon cœur ! quelle ame ouverte et franche ! répondit la jeune fille en s'arrêtant un instant comme pour reprendre haleine ; il n'y a que les enfans du peuple pour être aussi gais, aussi excellens ! Habitués tout d'abord à exprimer sans crainte leurs idées, ils n'ont jamais cette honte ridicule, cette retenue forcée des fils de famille ; ils ne montrent jamais aussi leur dissimulation innée. Face à face avec la misère, dès leur ber-

ceau, ils comprennent mieux que tout autre le bonheur d'alléger les souffrances de leurs semblables; aussi dès que l'occasion se présente de faire quelque bien, ils sont toujours prêts, toute ame, tout cœur, tout dévouement.

— Vous êtes bien indulgente et bien bonne, mademoiselle; perfection vous-même, vous croyez voir partout des perfections à votre image. Ah! ne vous illusionnez pas plus longtemps : le peuple est aussi mêlé que la haute société. Si le peuple a ses vertus, il a aussi ses vices : il est brutal, querelleur, vindicatif. Il n'a aucune idée approfondie du but de notre existence : il vit au jour le jour, faisant le bien comme le mal sans en avoir la conscience. Un rayon de soleil le rend heureux, un quart-d'heure de chance le rend charitable; mais aussi, viennent la pluie et le froid, il souf-

fre et devient égoïste; vienne le malheur, il devient méchant.

— Ne parlez pas ainsi, monsieur André, ne regardez pas le spectacle du monde sous ce vilain aspect. Le mal, chez le peuple, est un accident, le bien est une habitude; le cœur, voyez-vous, dirige bien mieux les hommes que la raison la plus épurée, que l'intelligence la plus étendue, que le génie le plus élevé même ; or, c'est le cœur qui mène le peuple, c'est le cœur qui l'inspire, ce sont les impulsions du cœur qu'il suit presque toujours!

— Puissiez-vous être dans le vrai; nous aurions alors bien moins de basses ou coupables actions à reprocher à nos frères! Mais, hélas!...

Ici encore, et fort à propos sans doute, Sapajou, qui peu à peu avait repris le ton élevé et tant soit peu criard de sa voix, fit tout-à-

coup diversion à l'entretien des deux jeunes gens, en entonnant à tue-tête les premiers vers de cette bizarre romance :

> C'est dans la rue aux Ours
> Que le Dieu des amours....

— Encore ! dit André en s'adressant à son frère.

Mais cette fois, au lieu de lui répondre tout haut, ce dernier passa au côté droit d'André, et s'élevant à la hauteur de sa figure, il lui coula ces mots dans le tuyau de l'oreille :

— Nous v'là déjà à la rue de Sèvres, et t'as encore rien dit ; c'est pas comme çà qu'on le file, le parfait amour ! Faudra-t'y pas que je te donne des leçons ! allons, hardi, pousse ta botte ; autrement je t'y forcerai bien, moi !

— Tu es un fou, tu es un gamin, reprit

André à voix basse et fort embarrassé ; je t'ordonne de te taire.

— Ah ! tu te fâches ; que ne le disais-tu plutôt ; alors je ne m'en vas plus chanter que des chansons à boire :

Vive le vin, vive l'amour !
Amant et buveur tour à tour....

continua Sapajou en ricanant, et de cet accent malicieux qui caractérise le gamin de Paris, sorte de chat humain, moitié griffes, moitié patte de velours.

La conversation, de nouveau interrompue par le fait d'André, fut reprise courageusement par lui en ces termes :

— Tenez, mademoiselle Blanche, il me semble que vous avez beau faire, il me semble que vous avez beau dire, vous ne pou-

vez pas avoir autant de penchant que vous en exprimez pour le peuple. Vous êtes trop délicate pour supporter ses manières brutales ; vous êtes trop bien élevée pour goûter ses plaisirs grossiers ; votre esprit est trop fin pour se plaire à son langage trivial.

— Vous vous trompez, monsieur André, je n'ai jamais dissimulé mes sentimens. Ce que je dis du peuple, je l'ai toujours pensé. Que suis-je donc, d'ailleurs, moi ? La petite fille d'un homme du peuple qui, par sa seule valeur, par son seul dévoûment à la patrie, a mérité d'être placé au-dessus de ses anciens égaux.....

— C'est vrai, mademoiselle, interrompit André, le colonel de Richeville a fait lui tout seul sa destinée si belle et si glorieuse. Mais depuis sa mort, les temps sont bien changés. Aujourd'hui plus de grandes guerres pour s'y dis-

tinguer, plus d'enthousiasme dans les esprits, plus de chaleur dans les cœurs! Un froid égoïsme, au contraire, nous a parqué, nous autres, plus que jamais, dans la position infime où le sort nous a fait naître!

En ce moment, les deux jeunes gens étaient parvenus à la rue du Cherche-Midi, et ils n'avaient plus que quelques pas à faire pour atteindre le but vers lequel ils tendaient, lorsque, soit préoccupation, soit volonté tacite, au lieu de suivre le boulevart du Mont Parnasse, ils prirent, comme par distraction, la chaussée du Maine. En les voyant se tromper ainsi de route, Sapajou, qui les précédait tout en les observant, se mit à courir pour reprendre sa place d'éclaireur; seulement, il ne put pas faire autrement que de fredonner les vers suivans d'un vaudeville bien connu :

Nos amours ont duré toute une semaine;
Mais que du bonheur les instans sont courts...

— On peut avoir les mêmes vertus que mon illustre grand-père, disait Blanche en répondant aux dernières paroles d'André, quoiqu'on n'en soit encore qu'au point d'où il est parti, quoiqu'on n'ait pas encore trouvé l'occasion de manifester les vertus dont je parle.

— Oh ! oui ; mais pour cela il faut un intérêt à la vie ; il faut en ce monde une compagne qui puisse comprendre votre cœur, encourager votre esprit, remonter votre moral.....

Ici André, malgré toute son envie de continuer, sentit sa langue se glacer dans son palais, ses pieds s'arrêter d'eux-mêmes, ses jarrets se raidir, ses bras se tendre, et une

de ses mains chercher instinctivement une arme dans sa poitrine. C'est qu'il avait aperçu, à quelques pas devant lui, et grâce au clair de lune, plusieurs hommes cachés, chacun derrière le vaste tronc d'un des ormes de la chaussée. Blanche restait stupéfaite et effrayée, lorsque la voix glapissante du gamin qui criait; Méfie-toi, André; vint ôter à la jeune fille tous ses doutes, et l'avertir du danger grave qui la menaçait.

XVII

Une partie de Siam au clair de lune.

Il nous faut maintenant retourner de deux chapitres en arrière et revenir au moment où le cri poussé par Sapajou et son arrivée subite sur le lieu de la scène avaient fait fuir les meurtriers d'Héliopolis. Pendant longtemps

leur course ne se ralentit pas, et aucune parole ne fut échangée entre eux. Ce ne fut qu'en tournant le coin du pont d'Iéna que la Pince osa s'arrêter et jeter un regard derrière lui pour s'assurer s'ils n'étaient poursuivis par personne. En voyant le chemin qu'ils venaient de parcourir entièrement désert, les deux hommes se rassurèrent et s'avancèrent à grands pas, mais sans précipitation, vers la barrière de Passy.

— Il ne s'agit pas maintenant de s'amuser à la moutarde, dit enfin Jérôme Déru quand ils eurent dépassé le corps-de-garde de la barrière; faut dépister les mouchards qui pourraient se mettre à nos trousses, et ne pas laisser la trace de nos arpions snr le pavé. Pour ça, tu vas filer jusqu'au pont de Grenelle; tu feras le tour par le boulevart exté-

rieur et tu rentreras dans Paris par la barrière Saint-Jacques. Comprends-tu ?

Meunier s'arrêta, regarda quelques instans son compagnon d'un air singulièrement méfiant, et lui frappant sur l'épaule :

— Et toi, ousque tu vas? dit-il.

Déru tressaillit ; mais il se remit aussitôt, et de l'air le plus innocent du monde :

— Moi, j'enfile Passy, je traverse le bois de Boulogne et je passe la barrière à Monceaux ou à Courcelles.

— C'est un chemin qui me va mieux que l'autre.

— Si tu le veux, prends-le ; je vas prendre le tien.

— C'est pas la peine, puisque je vas avec toi.

— Pas du tout, dit Déru avec impatience, faut nous séparer et rondement.

— Nous séparer, possible, mais pas pour l'instant.

— Comment ça ?

— Faut auparavant que nous réglions nos comptes; et d'ici que ça soit fini, je ne te quitte pas plus qu'une vache son veau. C'est comme ça, ajouta Meunier en regardant fixement et d'un air grossièrement goguenard la figure étonnée et un peu inquiète de son compagnon.

— T'as donc perdu la boule? lui demanda Déru avec un sourire contraint.

— J'ai rien perdu du tout ; mais quand j'ai une idée, j'ai une idée, voilà!

— Elle est propre, ton idée; si elle fait des petits, je retiens un mâle, reprit Déru du même ton. Mais tu ne vois donc pas, grand serin, qu'si quéqu'un nous voit ensemble et

qu'on ait des soupçons sur nous, n'en faut pas davantage pour nous faire pincer.

— Y a pas de danger; le vieux est refroidi proprement, personne n'a couru après nous, et tout le long de l'eau nous n'avons pas rencontré un chat maigre. Par ainsi, y a rien à craindre de ce côté là, et que t'ailles à droite et moi à gauche, ou que nous allions tous deux en face de nous, ça ne fait ni chaud ni froid à la chose.

— J'ai affaire, moi.

— J'ai affaire aussi, moi, et au même endroit que toi; c'est cocasse, hein?

— Qué que ça veut dire? s'écria Déru.

— Ça veut dire, pisque tu veux le savoir, que je me méfie de toi, suffit. Je te connais, Déru, comme si je t'avais fait, vois-tu; et j'ai vu dans ton œil, quand t'as lu les papiers

que j'ai pris sur l'estomac du vieux, que t'avais l'idée de m'monter un coup.

— T'es bête! dit Déru.

— Possible; mais comme pas pu tard que ce soir nous empaumerons la petite en question, pisque son vieux ne sera plus là pour nous embêter dans nos mouvemens, nous allons passer la journée ensemble.

— Enlever la petite, ce soir! impossible, s'écria Déru; pendant plus de huit jours elle ne sortira pas de chez elle, c'te fille!

— On la fera sortir, je m'en charge, dit la Pince; la Ficelle, la *largue* à Rossignol, qu'est une fine mouche, ira y dire n'importe quoi, et y fera ben quitter son local; ça m'embarrasse pas pour deux liards. Mais comme t'es le chef de l'affaire, toi, Déru, et que je veux pas qu'il y ait d'obstacles au coup, nous nous attachons ensemble l'un à

l'autre d'ici qu'à demain matin ; en attendant, filons déjeûner à Boulogne ; j'y connais un endroit un peu chouette, et ousqu'y a du sirop de chasselas un peu soigné.

Déru réfléchit un instant ; puis prenant son parti avec une vivacité qui semblait cacher une arrière-pensée, il prit le bras de la Pince en répétant d'un air joyeux :

— Ça va ; allons déjeûner.

La Pince sourit dans sa barbe, et les deux hommes, doublant le pas, entrèrent dans l'avenue d'Auteuil. Au bout d'un instant la Pince s'arrêta :

— Après ça, si t'as affaire, dit-il à Déru, il y a moyen de moyenner ; donne-moi les papiers du vieux, et file.

— Quoique t'en veux faire ? tu sais pas lire.

— Aboule toujours.

— Oh! si c'est que ça qui te gêne, dit Déru, les v'là.

Il tira de sa poche le brevet de légionnaire d'Héliopolis, et le donna à Meunier. Celui-ci le prit et le regarda à l'envers, à l'endroit, au-dessus, au-dessous :

— Bon, dit-il en l'enfonçant dans sa redingote, en v'là toujours un, et l'autre ?

— Quel autre?

— Connu ; dans ce cas-là, en route, j'te quitte pas.

— A ça! tu m'embêtes à la fin des fins, s'écria Déru ; en v'là un chameau à sept bosses!

— Tais ton bec et allons déjeûner, répondit la Pince d'un ton péremptoire en lui reprenant le bras.

Une heure après, les deux dignes compagnons entraient bras dessus bras dessous chez

un marchand de vin de Boulogne avec l'apparence de la plus cordiale intimité, mais, au fond, dans un état d'irritation et de colère mutuelles. En arrivant dans la salle du cabaret, Meunier marcha droit aux casseroles et commanda le déjeûner. Quand il se rapprocha de Déru, il trouva ce dernier la figure décomposée par d'horribles grimaces, le corps en proie aux contorsions les plus violentes.

— Qu'est-ce qui te prend donc? lui demanda-t-il.

— Oh! là, là! cré nom! tonnerre!... oh là... murmura Déru pour toute réponse.

— Qu'est-ce qu'il a donc, votre ami,? demanda l'aubergiste à Meunier, on dirait des convulsions.

— J'y suis sujet, dit Déru entre deux crises; c'est des douleurs d'estomac, mais ça

s'en va comme ça vient... oh ! là là !... quand ça me dure trop... tonnerre ! quelle douleur !... Quand ça me dure trop, j'avale un peu d'huile d'olive, oh là !... Ah ! v'là que ça s'en va... oh là ! là, là ! s'écria Déru avec plus de force, comme s'il avait ressenti un accroissement de souffrance, de l'huile ! nom d'un chien ! donnez-moi une cuillerée d'huile !

Tout le monde s'empressa, et l'aubergiste apporta au fond d'un verre le breuvage demandé. Déru le prit, hésita un moment; puis faisant un effort pour vaincre son dégoût, il avala l'épaisse liqueur d'un trait.

— Pouah ! c'est-y mauvais ! dit-il au bout d'un instant ; ah ! mais, ça fait du bien, ça m'a enlevé ma crampe comme qui dirait avec la main.

— Ça va-t-y mieux ? lui demanda la Pince avec une espèce d'intérêt.

— Oh ! ça va mieux.

— Et tu pourras bien déjeûner tout de même ?

— Tiens, pardi ! s'écria le malade, je le crois fichtre bien ! j'ai l'estomac creux comme un tambour de basque.

— Je parie que ta colique ne venait que parce que t'avais rien pris à ce matin.

— T'as peut-être ben raison ; mais je vas me revencher, et, nom d'un petit bonhomme, si le vin est bon, j'y dirai un mot de longueur qui ne sera pas piqué des-z-hannetons.

— J't'en réponds qu'il est bon, dit la Pince qui ne put réprimer un sourire de joie en entendant cette assurance de Déru.

Quelques minutes après les deux hommes étaient à table et Déru, parfaitement remis de son indisposition, fêtait dignement le vin

du cru, et vidait à chaque instant son verre que la Pince remplissait avec soin.

— Tu ne bois pas, dit-il entre deux rasades à ce dernier qui, avec une sobriété tout-à-fait en dehors de ses habitudes, portait seulement son verre à ses lèvres chaque fois que Déru vidait le sien. Est-ce que tu voudrais me faire pocharder tout seul? allons, voyons, un coup de picton.

Meunier, ainsi pressé, n'aurait pu, sans laisser deviner son projet, refuser de lui faire raison; il avala son verre de vin, et accepta de nouveau à boire de la main de Déru qui semblait vouloir le remplacer dans ses fonctions d'échanson, mais qui, beaucoup moins sobre, lui tenait franchement tête. La partie continua longtemps ainsi. Les bouteilles se succédèrent, et peu à peu les fumées du vin, montant au cerveau des ignobles convives, tous

deux, après une heure de cette lutte de rasades, laissèrent presque en même temps tomber leur tête sur la table, et se mirent à ronfler à l'unisson. Au bout d'un instant cependant, Déru releva doucement la sienne, jeta sur son compagnon, en apparence profondément endormi, un regard attentif, et hasarda de dégager sans bruit une de ses jambes du banc sur lequel il était assis. Alors, voyant à l'immobilité complète de son ami la Pince, que son sommeil était bien le sommeil lourd et accablant d'un homme ivre, l'adroit bandit, dont toutes les ruses avaient réussi et qui n'avait feint une colique violente que pour, grâce à l'huile qu'il avait pris comme remède, rendre sa tête invulnérable aux effets narcotiques du vin, le roué compère, disons-nous, opéra heureusement sa retraite, et sortit lestement du cabaret.

Une heure après la Pince s'éveilla. Il serait impossible de rendre la colère terrible dont il fut saisi, quand il se vit seul et qu'il fut bien assuré de la fuite de son ami. A la crainte dont il ne pouvait se défendre d'être dénoncé par Déru, dont il se méfiait depuis longtemps, se joignait la rage de voir manquer le projet qu'il avait formé de lui voler, en le grisant, le reste des papiers d'Héliopolis. Cependant les cris et les jurons n'avançaient à rien, il fallait prendre un parti. Après avoir payé la dépense, ce que Déru avait oublié de faire, la Pince monta dans une voiture, et se fit conduire à Paris. Toute la journée fut employée par lui à parcourir les lieux où il espérait rencontrer son déloyal compagnon, et où il pouvait trouver des amis dont la coopération lui était nécesaire pour mener à bonne fin l'enlèvement de

Blanche, auquel la disparition de Déru ne l'avait pas fait renoncer. Après avoir couru de bouge en bouge, de cabaret en cabaret, il lui fallut enfin renoncer à la poursuite de Déru. Personne ne l'avait vu.

Les courses du bateleur n'avaient cependant pas été entièrement infructueuses, il avait trouvé la moitié de ce qu'il cherchait, c'est-à-dire la plupart des bandits que nous connaissons déjà, Monseigneur, Chausson, Lagrive et Rossignol. Sans les mettre au fait du projet qu'il méditait pour le soir même, la Pince leur donna rendez-vous pour neuf heures à l'estaminet du *Grand-Saladin*, derrière les Invalides, et convint avec eux tous d'un mot de passe. Le petit jeune homme, que l'on appelait Rossignol, eut seul le privilége d'une confiance à peu près complète. Le bateleur lui communiqua ses craintes d'une

trahison de la part de Déru, mit en avant les six mille francs promis par le marquis de Garnerac pour l'enlèvement de Blanche, et lui fit comprendre que, grâce à une absence momentanée du vieux chiffonnier, la jeune fille, se trouvant seule, il devenait facile de l'attirer dans un piége où elle ne pouvait manquer de tomber; il termina en lui demandant la coopération de sa maîtresse, la Ficelle, que sa qualité de femme et sa finesse rendaient plus propre que personne à remplir auprès de la fille adoptive d'Héliopolis le rôle de leur émissaire. En très peu de temps Rossignol comprit tout, et accepta, sans hésiter, tant pour lui que pour la Ficelle. Sans tarder davantage, les deux hommes prirent le chemin du domicile de cette dernière, et bientôt Rossignol, s'arrêtant devant la porte d'allée noire d'une maison de la rue Mouffetard, fit

signe à Meunier de passer devant lui. A deux pas dans l'allée, une femme qui s'y promenait, reconnut Rossignol et le prit par le bras.

— La Ficelle est occupée, mon bijou, lui dit-elle, faut qu't'attendes un moment.

— Cré nom d'un sort! c'est un fait exprès, murmura la Pince.

— Faut l'attendre, y a pas à tortiller, dit Rossignol; si j'la dérangeais, elle m'arracherait les quinquets.

Il s'assit sur la dernière marche d'un escalier humide, bourra sa pipe, l'alluma, et faisant tomber la femme qui l'avait arrêté sur ses genoux, il commença avec elle une conversation intime que nous ne croyons pas devoir ni pouvoir rapporter. La Pince se promena dans l'allée en proie à une impatience fébrile. Un quart-d'heure après, une voix perçante cria du faîte de la maison :

— Ohé! Titine, ohé!

— Bon, vous allez monter, la v'la libre, dit la femme que Rossignol tenait sur ses genoux.

De gros pas lourds retentirent, descendant l'escalier, et bientôt un homme, en costume d'ouvrier maçon, passa devant les trois personnages qui occupaient l'allée et sortit de la maison.

— En route, dit Rossignol; ohé! la Pince, montons.

Les deux hommes grimpèrent jusqu'au second étage, et trouvèrent la Ficelle assise sur une espèce de grabat dans un galetas ignoble. En voyant son jeune amant, la vieille et horrible femme lui sauta au cou et l'embrassa.

— Te v'là donc, mon bibi, mon bichon, s'écria la Ficelle; cré p'tit dindon, pourquoi qu't'as resté si longtemps sans v'nir.

Meunier épargna à Rossignol l'embarras d'une réponse en coupant court au discours de la Ficelle.

— C'est pas tout ça, dit-il, vous ferez l'amour après, commençons par les affaires, y a pas de temps à perdre, v'là quatre heures qui sonnent à l'Hôtel-de-Ville; encore une heure de perdue à batifoler, et il ne s'ra plus temps, faudra remettre le coup.

Il expliqua alors à la femme le rôle qu'elle avait à jouer. Le bandit croyait Blanche chez elle, et ne la soupçonnait pas instruite du malheur arrivé à son père adoptif. Il savait que le vieillard, partant le matin avant le jour, ne rentrait ordinairement que le soir pour dîner, et il redoutait avec raison que les inquiétudes qui devaient assaillir la jeune fille, quand elle verrait se passer l'heure où le vieux soldat avait coutume de revenir, ne

la fissent sortir elle-même avant qu'il n'ait eu le temps de lui tendre une embuscade. En quatre mots la Ficelle fut au fait. Il s'agissait simplement d'aller trouver Blanche à la nuit tombante, de lui dire qu'Héliopolis blessé l'envoyait chercher, de la faire monter dans un fiacre et de la conduire, en faisant quelques détours, à Passy, à la maison du marquis. Une fois là, si elle faisait des difficultés pour entrer, ce qui n'était nullement probable, Meunier, Rossignol et quelques autres emploieraient la force au besoin. Le plan, ainsi combiné, était adroit et devait réussir.

Une fois que tout fut convenu, la Ficelle jeta un châle sur ses épaules sèches, se donna, autant qu'il lui fut possible, un air digne et convenable; et, comme le jour commençait à tomber, les deux hommes et la vieille femme descendirent dans la rue, en-

trèrent chez un marchand de vin et avalèrent chacun une mesure d'eau-de-vie et un demi-litre de vin ; après quoi ils se dirigèrent à grands pas, en passant par la Croix-Rouge, vers le boulevart Mont-Parnasse. Quand ils arrivèrent à quelque distance de la demeure de Blanche, la nuit était tout-à-fait venue. Là ils se séparèrent ; Rossignol et la Pince se cachèrent dans la maison en construction, où, le matin du même jour, ce dernier et Jérôme Déru s'étaient mis à l'abri pour attendre Héliopolis, et la Ficelle partit en avant.

Dix minutes après, les deux hommes la virent sortir de chez la jeune fille, et leur consternation fut grande en reconnaissant qu'elle était seule.

— Eh ben? demanda la Pince.

— L'oiseau est déniché depuis c'matin ;

c'est une voisine qui me l'a raconté; elle est chez un individu qui s'appelle Chardin. Dès c'matin la fille de c'te famille est v'nue la chercher en lui disant qué l'chiffonnier avait été refroidi, et qu'on l'avait porté chez eux, chez les Chardin. Pour lors elle a filé en pleurant, et elle n'est pas rev'nue.

— Cré nom d'un sort ! s'écria la Pince en frappant du pied avec rage.

— Tout est manqué, dit Rossignol.

— Y a rien de manqué, dit la Ficelle, puisqu'elle est chez les Chardin : faudra ben qu'elle en sorte, et quand elle en sortira, pourquoi qu'on n'y tomberait pas sur la coupe à c'te *gironde?*

— La Ficelle a raison, dit La Pince après quelques instans de réflexion, rien n'est encore désespéré; mais les Chardin, ous ce que ça perche, voilà c'qu'il faudrait savoir.

— On l'sait, mon homme, on l'sait, dit la Ficelle en relevant la tête avec fierté, pour qui qu'tu m'prends, s'rin? pour une canne? les Chardin, ça perche rue de Babylone.

— Cré nom! faut que j't'embrasse, la Ficelle, s'écria Meunier, t'as trop d'esprit.

— A ton aise, fiston, dit la vieille femme en lui tendant sa figure pointue.

La Pince usa de la permission, et, se tournant vers Rossignol.

— Ta *largue* est une fine mouche, lui dit-il, y a d'l'agrément à faire des affaires ensemble.

— Une femme d'or, mon vieux.

— Maintenant, filons au *Grand Saladin*, dit Meunier la Pince, nous y r'trouverons les amis, et c'est encore heureux que j'aie eu l'idée de leurs y donner rendez-vous, car y a cent à parier contre un que la fille n'sor-

tira pas seule, et qu'on la reconduira ; alors faudra jouer des pouces, et vaut mieux, en c'cas, être quatre que deux.

Quand ces trois personnages pénétrèrent dans l'estaminet du *Grand Saladin*, la salle d'entrée que nous connaissons déjà était, comme à l'ordinaire, encombrée de buveurs. En apercevant La Pince et Rossignol, Jacques Cerbère, le cabaretier, s'avança vers eux, et les tirant à part :

— Y a plus d'place, La Pince, tout est pris, c'est la Gouape qu'arrange un grand coup; mais j'ai queuqu'part dans l'idée qu'y aura d'la grêle, y a des *railles* avec eux, c'est sûr, des *mangeurs* encore plus ; filez si vous n'voulez pas boire vot' part du bouillon.

Cet avis parut frapper La Pince, et lui fit regarder la porte; mais Rossignol haussa les

épaules et siffla dans ses dents ; c'était le signe de son plus grand mépris.

— Ils ont toujours peur, ces s'rins-là, dit-il; et ils n'ont rien de plus pressé que d'faire partager leur peur aux autres, méchans tas d'galapias! Aye donc, La Pince, avance donc, pisque nous avons rendez-vous avec les autres, y n'y a pas moyen de r'culer.

— Alors, allez dans l'jeu d'siam, dit Cerbère, et faites pas d'train, j'vas vous porter à boire. Queuqu'vous voulez? du dur ou du doux ?

— Un bichoff, dit La Pince, et tu n'laisseras entrer personne dans le siam que ceux qui te diront le mot de passe :

« — Gare la *Carline*; (1), v'là *Charlot* (2). »

(1) La Mort.

(2) Le Bourreau.

Ces arrangemens terminés, La Pince, Rossignol et La Ficelle passèrent derrière l'estaminet dans un jeu de siam dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, et qui n'était séparé de plusieurs grands jardins que par un mur assez bas, surmonté de quelques planches pourries. Ils s'assirent à une table, au milieu d'une nuit froide, et causèrent à voix basse. Un moment après Cerbère arriva, portant un bichoff et une chandelle, et suivi d'un homme qui n'était autre que Monseigneur.

— Éteins ton lumignon, lui dit la Pince, nous n'avons pas besoin d'y voir clair, et c'est pas la peine d'attirer les quinquets des voisins par une nopce faite au milieu d'une cour par une nuit d'hiver. Te v'là, Monseigneur, ajouta-t-il en se tournant vers le nouveau venu; bon, ça s'arrange bien, nous avions

besoin de toi. Tu vas aller en deux temps chercher la Mattouze qui demeure pas loin d'ici, t'y diras d'atteler son fiacre et d'aller nous attendre au bout du boulevard Mont-Parnasse autant d'temps qu'il faudra. Tu y diras qu'y aura des pions en masse. Quand ses rosses s'ront attelées, tu monteras dans l'sapin et tu resteras avec lui jusqu'à c' qu'on vienne t'chercher; t'entends bien? Au bout du boulevard, par ici. Tiens, siffle un coup d'sirop, ça t'tiendra chaud.

Monseigneur avala un verre de vin, et reprit le chemin qu'il venait de parcourir.

— Maintenant, toi, la Ficelle, continua la Pince, faut qu't'ailles battre l'antif à l'entour d'la maison des Chardin. Quand tu verras la fille sortir, si c'est avant dix heures, t'accouras ici et tu nous avertiras. Si d'ici qu'à dix heures on n't'a pas vu, n'te dérange plus,

j'irons te r'trouver tous, car y s'ra assez tard pour qu'y ait plus d'danger d'être vu dans l'bout d'la rue, et nous resterons l'long des arbres. Comprends-tu ?

— Tiens, si j'comprends? c'te bêtise; décidément, il m'prend pour un dindon, c'cadet là! s'écria la Ficelle. On voit bien qu'tu n' me connais pas; demande à Rossignol si j'ai l'air d'un pante.

La Ficelle, comme Monseigneur, but son vin chaud, avec cette différence qu'elle doubla la dose, et, qu'au lieu d'un verre, elle en but deux, et sortit du jardin. Restés seuls, la Pince et Rossignol firent silence, et vidèrent tranquillement leur pipe et leur bol de bichoff. Au bout d'une demi-heure de cet exercice agréable, un rayon de lune tomba sur le jardin et leur montra, à leurs pieds, les

quilles et la roulette composant le jeu de siam.

— Cré nom d'un chien ! j'crève de froid, moi, dit Rossignol en secouant sa pipe éteinte sur le bout de son pouce ; dis donc, la Pince, si pour nous réchauffer nous nous fendions d'une partie, hein ?

— Ça m'va ! dit la Pince, avec ça que v'là la tarte à la crême qu'éclaire l'endroit conv'nablement ; j'te joue cinq sous à consommer.

— Ça y est, mais auparavant faut d'mander un autre bol.

Rossignol poussa un coup de sifflet aigu, et, quelques momens après, Cerbère, répondant à cet appel, arriva portant ce que, dans son intelligence mercantile, il avait deviné devoir lui être demandé, un bol de vin chaud.

Les deux hommes se mirent à jouer. Une

heure se passa de la sorte. Au bout de ce temps, la Ficelle se précipita dans le jardin.

— Ho! les autres! cria-t-elle; rondement, v'là la gironde (1) qui file; elle n'a qu'un mâle avec elle et un méchant moutard; l'mâle y donne l'bras, et l'gamin galope à droite, à gauche. Ils prennent l'boulevart Montparnasse et s'en vont tout doucement; galopons, et aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, j'parie, foi d'femme, que l'coup est fait.

En entendant ces paroles, la Pince lança sa roulette au hasard vers un bouquet de lilas. Un cri étouffé retentit aussitôt.

— Hein? s'écrie la Pince, y a un raille (2) ici! tonnerre!

(1) Jolie fille.

(2) Mouchard.

Il tira son couteau et se précipita vers l'endroit d'où était parti le cri. Le bandit fit le tour du jardin plusieurs fois infructueusement.

— T'es bête, lui dit Rossignol en riant, t'as pris une vessie pour une lanterne, c'est une erreur de tes sens ; j'ai rien entendu, moi; et toi, la Ficelle?

— Moi, j'ai ben cru entendre quelque chose, mais si t'a rien entendu, toi, c'est que j'm'aurais trompé.

— En route, dit la pince d'une voix sourde, et n'laissons pas dormir nos arpions, si nous tenons à notre peau. J'sais ce que j'sais; dans quéqu'minutes il n'f'ra plus bon ici.

En prononçant ces dernières paroles, la Pince sortit du jardin en courant, et fut suivi par Rossignol et la Ficelle.

Un instant après, un homme se débarras-

sant lentement et avec précaution d'un tas de feuilles sous lequel il s'était caché, fit quelques pas en boitant avec douleur, et secoua vigoureusement sa jambe. Il jeta autour de lui un long regard; puis, s'assurant sur ses genoux engourdis, il sortit doucement sur les talons de la Pince et de ses deux accolytes.

XVIII.

Un mauvais coup au coup de minuit.

La Ficelle avait dit vrai. Quand la Pince et Rossignol arrivèrent au coin de la rue de Babylone, ils virent à vingt pas devant eux Blanche et André marchant lentement, douce-

ment appuyés sur les bras l'un de l'autre. Sapajou, galopant en avant, échappa à leur attention.

La Pince fit un signe à Rossignol qui partit comme un trait, et la Ficelle et lui, se glissant dans l'ombre comme deux reptiles, suivirent pas à pas les deux jeunes gens. Rossignol fit un détour et courut jusqu'au bout du boulevart Mont-Parnasse. A l'endroit indiqué, il trouva un fiacre sans numéro, attelé de deux forts chevaux. Un homme, couvert d'un ample carrick à plusieurs collets, était sur le siége, et se redressa au bruit que fit en arrivant le nouveau venu.

— Gare la *carline*, v'là *charlot*; dit Rossignol à voix basse.

— C'est toi, Rossignol? dit le cocher qui

reconnut le mot de passe, *l'poupard est-il élevé*(1)*?*

— Il n's'agit pas d'un poupard ; c'est pas pour des objets qu'on a besoin d'ton sapin, c'est pour une *largue ;* ous qu'est Monseigneur ?

— Il est dedans.

Rossignol ouvrit la portière, et vit Monseigneur couché sur une banquette et ronflant comme un sourd. Il le réveilla d'un coup de poing, s'assit près de lui et dit au cocher de suivre le boulevard au pas en se tenant toujours à distance du couple qui marchait au milieu. Cela fait, il leva tous les stores à l'exception d'un seul sur le devant; la voiture s'ébranla et les chevaux partirent doucement. Quelques momens après, ils se trou-

(1) Le vol est-il préparé?

vaient derrière André et Blanche à peu près sur la même ligne que la Pince et la Ficelle, qui longeaient les murs et louvoyaient de tronc d'arbre en tronc d'arbre.

Cette promenade dura longtemps ainsi. Comme nous l'avons dit, les deux jeunes gens, heureux de se trouver ensemble, de s'entendre parler, de deviner mutuellement leurs chastes pensées, de sentir leurs bras entrelacés, oubliant tout ce qui n'était pas eux, et se complaisant à prolonger autant que possible leur bonheur du moment, avançaient comme à regret, et s'arrêtaient souvent pour regarder un effet de lune ou pour admirer l'éclat scintillant d'une aigrette de givre suspendue à la branche d'un orme. Par une subite variation de l'atmosphère, la nuit, noire vers les dix heures comme l'antre d'un four,

était devenue tout à coup d'une clarté limpide; le ciel, chargé de nuages pesans, s'était débarrassé comme par enchantement et regardait la terre avec ses mille yeux de feu, tandis qu'à son milieu, une belle pleine lune nageait avec mollesse, jetant splendidement dans l'espace des flots de lumière argentés. La beauté sublime de cette nuit tant admirée par les deux enfans arracha un juron terrible au bateleur la Pince, et fit plisser de colère le front déprimé de Rossignol. Cette clarté transparente, qui permettait à l'œil de distinguer les objets à une très grande distance, pouvait suffire en effet pour faire manquer encore une fois l'exécution de leur complot. Il ne fallait qu'un coup pour les perdre. Cependant le boulevart était si complétement désert et l'heure si avancée, qu'un moment arriva où la Pince s'arrêta brusquement, et

fit un signe expressif à la Ficelle qui marchait derrière lui.

Celle-ci le comprit aussitôt ; mais posant un doigt sur ses lèvres, elle lui montra d'un autre André et Blanche qui, au lieu de suivre directement le boulevart, prenaient à droite la chaussée du Maine, et tournaient dans le terrain vague qui s'étend jusqu'à la barrière Montparnasse.

— Ils s'mettent eux-mêmes dans l'pétrin, dit-elle à voix basse, maintenant ils sont rincés.

La Pince ne put réprimer un mouvement de joie en voyant en effet les deux jeunes gens entrer imprudemment dans ce lieu si écarté, qu'en plein jour même il est presque dangereux d'y passer.

— L'affaire est dans le sac, dit-il ; nous tenons la *gironde* et les six mille balles. La Fi-

celle, va dire à ton homme et à Monseigneur d'arriver ici, et au sapin d'aller par la chaussée du Maine, jusqu'au milieu du terrain, derrière la petite maison; j'vous attends; marche.

La Ficelle ne se fit pas répéter cet ordre; elle courut jusqu'au fiacre, qui s'était arrêté en même temps que la Pince, et revint bientôt suivie de Rossignol et de Monseigneur. Ces quatre personnages entrèrent alors dans le terrain.

Un moment après, comme Blanche et André passaient à deux pas environ de la rangée d'arbres qui le borde, Sapajou, qui courait en avant pour ne pas les gêner, et qui vit trois hommes sortir de l'ombre projetée par les arbres et s'élancer vers son frère et la jeune fille, Sapajou, comme nous l'avons dit, poussa un cri perçant et se précipita pour porter se-

cours à André. Mais quelqu'ardente que fut sa course, il arriva trop tard. Le jeune homme, frappé d'un violent coup à la tête par l'herculéen La Pince, était tombé sans prononcer une parole, et restait sans mouvement. Blanche, saisie par la Ficelle et Rossignol, avait laissé échapper un cri, aussitôt étouffé par le châle de l'horrible femme qui lui servit de bâillon, et, vaincue par une terreur affreuse, s'était évanouie dans les bras des brigands en appelant mentalement son père. Quand Sapajou arriva, la jeune fille, portée par la Pince, était déjà dans la voiture et les chevaux, fouettés vigoureusement, partaient au grand trot. En voyant son frère, qu'il crut mort, étendu de tout son long sur l'herbe, la douleur de l'enfant fut si vive que rien au-dehors de lui ne la trahit. Ses yeux restèrent secs, sa respiration haletante, et la sueur qui mouillait

son front se sécha tout-à-coup. Il se jeta sur le corps d'André, lui souleva la tête et l'embrassa. Alors seulement ses pleurs se frayèrent un passage, sa poitrine oppressée se dégonfla, et d'abondantes larmes, entrecoupées de sanglots, coulèrent lentement sur ses joues. Tout-à-coup le jeune homme se releva vivement, et Sapajou poussa un cri de joie. André regarda autour de lui d'un air égaré, puis se dressant sur ses pieds, il saisit le gamin par le bras, et lui cria avec désespoir :

— Blanche ! Blanche !..... suis-la..... suis-la.

— Mais toi, André, toi !... viens, donne-moi le bras, allons chez nous.

— J'irai seul, j'irai seul, te dis-je, s'écria André; mais toi, qui le peux, cours, rattrape-les, suis-les.

— Oui, mon ami, suivez-les, dit une voix derrière eux.

Les deux frères se retournèrent, et virent un homme grand et vigoureusement constitué, portant une capote bleue et le ruban rouge à sa boutonnière.

— Suivez-les, vous dis-je, répéta-t-il sans tenir compte de l'étonnement de ses auditeurs, je conduirai votre frère où il voudra aller.

Sapajou hésita; mais sur un signe d'André, qui saisit le bras de l'inconnu en s'appuyant sur lui, il sauta au cou de son frère chéri, l'embrassa vivement, et s'élança en courant de toutes ses forces dans la direction qu'avait suivi la voiture. Pendant un grand quart-d'heure sa course ne se ralentit pas, et rien ne saurait rendre les angoisses qu'éprouva l'enfant en n'apercevant, dans toute la partie

du boulevart que la clarté blafarde de la lune lui permettait d'embrasser, rien qui ressemblât au fiacre qu'il poursuivait. Il n'en continua pas moins à courir avec une espèce de rage jusqu'au bout du boulevart Montparnasse, à l'endroit où la rue de Sèvres, le coupant transversalement, forme un point de bifurcation. Là seulement il s'arrêta avec désespoir. Lequel des trois chemins qui s'étendaient devant lui et se perdaient dans l'ombre, avaient suivi les ravisseurs? avaient-ils pris le boulevard des Invalides ou la rue de Sèvres? L'enfant sentit que toute son intelligence était impuissante à le guider. Par un mouvement instantané, presqu'instinctif, il se jeta à genoux et joignit les mains. Tout-à-coup une lueur subite traversa son esprit. Il se coucha sur la chaussée, colla son oreille sur la terre et poussa un cri de joie, puis

prenant son élan sans hésitation, sans doute aucun, il enfila à toutes jambes la rue de Sèvres dans la direction de la barrière. Au coin de l'avenue de Saxe, il se coucha de nouveau à terre, et guidé par le bruit assourdi des roues, il suivit l'avenue. Quand il arriva rue Pérignon, ses craintes, son chagrin et sa fatigue, tout disparut devant son bonheur. Il avait devant lui, à cent pas au plus, le fiacre qui emportait Blanche. Alors redoublant de vitesse, il parvint à le rejoindre, et avec l'agilité d'un chat, il se hissa sur le marche-pied de derrière, s'y accroupit avec précaution, et se laissa tranquillement rouler.

La Pince, guidé par une prudence extrême, avait tracé à son cocher un itinéraire qui lui répondait du succès plein et entier de son audacieuse entreprise. La voiture, sortit de Paris par la petite barrière des Paillas-

sons, suivit le boulevart extérieur, longea la Seine jusqu'au pont de Grenelle, et là, tournant à droite, enfila la rue Basse, au milieu de laquelle se trouvait la petite maison du marquis ; en un mot, elle parcourut les lieux les plus déserts, évita tous les corps-de-gardes, et l'allure des chevaux, sans cesse excitée par le fouet du bandit qui jouait le rôle du cocher de fiacre, fut toujours d'une vitesse telle, qu'une poursuite, en supposant qu'elle fût à craindre, devait être certainement infructueuse. Il avait fallu l'agilité du gamin, son courage et la finesse de son oreille pour réussir dans une tentative aussi désespérée que celle de rejoindre un fiacre ayant sur lui près de cinq minutes d'avance.

Dès que Sapajou sentit le pas des chevaux se ralentir un peu, il comprit que la voiture ne tarderait pas à s'arrêter, et qu'il pourrait

être dangereux pour lui de se laisser apercevoir. Il sauta donc lestement à terre, se coula dans l'ombre d'un mur et suivit la voiture au petit trot. L'événement prouva bientôt la sagesse de son raisonnement. Le fiacre s'arrêta devant une grille, et la Pince, qui descendit le premier, jeta autour de lui, avant de sonner, un long regard scrutateur. Sapajou s'était blotti dans le coin d'une borne. La sonnette retentit dans la cour, un dogue aboya, et presqu'aussitôt la porte s'ouvrit. Alors le gamin vit deux hommes et une femme descendre Blanche de la voiture et la porter dans la maison. La porte se referma.

Un long quart-d'heure s'écoula pendant lequel le cocher descendit de son siége, se battit les mains sur ses épaules en jurant contre le froid, et alluma sa pipe. Au bout de ce temps, la porte se rouvrit, les deux hom-

mes et la femme reparurent, et remontèrent dans le fiacre en riant. Après avoir échangé quelques mots, le cocher reprit son fouet, et la voiture partit en remontant la rue Basse.

— Bon ! se dit le gamin, j'sais où elle est, et d'ici qu'à peu nous verrons du nouveau; la police a pas été inventée pour les caniches; on s'en servira d'la police. Maintenant faut qu'j'aille trouver André, et dire tout au père Héliopolis.

Il montra le poing à la maison où la jeune fille était renfermée.

— Ils n'ont qu'à ben tenir leur bonnet, là d'dans; on va leur servir qu'euqu'chose avant qu'il soit peu; mais c'est pas l'tout, pisque c'te canaille de voiture m'a amené ici, c'est juste qu'elle me remporte; une... deux... en avant.

Le gamin reprit sa course, rejoignit la voi-

ture et retrouva sur le siége de derrière la place qu'il occupait un quart-d'heure auparavant. Au même instant il entendit rouvrir la grille de la maison, le pas d'un cheval retentit et un cavalier passa au galop près du fiacre.

— Bonne chance, monsieur Larouille ! cria une voix partant de l'intérieur; dites à monsieur le marquis de s'presser, faut pas faire attendre les femmes...

A la grande surprise, à la grande joie de Sapajou, qui était mort de fatigue, il remarqua que le cocher prenait le chemin le plus direct pour le ramener chez lui. En effet, après être rentré dans Paris par la barrière de Passy et avoir subi la visite des commis de l'octroi, la voiture tournant à droite, enfila le pont d'Iéna et suivit le bord de la Seine jusqu'à l'esplanade des Invalides. Là, elle entra

dans l'avenue et s'arrêta enfin devant la porte de l'estaminet du *Grand-Saladin*. La Pince, Rossignol, Monseigneur et La Ficelle descendirent, et le premier frappa deux coups à un coin du volet. Quant au cocher, après avoir déchargé ses voyageurs, il dit à la Pince qu'il allait reconduire sa voiture, et qu'il reviendrait aussitôt qu'elle serait sous la remise et ses chevaux au ratelier. Un moment après, la porte de l'estaminet s'entrouvrit doucement, la figure abrutie de Jacques Cerbère se montra, et les quatre personnages disparurent dans la salle. Il est inutile de dire que le gamin, comme il l'avait déjà précédemment fait, était descendu de la place qu'il occupait sur le siége de derrière dès qu'il s'était aperçu que le fiacre allait s'arrêter. Comme la première fois il s'était tapi derrière un arbre, et ne perdait de l'œil ni de l'oreille aucun des

mouvemens, aucune des paroles des brigands.

Quand le fiacre se fut éloigné, et que la porte de l'estaminet fut refermée, il se remit en marche et courut jusqu'à la rue de Babylone. En entrant dans l'appartement de sa mère, son premier coup-d'œil lui apprit que tout le monde déjà était au fait des événemens qui venaient de se passer, et que l'on n'attendait que lui.

La salle où la famille Chardin se réunissait d'ordinaire était encombrée. Dans un coin étaient assises l'une près de l'autre madame Chardin et sa fille Anastasie ; elles pleuraient. Auprès d'elles était André et deux ou trois de ses amis, au milieu desquels on remarquait Grandet, le tapissier, le futur mari d'Anastasie. Héliopolis était assis dans un autre coin. Une résolution farouche se lisait sur tous ses traits. Son front ridé était calme,

mais ses épais sourcils blancs, froncés d'une façon terrible, ses yeux fixes et hagards, sa respiration brève et saccadée, et les mouvemens nerveux qui lui échappaient à chaque instant attestaient de la colère sourde, du désespoir violent du vieux troupier. Dans un coin opposé étaient réunis cinq ou six hommes que Sapajou ne connaissait point, mais dans l'un desquels il lui sembla reconnaître l'inconnu qui s'était joint à son frère pour l'engager à suivre les ravisseurs de Blanche, celui qui avait promis de conduire André chez lui dans le terrain de la chaussée du Maine.

Quand Sapajou poussa la porte, il fut salué par un cri parti de toutes les bouches. Héliopolis ne fit qu'un bond de sa place jusqu'à lui.

— Où est ma fille? s'écria-t-il d'une voix altérée.

— Je le sais, père Héliopolis, répondit le gamin en lui prenant la main, et il est encore temps d'aller la chercher, l'marquis n'est pas encore arrivé.

— Où?... où?... demanda le grognard.

— Rue Basse, à Passy, 75.

Héliopolis s'élança vers la porte. André, Grandet et ses amis l'imitèrent. L'homme que Sapajou croyait reconnaître dans le groupe qui garnissait un côté de la salle lui toucha le bras.

— Et ceux qui l'ont enlevée? demanda-t-il.

— A l'estaminet du *Grand-Saladin*, ils y sont tous; il y a une femme.

L'inconnu tira de sa poche une plaque d'officier-de-paix, la passa à son bras, et fai-

sant un signe expressif à ses hommes, il sortit à leur tête.

Il ne resta plus dans l'appartement que madame Chardin, sa fille et Sapajou. La bonne mère attira le gamin sur ses genoux, et l'embrassa en pleurant.

— Tu dois être bien fatigué, lui dit-elle, couche toi.

— Plus souvent! s'écria-t-il, plus souvent que j'irai dormir comme un faignant quand il y a quelque chose à faire pour mamselle Blanche!... Ah! mais non, faut que j'file et que j'rattrappe André et l'père Héliopolis. Bonsoir, bonne mère; bonsoir Zizi; dites donc, ajouta-t-il en revenant sur ses pas; avez-vous vu l'air du père Héliopolis? Si l'marquis s'trouve là-bas quand nous arriverons, il est capable d'y faire un mauvais parti.

— Il le tuera, dit madame Chardin en tremblant.

— Ça n'm'étonnerait pas; au fait, il n'l'aura pas volé.

Le gamin embrassa de nouveau sa mère et sa sœur, et descendit l'escalier quatre à quatre.

Quelques momens après les deux troupes se dirigeaient, l'une composée d'Héliopolis, calme et silencieux, d'André, de Grandet, de Sapajou et de quelques amis de l'aîné des Chardin, vers la maison de Passy, et l'autre, formée de six hommes de la police, ayant à leur tête l'officier de paix, vers l'estaminet de Jacques Cerbère, où étaient réunis, faisant orgie complète, la Pince, Rossignol, Monseigneur et la Ficelle.

XIX

L'antre du lion.

L'hôtel qu'avait loué le marquis Eugène de Garnerac était une véritable petite maison. Située à l'une des extrémités de la rue Basse, à Passy, vers le chemin qui mène à Auteuil, placée entre une vaste cour remplie d'arbres

verts et un jardin d'agrément bordé de hauts peupliers, entourée de murs élevés et garnis de tronçons de verre à leur sommet, n'ayant qu'un étage surmonté d'une terrasse à l'italienne avec un kiosque à l'oriental au milieu, cette demeure recherchée était à l'abri de tout regard et de toute oreille d'indiscrets. En entrant dans la cour d'honneur, dont les massifs nombreux donnaient tout d'abord l'idée du mystère et de la solitude, à peine apercevait-on les quatre petites colonnes corynthiennes qui formaient le péristyle de la façade.

L'intérieur n'était pas moins significatif que l'extérieur : la salle à manger, l'office et la cuisine étaient situés au-dessous du sol de la cour et de plain-pied avec le jardin, de façon que le péristyle à colonnes donnait entrée dans une espèce de salon formant un carré long, et qui avait une fenêtre à un de

ses bouts et une porte de communication à chacun de ses côtés. Ce fut dans ce salon, tendu en velours bleu, et couvert d'un tapis épais qui amortissait le bruit des pas, que fut placée, sur un sopha, dans l'évanouissement le plus complet, la pauvre Blanche de Richeville.

La jeune fille resta quelque temps étendue sans mouvement à l'endroit où elle avait été déposée. Joseph la Rouille, le digne ministre du jeune roué, s'était borné à lui ôter son bâillon; et, après cette première opération, il ne s'était nullement occupé de lui faire reprendre ses sens. Quoique la maison fût isolée, quoique les murs fussent élevés, quoique la tapisserie fût épaisse, quoique les fenêtres fussent hermétiquement closes, le valet méfiant redoutait encore les cris de la jeune fille, et l'ayant reçue sans connais-

sance, il avait profité immédiatement de cette chance favorable pour lui.

L'appartement où se trouvait la jeune fille n'avait rien du reste qui put aggraver sa position. Des calorifères, ingénieusement distribués, entretenaient l'atmosphère à un degré de douce température; des fleurs, remplissant plusieurs jardinières, embaumaient l'air sans l'alourdir. Ces fleurs avaient été choisies avec beaucoup de goût et de prudence à la fois; elles étaient brillantes, gracieuses et admirablement mariées, quoique pourtant on eut évité de prendre toutes celles dont le parfum trop vif aurait pu affecter le cerveau tout en satisfaisant l'odorat: c'étaient des dahlias de toutes les espèces et de ces tulipes merveilleuses qui le disputaient, en douceur de ton et en délicatesse de dessin, aux couleurs éclatantes de leurs

magnifiques voisines ; puis des bruyères variées, des roses inodores, du myrthe, des myosotis et des pensées.

Lorsque les yeux, fatigués du détail de ces bouquets charmans, se reportaient sur la tenture ou sur le plafond, ils n'étaient pas moins ravis de l'harmonie des étoffes et de l'élégance de l'aspect général. Dans la tenture, la couleur bleue du velours était tempérée par des mousselines légères et festonnées, qui formaient par places des nœuds rattachés par des ganses d'or. Le plafond qui figurait un ciel pur et sans nuage, était peint avec tant de finesse que, grâce à un effet d'optique parfaitement ménagé, il ressemblait à une voûte profonde semée çà et là d'étoiles étincelantes ; enfin, les deux fenêtres-portes, formées de deux grandes glaces d'une seule pièce, donnaient sur les

côtés la même idée d'étendue que le plafond donnait d'en haut. Quant à la lumière, distribuée dans quatre candélabres placés aux quatre coins de ce luxueux salon, elle était si douce et si vive à la fois, elle se réfléchissait avec tant de régularité dans les portes à glaces, elle était si bien ménagée et si parfaitement tempérée, qu'elle semblait emprunter quelque chose de la pureté et de la limpidité du jour.

Les deux portes qui de ce salon donnaient dans les deux appartemens que nous avons déjà mentionnés, soit par le fait du hasard, soit plutôt par une volonté préméditée, étaient restées toute grandes ouvertes. Or, les deux salles, qu'on pouvait apercevoir du salon bleu, avaient un caractère bien différent. Celle de droite, peinte à fresque du hant en bas, avait par son ameublement, comme par

le sujet et l'exécution de ses peintures, un aspect tout à fait Louis XV. Les peintures représentaient les amours d'Ulysse et de Calipso, mais traités avec cette molesse, cette afféterie, cet abandon pour lesquels on a inventé avec juste raison le mot de *rococo*. Les meubles contournés, à dossiers renversés, à coussins larges et moëlleux, avaient le même caractère que les fresques, et s'harmoniaient à merveille avec les demi-nudités et la nature fardée des peintures murales. Au milieu de ce salon-boudoir apparaissait une table ronde en ébène, ornée tout autour d'incrustation en porcelaine peinte, et, au milieu, d'un sujet à la Watteau qui représentait un berger en bleu ciel nonchalament couché aux pieds d'une bergère en rose tendre. Dans cette salle, moitié splendide et moitié grotesque, vous eussiez en vain cherché une hor-

loge. En ces lieux il semblait qu'on ne devait s'inquiéter ni des heures, ni des jours ; à quoi bon en effet diviser le temps, lorsqu'on le dépense sans compter. Pour tout ornement, autre que les fresques à la Boucher, il n'y avait, comme dans le premier salon, que des fleurs ; mais celles-ci, au lieu d'être distribuéesdans des jardinières modernes, étaient entassées dans des vases de porcelaine de Saxe placés sur des sortes de trépieds dorés. Au lieu de sopha, il n'y avait là que des causeuses Pompadour et les fauteuils dits à la paresseuse dont nous avons déjà parlé. Si le premier salon était du confortable le plus exquis, le second était certainement de la mollesse la plus recherchée. La femme d'un bourgeois, en entrant dans une pareille salle, aurait demandé, à coup sûr, à quoi elle pouvait servir, tant la paresse étudiée, tant le bonheur

de tous les instans, tant la vie qui s'écoule calme et joyeuse comme un ruisseau limpide sur un lit de cailloux, tant les idées de repos continu, de *far niente* absolu sont choses incomprises au milieu des agitations perpétuelles de notre époque !

La salle qui faisait face à celle-ci était bien autre chose encore : c'était un boudoir de la plus idéale recherche. On eût cru, à le voir, qu'un des poëtes les plus féconds de l'Orient avait épuisé toutes les ressources de son imagination pour en composer l'ameublement, pour en harmonier les différentes parties, pour lui donner enfin cet aspect volupteux et décent à la fois, qui le caractérisait. Nulle part, je crois, ni dans les ruines si imposantes de l'Asie, ni dans le sérail de Constantinople, ni dans le plus éblouissant palais d'Ispahan, vous ne trouveriez une cellule de

sultane réunissant, en même temps, autant de pudeur et de mysticisme à autant de grâce intelligente, de sensualité délicate et raffinée.

Figurez-vous une pièce presque ronde, sans angles apparens, sans portes visibles, sans saillies extérieures; une rotonde unie et couverte, en son entier, d'un vêtement de cachemire blanc. Ni tableaux, ni pendule, ni cheminée; partout une blancheur égale que rien n'interrompt, que rien n'altère. Çà et là seulement des filets d'argent courant capricieusement sur la tapisserie, et décrivant de gracieuses et fantastiques arabesques. Figurez-vous encore une fois un sopha blanc, des fauteuils blancs, et sur le parquet, un de ces admirables tapis de laine pure et sans tache, et comme on en étendait jadis sous les pieds des califes, lorsqu'ils faisaient leurs prières

dans la grande mosquée de Bagdad. A peine si le bois de citronnier des fauteuils se détachait sur ce fond uniforme; et on eût dit qu'on l'avait choisi exprès pâle, pour que ses teintes ne pussent nuire, en aucun façon, à l'harmonie générale. Du haut des croisées pendaient, en draperies ondoyantes, et se déroulaient avec grâce, des rideaux doubles en soie moire, qui mariaient leur reflet chatoyant aux reflets des filets d'argent que nous avons décrits.

Mais entre tous ces objets singuliers et remarquables par l'unité de leur aspect, il y en avait un plus singulier et plus remarquable encore que les autres, c'était le lit qui se trouvait, comme on le plaçait autrefois, du temps de Louis XIV, sur une estrade, au milieu de la pièce. Tout ce que la soie a de plus délié, le satin de plus brillant, l'argent de

plus pur, on l'avait prodigué là. Tantôt c'était la moire qui s'arrondissait en plis majestueux, semblables à ces tuniques grecques qui dessinaient si bien la poitrine des femmes; tantôt c'était la mousseline mêlant aux franges d'argent les mille détours de son tissu diaphane. Ici un rempart épais comme pour protéger une divinité invisible contre les regards curieux; là une barrière simple et à jour, que le moindre souffle fait trembler, de même que ces frêles écharpes que les bayadères de l'Indostan jettent négligemment sur leurs épaules, et qui prêtent tant de charmes à leurs jeux hardis, à leurs danses légères. Et des fleurs qui, de toutes parts, entouraient, dans des vases d'albâtre, cette rose mystique, ce tabernacle si plein de promesses idéales, comment vous en donner une idée? C'étaient de blanches marguerites montrant les péta-

les doubles de leur calice; de petites paquerettes mignonnes et modestes comme on nous réprésente les bergères du temps où M. de Florian faisait de si coquettes bergeries. C'étaient des dahlias blancs et de blancs narcisses; c'étaient des immortelles enfin, fleurs d'amour et de mort à la fois, symbole étrange de l'union éternelle. Et de toutes ces fleurs s'élevait un parfum doux, suave, sans trop de vivacité, sans trop de langueur, moins énivrant que l'odeur quintessenciée de la rose, moins pernicieux que les émanations étouffantes de la fleur d'oranger.

Au spectacle merveilleux de cette chambre à coucher de fée, doucement éclairée par des globes diaphanes qui pendaient du plafond, la lune, cette nuit là, prêtait encore sa mélancolique lumière; et tamisés à travers la soie des rideaux, ses pâles rayons, tantôt

immobiles, se posaient sur un sopha, sur un fauteuil, sur une fleur, et tantôt mobiles et divisés, jouaient en courant et au hasard, pareils à des étincelles réfléchies et multipliées à l'infini dans une glace à facettes.

Au bout d'une heure environ, Blanche détendit les bras, entrouvrit les yeux, se plaça sur son séant et reprit bientôt possession d'elle-même. Elle voulut d'abord se rendre compte de ce qu'elle avait éprouvé depuis l'instant où elle avait quitté Héliopolis, son père adoptif; mais durant cette nuit funeste ses émotions avaient été si rapides et si vives, qu'elle put à peine recueillir ses souvenirs. Ce qu'elle comprit le plus vite en reprenant ses sens, c'est qu'elle n'était pas chez elle, dans sa petite chambrette, si gracieuse mais si modeste. Mais où donc était-elle alors?

Que voulait dire cette solitude, cette nuit si bien vaincue par la plus douce et la plus mystérieuse des lumières; que voulait dire ce luxe qu'elle commençait à apercevoir? Après un premier moment de stupéfaction, la jeune fille se leva et voulut se diriger dans ces lieux qu'elle ignorait, afin de pouvoir en sortir ou au moins afin de trouver quelqu'un à qui parler, quelque ame honnête à qui elle put se confier. Le cœur lui battait; le silence vint à l'effrayer; elle osait à peine porter les yeux autour d'elle, car, plus le temps s'écoulait, plus sa solitude se prolongeait, plus elle redoutait de voir surgir tout à coup quelque ombre menaçante au lieu de l'appui qu'elle cherchait. Elle avait des tintemens dans les oreilles, et croyait entendre des voix mystérieuses, des bruits étranges et surhumains; jamais elle n'avait marché sur des tapis aussi

épais, et elle s'effrayait de ne pas entendre le retentissement de ses pas.

Pourtant elle résolut d'analyser autant que possible l'endroit où elle se trouvait : la porte-fenêtre du salon bleu était hermétiquement fermée ; la sortie devenait impossible de ce côté. Elle passa dans la salle Pompadour, et malgré sa volonté bien arrêtée, malgré sa méfiance si naturelle, elle ne put faire autrement que de se laisser impressionner par ce luxe étrange, par cette élégance si gracieuse et si coquette. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'elle parvint dans la chambre à coucher tendue en cachemire. La blancheur de tous les objets lui causa une sorte d'éblouissement, et elle porta la main à ses yeux comme pour les garantir. Bientôt, cet ensemble si pur, si délicat, si virginal, la séduisit malgré elle. Elle examina la

tenture, les rideaux, et trouva que les reflets d'argent, semés sur ce tapis de neige, avaient d'irrésistibles attraits; elle les compara aux rayons de la lune tremblottant à la surface d'une eau limpide. Elle alla vers les fleurs disséminées dans cette délicieuse chambre, et regarda avec bonheur les feuilles admirables des camélias. Et en portant les yeux vers le lit, elle s'arrêta auprès d'une psyché en bois d'érable, et son œil s'y fixa avec un certain sentiment de fierté et de plaisir; devant cette glace splendide, elle ne put s'empêcher de penser à l'étroit miroir dont son père adoptif lui avait fait cadeau. Oh! si elle possédait une glace semblable, et où elle pourrait tous les matins se voir ainsi toute entière, depuis les rubans de son bonnet jusqu'au dernier pli de sa robe! Un moment l'idée lui vint de prendre un des camélias blancs, dont elle avait admiré la beauté,

pour éprouver quel effet une pareille fleur ferait dans les boucles soyeuses de ses cheveux; mais elle repoussa aussitôt ce mouvement instinctif comme une mauvaise pensée, et se sentit rougir d'avoir pu s'y abandonner.

Peu à peu, cependant, ses craintes s'étaient dissipées; le luxe lui montait à la tête; elle éprouvait une espèce de bien-être inconnu, que, jusque-là, elle n'avait pas soupçonné. Peut-être, par une de ces corrélations secrètes, dont personne ne connait l'origine, découvrait-elle un rapport évident, quoique mystérieux, entre son origine élevée et cette blanche parure de fête, que les objets dont elle était environnée lui montraient à l'envi. Peut-être enfin ne se trouvait elle pas déplacée au milieu d'un pareil reposoir : le tableau ne lui paraissait pas indigne de l'encadrement.

Un instant elle s'arrêta auprès du sopha qui faisait face au lit, et y posa la main pour juger par elle-même de sa douceur et de son moëlleux, elle, qui ne s'était jamais assise que sur une chaise de paille! Elle prit dans ses doigts les glands d'argent qui pendaient à chaque coussin, et s'en amusa comme un enfant de ses jouets. Jamais un pareil spectacle n'avait frappé sa vue; jamais elle n'avait rêvé de pareils enchantemens! vivre dans un semblable paradis, au milieu de l'argent et de la soie; sentir à chaque instant le parfum des fleurs; se mirer dans une grande glace; n'entendre de bruit que juste ce qu'il en faut pour s'apercevoir qu'il y a dans le monde d'autres créatures qui vivent : oh! quel bonheur ce devait être! Et dans l'été, quand il fait si chaud, quand le soleil brûle tout, femmes et fleurs, quand toutes les poi-

trines haletantes cherchent la fraîcheur et le silence, s'asseoir seule, à l'ombre des rideaux de satin, sur ce magnifique sopha!...

Elle s'y assit.

D'abord elle se tint raide, pesant à peine sur les coussins, tant elle craignait de les trop fouler; puis le sentiment du bien-être qui la gagnait augmentant de plus en plus, elle s'y posa plus à son aise; puis bientôt elle s'y coucha à demi, la tête appuyée sur son bras; et, ainsi inclinée, il y avait tant d'orgueil et de bonheur à la fois dans sa physionomie, tant d'harmonie et de grâce dans son attitude, tant de pudeur et de charme dans la courbure de son corps, qu'un peintre des grâces n'eut pas voulu un plus attrayant sujet de tableau.

— Qu'on est bien ainsi, pensa-t-elle, en

relevant un peu sa tête pour se regarder dans la psyché.

La solitude et le silence ne lui faisaient plus peur : elle avait tout oublié.

Mais tout-à-coup un mouvement d'effroi contracta ses traits ; elle se leva subitement : elle avait entendu une porte glisser sur ses gonds, et un bruit de pas amorti et sourd. En effet, la portière en damas blanc du boudoir s'entr'ouvrit. Blanche baissa les yeux.

XX

Une bonne action moyennant finance.

Aussitôt que Déru, profitant de l'ivresse et du sommeil de la Pince, eut recouvré sa liberté, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner autant et aussi vite que possible du cabaret de Boulogne, où il abandonnait

traîtreusement son compagnon, et de se mettre ainsi à l'abri de sa poursuite. Il gagna donc le bois au pas de course, enfila l'avenue qu'il trouva devant lui, et arriva promptement à la Porte-Maillot. Une fois là, sa marche prit une allure plus modérée, et, tout en suivant le chemin qui le conduisait à la barrière de l'Étoile, il sortit de sa poche la lettre d'Emma de Richeville, volée le matin au chiffonnier, et la lut avec plus d'attention qu'il n'avait jusque-là pû le faire. Cette lecture le réjouit d'une façon telle, qu'oubliant les habitudes de prudence dont son existence à part lui faisait une loi sévère, il laissa éclater un rire épanoui et se frotta énergigement les mains.

Quand il arriva à la barrière il était environ deux heures. Après avoir consulté l'état présent de ses finances, dont le total s'élevait

à quarante et quelques sous, il monta dans un fiacre avec l'aplomb superbe d'un joueur qui vient de faire sauter la banque, et enjoignit au cocher, d'une voix sonore et pleine, l'ordre de le conduire au galop rue Saint-Denis, cour Batave. La course était bonne, mais sur l'assurance que lui donna Déru qu'il serait bien payé, le cocher fouetta ses rosses, et l'équipage partit d'un train qui promettait une vitesse d'une lieue par trois heures.

Enfin l'on arriva rue Saint-Denis, devant la cour Batave. Déru descendit et paya son cocher. Il lui restait alors huit sous pour toute fortune. Une fois dans la cour, il avisa une petite maison étroite et haute dont la vue, lui rappelant sans doute d'anciens souvenirs, le fit sourire malgré lui. Il enfila une allée noire, monta quatre étages, tourna à droite sur le pallier, et fit mouvoir le bouton d'une

porte, de l'air d'un homme parfaitement au fait des habitudes de la maison.

Dans une petite chambre ayant vue sur les murs lézardés et verdâtres d'une cour, devant un bureau peint en acajou, était assis un petit homme qui lisait, ou semblait lire, avec une extrême attention, un journal déployé sur le bureau. L'arrivée subite de Déru, annoncée par les tintemens aigres d'une sonnette que la porte en s'ouvrant mettait en mouvement, interrompit sa lecture; il regarda le nouveau venu par dessus les verres d'une énorme paire de lunettes vertes et, en le reconnaissant, fit un bond sur sa chaise et poussa une exclamation qui tenait à peu près le milieu entre l'étonnement et la terreur.

Déru, sans s'intimider le moins du monde de la froideur de cet accueil, ferma tranquil-

lement la porte derrière lui, poussa les deux verroux qui la garnissaient en haut et en bas, et se tournant vers son hôte, dont le visage était devenu couleur de vert-de-gris et dont les dents claquaient :

— N'ayez pas peur, père Pincé, lui dit-il en s'asseyant, je vous apporte mille francs.

En entendant cette parole, le petit vieillard laissa ses poumons reprendre leur jeu et respira fortement.

— Sur les dix mille que vous me devez ? dit-il avec empressement, c'est un bien faible à-compte, et il vient bien tard, j'ose le dire ; depuis bientôt trois ans que je n'ai eu le plaisir de vous voir... enfin, mieux vaut tard que jamais, comme dit un proverbe... Et ces mille francs...

— Vous ne les tenez qu'à moitié, père

Pincé, interrompit Déru; il faut les gagner.

— Hein? s'écria l'usurier.

— Je dis: il faut les gagner; heureusement pour vous, ça ne sera pas difficile. Vous allez m'avancer cinq cents francs.

Le vieillard fit un nouveau bond qui faillit renverser son bureau.

— Cinq cents francs!

— Et ce soir, je vous en rends mille.

Le père Pincé fit entendre un gémissement plaintif.

— Comment ça, demanda-t-il après un long moment de silence.

— Voilà, car je n'ai pas de temps à perdre et il commence à se faire tard. Je vais vous mettre au courant de l'affaire. Si ça vous va, tope, vous me donnez cinq cents francs, et comme je vous le dis, ce soir je

vous en rends mille ; si elle ne vous va pas, j'irai voir votre confrère Gripou, de la rue aux Ours ; il est moins juif que vous, et je suis certain que je m'arrangerai avec lui.

— Oui, oui ; mais cette affaire?

— Cette affaire est la plus simple du monde. J'ai une visite à faire au duc de Garnerac ; qui doit me compter dix mille francs... une vieille dette, père Pincé ; mais comme, pour le moment, je suis à sec, et que mes habits sont aussi secs que ma bourse et tombent en amadou, il me faut cinq cents francs pour me rendre présentable. Comprenez-vous, père Pincé? avec vos cinq cents francs j'achète redingote, pantalon, chapeau, tout ; je vais chercher mes dix mille francs chez le duc de Garnerac, et je vous en rapporte mille. Vous placez votre argent à trente pour cent : qu'en dites-vous?

— Et qui me prouvera qu'une fois parti d'ici avec mes cinq cents francs, vous voudrez bien y revenir avec la somme ?

— Ma parole, père Pincé.

Le père Pincé pinça les lèvres avec l'intention visible de sourire, et fit une grimace horrible.

— Je ne prête pas sur cette hypothèque-là, dit-il sèchement ; d'ailleurs je n'ai pas d'argent.

— N'en parlons plus, père Pincé, dit Déru en se levant et tirant un verrou, je vais chez Gripou, c'est à deux pas.

— Attendez donc, que diable ! un instant. Vous dites deux mille francs ce soir ?

— Mille.

— Impossible.

— Adieu, père Pincé.

Déru tira le second verrou.

— Quinze cents, cria le vieux.

— Mille.

Déru mit la main à la serrure.

— Monsieur Déru, cria le père Pincé, mettez douze cents.

— Mille et pas un liard de plus.

— Mais, au-moins, vous me paierez vos lettres de change. Savez-vous que je n'ai qu'un mot à dire pour vous envoyer à Clichy?

— Et les frais, qui les paierait? demanda Déru d'un air goguenard. Voyons, je perds mon temps; voulez-vous, oui ou non?

— Ecoutez, monsieur Déru, je ne dis pas oui.

— Alors.....

— Attendez donc : je ne dis pas oui, mais je ne dis pas non.

— Il faut dire oui ou non.

— Mais cependant.....

— Que le diable vous emporte! je vais voir Gripou.

Déru ouvrit la porte, le vieillard lui sauta sur le bras.

— C'est une affaire faite; dit-il en poussant un profond soupir.

— Allons donc! et les cinq cents francs?

— Un instant. L'affaire est faite, mais à une condition sans laquelle vous pouvez aller voir Gripou, Hirtch, Salomon et tous ceux que vous voudrez.

— Et cette condition? demanda Déru avec quelque inquiétude.

— Nous allons sortir ensemble, nous achèterons tout ce que vous voudrez ; une fois que vous aurez votre costume, vous vous habillerez, je m'habillerai aussi, et nous irons chez votre duc : nous pourrons même prendre une

voiture. Ne craignez rien, je paierai tout... avec vos cinq cents francs.

Déru réfléchit un moment, puis prenant son parti :

— Allons, ce n'est pas le moment de s'amuser, dit-il ; s'il n'y a que ce moyen de voir vos écus, j'accepte : prenez vos espèces et partons.

Les deux hommes sortirent et se rendirent au Temple. En moins d'une heure Déru se composa un costume convenable, presqu'élégant : redingote noire, gilet noir, pantalon, cravate de satin, bottes vernies, chapeau bien lustré, rien, jusqu'à la chemise inclusivement, ne fut oublié par le bandit pour se donner un extérieur avantageux. Quand tous ces achats furent terminés et payés par le père Pincé, ce dernier ramena Déru chez lui ; un perruquier fut appelé, et, sous ses doigts

habiles, la chevelure inculte et sale de Déru prit une tournure et un lustre depuis longtemps oubliés.

A six heures la transformation extraordinaire du bandit en élégant était accomplie, et, grâce à la sotte vulgarité de notre costume moderne, il pouvait tout aussi bien passer pour le fils d'un duc et pair que pour un tailleur en toilette. Cependant il est vrai de dire qu'en dehors de l'habit il s'était opéré, dans toute la personne de Déru, depuis qu'il avait quitté la livrée d'une misère sordide pour prendre celle d'une élégance de bon goût, un changement bien plus étrange encore : ce n'était plus le même homme. Sa voix n'avait plus ces inflexions gutturales, particulières aux classes les plus infimes du peuple; les locutions triviales, qui donnaient un cachet ignoble à toutes ses paroles, avaient entière-

ment disparu pour faire place à des termes choisis et d'un ton parfait. En un mot, le bandit était tout-à-coup devenu homme du monde.

Comme huit heures sonnaient à la pendule rocaille qui ornait la cheminée d'une chambre de l'hôtel de Garnerac, un domestique en grande livrée ouvrit la porte toute grande, et annonça d'une voix haute :

— Monsieur Déru de Villergé !

En entendant ce nom, un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui était assis devant la cheminée et tisonnait d'un air absorbé, se retourna à demi et se leva en saluant. C'était le duc de Garnerac.

Déru s'avança vers lui d'un air qui ne manquait pas de dignité, et remercia du geste M. de Garnerac, qui lui désignait un fauteuil.

— Vous me pardonnerez, monsieur, lui dit-il après un court moment de silence, l'inopportunité de ma visite en faveur du motif qui me procure l'honneur de vous voir.

Le duc de Garnerac approuva de la tête et se contenta de répondre à cet exorde de Déru :

— Parlez, monsieur, je suis tout à vous.

— Avant de commencer, monsieur, reprit Déru en hésitant un peu, j'ai besoin d'implorer votre indulgence ; c'est presque une histoire qu'il me faut vous raconter, et le peu que j'en sais m'obligera peut-être quelquefois à laisser quelques points vagues ou obscurs... mais vos souvenirs alors, monsieur le duc, vos souvenirs que j'invoquerai,

combleront, je l'espère, les lacunes de mon récit. Je n'abuserai pas longtemps de votre attention, monsieur, s'empressa d'ajouter Déru en réponse à un léger signe d'impatience de son auditeur ; les nécessités d'une position exceptionnelle me forcent à être bref. Il faut que je sois ce soir à vingt lieues de Paris, et que demain au plus tard j'aie passé la frontière.

— Parlez donc, monsieur, dit le duc.

— C'est d'Emma de Richeville, monsieur le duc, que j'ai à vous entretenir.

En entendant Déru prononcer ce nom, le duc de Garnerac se dressa d'un bond devant lui, comme s'il eût été soudain frappé par le choc d'une machine électrique.

— Emma ! s'écria-t-il ; Emma ! vous venez me parler d'Emma !

— Elle est morte, monsieur, morte en 1815, le lendemain de la bataille de Waterloo, en donnant le jour à un enfant que sa dernière pensée recommandait à son père.

— Et..... et cet enfant..... mon enfant.... mort, lui aussi; est-il mort, monsieur? demanda le vieillard d'une voix entrecoupée et brisée par l'émotion.

Déru s'inclina.

— Cet enfant vit, monsieur le duc, dit-il, cet enfant est aujourd'hui un ange de beauté, de grâce, de bonté; il porte aujourd'hui le second nom de sa mère; votre fille, monsieur le duc, s'appelle Blanche.

Le duc de Garnerac resta un moment suffoqué à ces paroles de Déru. Ses genoux tremblèrent sous lui, son corps faiblit, on

eût dit qu'il allait tomber; mais cette faiblesse apparente ne dura qu'un instant. Il se redressa en saisissant vivement la main du jeune homme :

— Ma fille! monsieur, s'écria-t-il, ma fille!... où est-elle? où est ma fille?... Vous le savez, monsieur, n'est-ce pas?...

— Elle habite avec un vieux serviteur de son grand-père, un soldat du 3e dragon, brave et digne homme qui lui a tenu lieu de toute la famille qu'elle avait perdue; allez, monsieur le duc, boulevard Mont-Parnasse, n° 52; maintenant elle doit être chez elle, seule peut-être...

— Et ce brave homme qui a veillé sur elle?...

Déru hésita. En entendant cette question

du duc de Garnerac, un frisson parcourut ses veines, et la pâleur du coupable couvrit son front. Il pensait à l'assassinat d'Héliopolis, commis le matin même par lui et par Meunier.

— Il sera sans doute avec elle, monsieur, répondit-il enfin d'une voix sourde.

Le duc sauta sur un cordon de sonnette.

Un domestique parut.

— Ma voiture, tout de suite; vous m'avertirez dès que le cocher sera prêt.

Déru sortit de sa poche la lettre d'Emma de Richeville.

— Voici, monsieur le duc, dit-il en la remettant à M. de Garnerac, la lettre que vous écrivait la fille du colonel de Richeville à l'heure de sa mort.

Le vieux duc saisit avec avidité le papier qui contenait les dernières volontés de la mère de Blanche, et resta longtemps les yeux fixés sur les caractères qu'y avait tracés la main de la mourante, sans pouvoir parvenir à en lire une phrase ; de grosses larmes, roulant silencieusement sous ses paupières, obscurcissaient sa vue et voilaient ses idées.

— Maintenant, monsieur, dit Jérôme Déru, après avoir, pendant un long moment, gardé un respectueux silence par égard pour la douleur du duc, il me reste à vous demander une grâce.

M. de Garnerac secoua vivement la tête.

— Une grâce ! vous avez une grâce à me demander ? s'écria-t-il avec joie, dites, dites-moi vite ce que je puis faire pour vous, que je vous prouve ma reconnaissance.

— Il faut que je quitte Paris et la France, monsieur le duc; soyez assez généreux pour ne pas me demander le motif d'une semblable détermination ; croyez seulement qu'elle est immuable , et que tant que je serai sur le sol français ma vie ne m'appartient qu'à demi. Votre position vous donne toute facilité pour m'obtenir un passeport sous un nom supposé...

— Votre détermination est grave, mon ami, dit le vieillard, après avoir réfléchi quelques instans , mais il ne m'appartient pas de la juger. Quelques soient vos motifs, c'est votre secret et je ne vous le demande pas. Dans une heure vous aurez un passeport qui vous conduira en toute sûreté à la frontière. Maintenant, à mon tour, j'ai un service à vous demander.

— A moi, monsieur le duc?

— A vous. J'ai le double de votre âge, je pourrais être votre père; regardez-moi donc comme un père, et laissez-moi vous parler comme je parlerais à mon fils. Ne vous fâchez donc pas de ce qui pourra vous paraître inconvenant dans mes paroles...

— Monsieur le duc...

— Eh bien! dites-moi; vous partez, vous quittez votre pays, votre famille, vos amis, pour aller snr un sol lointain vivre au milieu d'étrangers; naturellement plutôt vos ennemis que vos amis... permettez-moi une question; avez-vous eu la prévoyance de bien assurer votre vie future contre..... voyons, ne vous fâchez pas, pensez que c'est un père qui vous parle; contre..... l'adversité, les revers de fortune..... Vous me comprenez?...

— Oh! monsieur le duc...

— C'est bien ; laissez-moi maintenant libre d'agir comme je l'entendrai.

Un domestique entra :

— La voiture de monsieur le duc, dit-il.

— Je vais voir ma fille, voulez-vous m'accompagner ? quand nous reviendrons ici votre passeport sera prêt ; je vais donner des ordres en conséquence.

Un moment après le duc de Garnerac et Déru, assis au fond d'un riche coupé, sortaient de la cour de l'hôtel, et passaient devant le fiacre qui avait amené ce dernier et dans lequel se morfondait le père Pincé, l'usurier. Déru, en y jetant un coup-d'œil, aperçut son créancier écrivant sur ses genoux et additionnant un compte. Il se renfonça dans le coupé, et les vigoureux chevaux laissèrent bientôt derrière eux l'usurier et son modeste fiacre, montant poliment la garde à

la porte de l'hôtel, vide désormais de celui qu'ils attendaient.

Il serait impossible de dire de quelle impatience nerveuse fut dévoré le vieux duc durant le court trajet de la rue de Varennes au boulevart Mont-Parnasse. Elle eut un tel effet sur lui qu'en arrivant à la porte de la maison habitée par Héliopolis, il ne se sentit pas la force de descendre de voiture, et qu'il pria Déru d'aller lui-même chercher sa fille.

Déru obéit, sauta lestement du marchepied et entra dans la maison. Par un hasard singulier, il s'adressa, pour demander la demeure de Blanche, à la femme qui, deux heures plutôt avait donné à la Ficelle le même renseignement.

Comme cette dernière, il apprit que la jeune fille, partie dès le matin avec Anastasie Chardin, n'était pas revenue, et qu'elle était

probablement chez madame Chardin, rue de Babylone. L'obligeante voisine lui raconta aussi que quelqu'un déjà, dans la soirée, était venu s'informer de la jeune fille. Au portrait qu'elle fit de la maîtresse de Rossignol, Déru, l'adroit bandit, reconnut aussitôt la Ficelle, et, ce point de départ trouvé, il comprit, ou plutôt devina, tout le plan de Meunier et de ses accolytes. Alors, par un de ces subits retours aux bons sentimens comme en éprouvent les hommes les plus pervers, une révolution soudaine s'opéra dans l'esprit de Déru. Sans demander de plus amples explications, il remercia brièvement la voisine, et redescendit l'escalier quatre marches à la fois.

— Monsieur le duc, dit-il à M. de Garnerac, en se penchant à la portière, votre fille n'est pas chez elle. Veuillez retourner à votre hô-

tel, avant deux heures vous embrasserez votre enfant, je vous en donne ma parole.

Il serra la main du duc de Garnerac, et sans attendre de réponse, il donna au cocher l'ordre de fouetter, et s'éloigna d'un pas rapide dans la direction du Gros-Caillou.

XXI

Le péché véniel.

Surprise dans un de ces momens d'oubli, et pour ainsi dire d'enivrement, auquel les âmes les plus fermes se laissent par fois aller, Blanche avait éprouvé comme un mouvement de honte à l'arrivée subite de l'in-

connu. Mais ce sentiment n'eut que la durée de l'éclair, et fut suivi presque immédiatement des émotions les plus diverses et les plus confuses. Toute troublée, toute inquiète, elle n'eut d'abord la force ni d'agir, ni de parler. Il y a certains instans de stupeur où l'esprit demeure paralysé et incapable de quoi que ce soit : la réflexion, détournée de son cours naturel, se produit plus lentement, la raison, affaiblie par les actes instinctifs qui la dominent, arrive plus difficilement à se faire jour ; on subit les faits sans les avoir prévus, et on se trouve tout étonné de les avoir pu subir.

Lorsque Blanche se vit seule, en face d'un jeune homme inconnu, sans appui, sans défense, à la merci du hasard, une émotion violente finit par éclater dans tout son être. Seulement, comme il advient dans les

cas désespérés, au lieu de s'abattre, toutes ses facultés se roidirent ; une surexcitation fiévreuse lui tint lieu de courage, et après quelques efforts sur elle-même, et sans trop de conscience de ce qu'elle disait, elle se décida à parler la première.

— Monsieur, dit-elle : avant de vous écouter, j'ai une question à vous adresser : Savez-vous ce qui m'est arrivé et comment je me trouve ici ?

Le marquis Eugène de Garnerac était un de ces jeunes gens au caractère mixte : roué par genre, mauvais sujet par occasion, flottant entre le bien et le mal, selon le vent qui soufflait, selon la dernière impression qui l'avait poussé. Esprit perverti plutôt que cœur corrompu, il faisait chorus dans les conversations sceptiques d'une orgie, aussi

bien qu'il écoutait avec respect, et même avec une sorte de componction, les longues périphrases d'une morale sévère que le directeur spirituel de sa mère lui débitait avec emphase. C'était un homme tout instinct; écho banal qui répétait, sans le comprendre souvent, sans même parfois le sentir, tout ce qu'on avait dit à ses oreilles; roseau humain qui se pliait sous tous les souffles, se trempait dans la boue ou s'abreuvait de rosée, selon l'heure et selon les accidens. Hardi, grossier, presque cynique avec les filles de mauvaise vie, il était plein de déférence pour les femmes du monde, et son langage changeait avec sa physionomie et son costume.

En face de la pureté virginale de Blanche, il fut donc troublé malgré lui; personne n'était là pour lui donner le ton, personne

pour lui inspirer de mauvais sentimens, personne pour lui faire répéter des injures; il fut naïf, vrai, embarrassé; et ce fut avec un air d'étonnement réel et d'un regret non dissimulé, qu'il répondit à la question si précise de la jeune fille par ce mot de doute qui caractérisait à la fois son esprit et son cœur, sa pensée et son intention :

— Je l'ignore.

— Vous ne connaissez donc pas, ajouta Blanche, ceux qui m'ont amenée ici, ceux qui m'ont traînée dans ces lieux? Mon Dieu! c'est donc un odieux complot, une machination infernale! Et ce complot, vous le saviez, puisque vous êtes ici! vous en êtes coupable, ou du moins complice! et dans quel but m'a-t-on fait venir; que voulait-on de moi? oh! je ne resterai pas plus longtemps ici! je veux re-

tourner auprès de mon père adoptif; j'y retournerai cette nuit même! Mais encore une fois que voulait-on de moi?

En parlant ainsi, Blanche avait fait un pas vers la porte; sa figure, si douce et si calme d'ordinaire, exprimaient à cette heure une agitation convulsive.

— Je vous déclare, dit Eugène de Garnerac, que j'ignore les détails de ce qui s'est passé; s'il y a eu complot, j'en suis innocent; s'il y a eu guet-apens, j'en suis indigné comme vous.

Le marquis mentait évidemment; mais, par une fatalité singulière, sa honte actuelle était si forte, son repentir si profond, son embarras si grand, que ses protestations paraissaient sincères, et que Blanche, si sincère elle-même et si ignorante des perfidies du

monde, ne put s'empêcher de croire aux paroles qu'elle entendait.

— Mais alors, observa-t-elle pourtant, comment expliquez-vous votre présence, monsieur? Saviez-vous que j'étais ici? Cette maison est-elle la vôtre? Comment, sans votre aveu, aurait-on osé m'y introduire?

— Je vais vous répondre franchement, dit Eugène de Garnerac, avec l'intention, cette fois, de dissimuler sa pensée, et comme pour justifier, à ses yeux, le mal qu'il avait ordonné. Je savais que vous étiez ici; mais j'ignorais que vous le fussiez par le fait d'un rapt; j'avais espéré que vous y seriez venue librement : je déplore maintenant ma faute, je condamne les violences qu'on a pu vous faire; mais je dois vous avouer que vous êtes réellement chez moi. Maintenant, je n'ai plus

rien à dire : libre à vous , mademoiselle, de partir et de me mépriser, si vous ne croyez pas à mes paroles; mais je vous affirme, sur l'honneur, que je suis innocent de toute mauvaise intention. J'ai voulu vous voir, vous parler, cela est vrai, et voilà tout ; quand au reste, d'autres ont tout fait sans ma participation. Et maintenant, un seul mot : me croyez-vous?

— Je veux bien vous croire, répondit Blanche ; mais faites, monsieur, qne je parte à l'instant.

Elle fit encore un pas vers la porte, et s'arrêta pourtant. Eugène de Garnerac la regardait d'un air de véritable émotion. Cette pudeur de jeune fille qui éclatait en toute sa personne, cette rougeur de l'honnêteté qui couvrait son front, ses yeux humides qui re-

tenaient des larmes prêtes à s'échapper, tout cela avait pour le marquis un charme nouveau dont il ne pouvait se défendre. En contemplant Blanche debout, émue et tremblante, au milieu de ce boudoir qui heureusement n'avait pas encore été souillé par la présence d'une femme impure, il crut un instant que les rêves de sa première jeunesse allaient se réaliser, qu'un amour chaste, dévoué, platonique, lui était réservé, et qu'il avait enfin trouvé la formule définitive de son bonheur. Le roué disparut donc en lui comme par enchantement, et il retrouva ses vingt ans, ses espérances naïves, ses aspirations célestes, ses bonnes pensées, et ce fut avec un air étrange de candeur qu'il reprit ainsi la parole :

— Partez donc, mademoiselle, je ne vous

retiens pas. Mais, au nom du ciel, promettez-moi de ne me garder ni colère, ni mépris! promettez-moi de songer à moi sans amertume, car je n'ai pas voulu abuser de votre ingénuité, et la sincérité de mes déclarations garantit la loyauté de mon cœur. Partez, car je n'espère plus vous retenir; mais, en quittant ces lieux, n'emportez qu'un sentiment d'indulgence et de pitié.

Blanche restait debout sans avancer. L'accent calme du jeune homme, son langage mesuré lui semblait quelque chose de bizarre, qui confusionnait ses esprits et lui enlevait un à un ses soupçons. Si son ton eût été plus déclamatoire, sa phrase plus ampoulée, son attitude moins respectueuse, sans doute elle eût conçu plus d'inquiétude et eût montré plus de méfiance; mais, tel que le marquis se montrait, tel que l'impression qu'a-

vait produit sur lui la pureté évidente de la jeune fille l'avait fait, il n'avait en réalité rien de redoutable pour elle. Aussi, après quelques minutes d'hésitation, reprit-elle ainsi la conversation brisée :

— Monsieur, vous désiriez me parler : me connaissiez-vous donc?

— Bien peu, répondit Eugène de Garnerac; mais assez, mademoiselle, pour souhaiter de mieux vous connaître.

Blanche se hasarda alors à lever les yeux sur celui qui lui parlait, pour s'assurer à elle-même si elle n'avait pas vu quelque part son partner actuel. Mais elle eut beau chercher à recueillir ses souvenirs, cet élégant jeune homme lui semblait complétement inconnu. Le silence dura donc encore quelques instans ; mais la jeune fille restait toujours. A la

fin, et avec une certaine résolution dans la voix et dans le geste, Blanche reprit encore :

— Eh bien? monsieur, pourquoi vouliez-vous me parler? qu'aviez-vous à me dire?

Pour Eugène de Garnerac, c'était le moment du danger. Les sentimens lui venaient bien, mais les expressions lui manquaient. Déshabitué de parler amour, quoiqu'il sentît dans son cœur une émotion véritable et puissante, le langage de la passion pure lui faisait tout-à-coup défaut. Il craignait de blesser la susceptibilité de la jeune fille, de réveiller ses soupçons à peine endormis. Cette position, qu'il subissait, il n'en avait pas prévu les conséquences. Au fait, qu'avait-il à dire? il était heureux de voir Blanche, d'entendre sa

voix, de suivre dans toutes leurs phases les mouvemens de ce cœur franc et généreux; mais il ne s'était pas tracé d'avance un plan d'attaque; il n'avait pas préparé un langage pour toutes les circonstances; il avait été surpris tout d'abord, vivement impressionné, profondément ému : il paraissait donc maintenant plus embarrassé que Blanche.

— Eh bien! monsieur, reprit celle-ci, si vos intentions sont honnêtes, devez-vous hésiter ainsi à vous expliquer?

Le silence devenait impossible; il fallait parler, il fallait répondre. Par où commencer? Blanche ne l'arrêtait-elle pas dès le premier mot!

— Il est vrai, dit enfin Eugène de Garnerac, que je désirais vous voir et vous parler; mais à présent que je suis devant vous et que vous

m'interrogez, il me semble que mieux vaut me taire. Peut-être mes paroles vous paraîtront-elles blessantes.

— Pourquoi ? répondit Blanche que l'embarras du marquis rassurait de plus en plus ; comment vos paroles me blesseraient-elles si vos sentimens sont véritablement purs ?

Eugène de Garnerac se décida.

— J'ai fait, un jour, j'ai fait naguère un rêve bien doux et bien invraisemblable : J'ai imaginé que cette chambre où vous êtes, et qui, jusqu'ici, a toujours été vide, était habitée par une jeune fille belle, chaste, grâcieuse. Elle y régnait en souveraine : tous les objets qui s'y trouvent, elle en disposait à son gré : pour ses petits pieds, ce tapis épais et moëlleux ; pour elle cette solitude ornée ; pour elle ces fleurs, qui, hier encore,

se fanaient solitaires; pour elle tout, luxe, richesse, repos, bonheur, et, ce qui vaut mieux que tout cela, un cœur soumis et fidèle, un amour sans borne et sans fin. Cette jeune fille, j'ai rêvé que je la voyais devant cette glace, souriante et parée; elle avait une rose blanche à la ceinture et une chaîne d'or au cou; sa main caressait doucement une boucle rebelle de ses cheveux. Puis elle s'asseyait sur ce divan; elle travaillait ou lisait à cette table; et moi, je m'approchais sans bruit; je la contemplais avec ivresse, je suivais avec ravissement tous les mouvemens de son corps, tous les éclairs de ses yeux, mes pensées lui appartenaient, et j'étais de moitié dans les siennes; j'obéissais à ses ordres, je volais au-devant de ses désirs, j'adorais tout en elle, jusqu'à ses moindres fantaisies. Nous étions heureux tous

deux l'un pour l'autre, et nous nous promettions de vivre toujours ainsi, toujours!... N'est-ce pas là un beau rêve, dites?

Blanche avait écouté les paroles du jeune homme sans en comprendre toute la portée. La première partie de son discours l'avait vaguement intéressée, dans la seconde partie la vivacité du débit l'avait étourdie.

— Quel rapport trouvez-vous, dit-elle froidement, entre ce rêve dont vous parlez et moi?

— La jeune fille de mon rêve vous ressemblait : elle avait vos traits si purs, vos yeux si doux, votre air de candeur et de fierté.

— Comment se nommait-elle ?

— Comment vous nommez-vous?

— Blanche, répondit ingénûment la jeune

fille encore sous le coup qui l'avait saisie.

— Elle se nommait Blanche, reprit Eugène de Garnerac après un moment d'hésitation, puis il ajouta : Ne me répondez pas encore, mademoiselle, réfléchissez, et dans une heure je viendrai savoir mon sort, mon arrêt.

— Monsieur !..... interrompit Blanche comme éveillée en sursaut.

Elle regarda autour d'elle : Eugène de Garnerac n'était plus là.

Figurez-vous une paysanne bretonne entrant à Paris par la barrière de l'Étoile, et apercevant au bout d'une magnifique avenue d'arbres le palais des Tuileries resplendissant au soleil. Habituée aux terres presque incultes de sa patrie, aux grèves désertes, aux arides bruyères, elle porte son regard autour d'elle, à droite et à gauche, partout à la fois, d'un air d'ébahissement et de stupeur. Au

bout de l'avenue, on l'introduit dans le jardin; après le jardin, elle entre sous un superbe vestibule, et se trouve enfin en plein château, dans une grande salle toute ruisselante de velours et de dorures. La pauvre paysanne se croit folle : elle rêve tout éveillée; elle touche les meubles pour s'assurer de leur réalité; elle se dresse sur ses pieds afin de voir de plus près les pendentifs des lustres, les peintures du plafond. On lui parle, et elle n'entend pas; il ne lui vient pas même à l'esprit un souvenir de son Morbihan; elle a tout oublié, parens, famille, amis; il lui faut de l'air pour la rappeler au sentiment de son existence.

Telle était à peu près la situation d'esprit de Blanche, qui, elle aussi, n'avait jamais arrêté sa pensée sur les douceurs du luxe, qui n'en avait jamais détaillé les charmes

amollissans. Toutes les images, que les paroles du marquis avaient évoquées devant elle, se reproduisaient donc fantastiquement à son esprit. Elle se vit grande dame avec des diamans aux doigts, une couronne au front, un bouquet à la ceinture. Toutes les parcelles de luxe qu'elle avait aperçues dans sa vie se résumèrent tout d'un coup pour elle, et elle s'en composa un inépuisable trésor, pêle-mêle étincelant de splendeurs diverses et de ravissantes bagatelles. Dans sa vision étrange et fatale, tous les instincts orgueilleux de sa nature prirent à ses yeux une forme matérielle : elle se souvint qu'elle était petite-fille d'un des plus brillans officiers de l'Empire, que souvent on l'avait appelée comtesse ; sa pensée flottait dans une mer de délices ; son ame se laissait aller malgré elle à des idées contraires à sa pureté jusqu'alors inaltérable ;

mais aussi elle n'était plus maîtresse d'elle-même, elle était ivre, elle n'avait pas même la conscience du péché véniel qu'elle commettait.

Ce premier moment d'ivresse dissipé, Blanche retomba, pour quelques secondes, dans son inquiétude première; le souvenir d'Héliopolis lui revint à l'esprit, elle voulut fuir. Mais il lui semblait qu'une puissance magique la retenait invinciblement : elle resta, et ses visions recommencèrent à s'agiter devant elle.

Machinalement, elle s'approcha d'une corbeille de fleurs, détacha un camélia, et le plaça dans ses cheveux. Puis, se posant devant la psyché, elle s'y contempla en souriant, heureuse et fière.

Elle demeura ainsi quelque temps, oubliant tout dans cette contemplation, et son père

adoptif, et sa mansarde modeste, et son enfance si pure, et sa jeunesse si laborieuse; mais bientôt elle recula d'un pas en poussant un petit cri d'effroi : elle avait aperçu dans la glace la figure de Paul Chardin, de l'espiègle apprenti d'imprimerie.

XXII

Une escalade nocturne.

Il était deux heures du matin quand Héliopolis, qui ne sentait plus sa blessure, André, Grandet et leurs amis, précédés par Sapajou, sortirent de la maison habitée par la famille Chardin.

— Quel chemin prenons-nous? demanda André.

—Le plus court, répondit sourdement Héliopolis, en enfilant à grands pas l'avenue qui conduisait à la rivière.

— Vous ne me comprenez pas, reprit le jeune homme qui régla sa marche sur celle du vieux grognard, je demande si nous devons nous présenter directement à la porte de la maison du marquis, ou si, gagnant les derrières, il ne vaut pas mieux entrer sans nous faire annoncer, par la première ouverture que nous rencontrerons.

— Ce qu'il y a de sûr, dit Sapajou, c'est que si nous allons tout bêtement, comme des conscrits de Corbeil, sonner à la grille, il y a cent à parier contre un que le portier nous dira : repassez.

— Allons chercher un commissaire de police, hasarda un jeune homme.

— De quoi ! cria Sapajou, un commissaire! merci, j'sors d'en prendre. C'est l'bon moyen pour arriver à rien. L'commissaire, qui s'ra couché, va faire des giries pour pas s'lever; on les connait, ces pékins-là. Il s'fera raconter la chose de fil en aiguille, il en écrira un procès-verbal long comme ça ; en v'là pour une heure; un quart-d'heure pour s'éveiller, une heure pour s'habiller, une demi-heure pour chercher son écharpe, dont sa femme s'est fait une marmotte, une autre pour s'la coller sur l'nombril ; total, quatre heures un quart ; nous arriverions demain soir, merci !

— L'enfant a raison, dit Héliopolis; d'ailleurs, est-ce qu'on a besoin de la justice quand on va arracher sa fille aux mains d'un

infâme comme... Oh! tonnerre de Dieu! s'il m'tombe sous la patte! Marchons.

— Un instant, reprit Sapajou, faut pas s'embrouiller dans les feux d'file; moi, v'là mon avis; la maison du marquis, ousqu'est mamzelle Blanche, Grandet la connait; pas vrai, Grandet? même qu'il y a travaillé plus d'trois mois pour les meubles; eh ben! elle a une sortie sur l'bord de l'eau par une porte, après la porte, y a un jardin, après l'jardin la maison, c'est clair, ça; faut ouvrir la porte du bord de l'eau, si on peut, si on n'peut pas, faut faire la courte échelle et escalader le mur. On est dans l'jardin; et du jardin à la maison il n'y a qu'un pas; pas vrai, Grandet? Une fois là, j'm'en charge; l'premier soupirail de cave qui montre son nez, j'm'y enfile, et avant qu'vous ayez eu l'temps d'é-

ternuer, j'vous fais entrer; craignez rien. Ça y est-il?

— Marche, répondit Héliopolis à l'enfant; tu as plus d'esprit à toi tout seul qu'un conseil de guerre tout entier.

Toute la bande se mit alors en route, Héliopolis en tête, l'œil brillant, la figure pâle, sa vieille moustache blanche frissonnant d'impatience et de sourde fureur; André, le cœur plein de sinistres pensées, s'avançant à quelques pas derrière lui, à côté de son ami Grandet, et Sapajou, brisé de fatigue, mais la surmontant à force de courage, fermant dignement le peloton.

Quelques instans après, ils arrivèrent devant l'estaminet du *Grand Saladin*. La porte en était gardée par cinq ou six hommes. Une vive lumière perçait à travers les ais mal joints du volet, et des cris de rage, des blas-

phêmes et des jurons furieux attestaient qu'à l'intérieur se passait une scène violente. L'agent de police que le gamin avait trouvé chez lui n'avait pas perdu de temps pour profiter des renseignemens qu'il avait reçus.

Presque aussitôt, la porte de l'estaminet s'ouvrit, et l'on vit en sortir un par un, solidement garrottés, les mains garnies de menottes, le bateleur Meunier, dit la Pince, Rossignol, Monseigneur, et la Ficelle, l'horrible maîtresse de Rossignol. Derrière eux venaient ensuite l'agent de police qui avait conduit l'arrestation, et le reste de ses hommes.

— Bon! v'là le commencement de la danse, dit Sapajou à voix basse à l'un de ses amis qui marchait près de lui ; c'est la queue du chat, gare le galop. Quand nous arriverons, si le père Héliopolis pose la patte sur l'mar-

quis, je l'plains, l'marquis, il va danser une drôle de gigue.

La bande s'arrêta quelques instans pour regarder, à la lueur blafarde d'une lanterne portée par un agent de police, le défilé des brigands arrêtés dans la souricière de Jacques Cerbère. Au moment où le bateleur Meunier passa près de Sapajou, il fit entendre un rugissement de rage en apercevant les traits du gamin.

— Tonnerre d'un sort! s'écria-t-il, v'là le môme qui nous a mangés (1), faut que j'l'estourbisse (2).

Il fit un effort violent, s'arracha des mains d'un agent qui le tenait au collet, et s'élança vers l'enfant qui, malgré lui, laissa échapper

(1) Dénoncés.

(2) Tue.

un cri d'effroi; mais la Pince n'avait pas fait un pas, qu'un vigoureux coup de canne plombée, lancé par une espèce d'Hercule, haut de six pieds, qui figurait au nombre des agens de police, le frappa à la tête et l'étendit au milieu de l'allée.

— Bon ! dit celui qui paraissait diriger l'arrestation, il sera plus facile à brider. Pelard, charge-le sur ton dos jusqu'au poste des Invalides. On te relayera là.

Après cet incident, les ouvriers se remirent en route, et marchèrent quelque temps presqu'en silence, se communiquant de loin en loin, les uns aux autres, à voix basse, leurs remarques sur la scène dont ils venaient d'être témoins. En arrivant au bout de l'avenue, André poussa une exclamation d'étonnement :

— Et le père Héliopolis! dit-il.

Ces quelques mots excitèrent l'attention générale, et seulement alors les jeunes gens remarquèrent qu'Héliopolis n'était plus avec eux.

La nuit, jusqu'alors claire et limpide, était tout d'un coup, comme il arrive toujours quelques heures avant que l'aube ne paraisse, devenue noire à ne pouvoir distinguer les objets à deux pas de soi. Une vapeur épaisse tournoyait au-dessus de la rivière, dont la proximité ne se trahissait que par le fracas sourd et continu des vagues se brisant avec furie contre les berges et les piliers du pont.

Après avoir tenté vainement de promener autour de lui un regard investigateur, André appela plusieurs fois le vieux grognard de toute la puissance de sa voix. Mais rien ne répondit à cet appel, si ce n'est l'écho sonore des bords de la rivière qui lui reporta en

sourdine le nom d'Héliopolis qu'il avait prononcé.

— Que peut-il être devenu ? dit-il ; quand nous nous sommes arrêtés devant le *Grand Saladin*, je l'ai vu tout près de moi. Il était sombre, mais tranquille, et je ne comprends pas pourquoi il nous a quittés.

— Il était pressé d'arriver, vois-tu, frère, lui dit Sapajou, et pour sûr il a pris le devant. Ça ne lui allait pas, à c't'homme, de poser comme une borne à regarder ces canailles qu'on empoignait, pendant que peut-être mamzelle Blanche avait besoin de lui. Il a joué des quilles, et maintenant il est loin.

— C'est possible, murmura André en réfléchissant.

— C'est si tellement possible que je parierais deux sous contre un liard que ça est comme je l'dis. Au fait, nous avons tous été

bêtes comme des oies grasses d'nous arrêter et d'perdre notre temps à la moutarde.

— Il a raison, Sapajou, dirent plusieurs voix.

— Et ce qu'il y a de mieux à faire maintenant, reprit le gamin, c'est de filer not' nœud rondement, d'manière à rattraper l'vieux, parce que si nous n'arrivions pas à dès quand lui pour l'empêcher de faire queuque bêtise, il est capable dedémolir l'marquis comme une vieille chaise. J'sais bien qu'il y en a d'aucuns qui diraient qu'il ne l'aurait pas volé; mais, c'est égal, faudrait pas qu'Héliopolis l'éreinte par trop, ça serait bête. Qu'il y fiche une pâtée, bon, j'y donne ma voix, mais pas plus qu'une pâtée.

— C'est vrai, dit André, il faut rejoindre Héliopolis. Allons, en route, mes amis, et allongeons le pas.

La petite troupe ne se fit pas répéter cette invitation, et elle enfila rapidement le chemin qui borde la rivière dans la direction du pont d'Iéna. Cependant, malgré toute la vigueur de leur course, ils arrivèrent de l'autre côté du pont, au bout du quai de Billy, sans avoir rien aperçu qui pût leur faire supposer qu'Héliopolis les avait devancés. L'opinion générale fut alors que le vieux soldat avait suivi une autre route, car il était bien évident que, malgré toute la vîtesse de son allure, il aurait dû être rejoint par les jeunes gens depuis longtemps déjà.

— Héliopolis aura pris le pont des Invalides, dit André. Comme nous sommes restés très peu de temps arrêtés à la porte du *Grand Saladin*, et que nous avons marché certainement plus vîte qu'il n'a pu le faire, il est presque certain que le brave homme n'est pas en-

core passé ici. Je suis d'avis que nous l'attendions quelques instans.

— Ça va encore nous faire perdre du temps, dit Sapajou; et si par hasard le vieux est déjà par devant, il aura celui d'arriver et de mettre la maison sens dessus dessous avant que nous ayons pris celui de souffler. Moi, m'est avis qu'il faut nous séparer en deux bandes ; les uns vont attendre ici, pour le cas où le père Héliopolis serait en arrière, et André, l'ami Grandet et moi, nous allons filer à Passy.

Les choses se firent comme le gamin venait de le décider dans sa sagesse. Quatre des jeunes gens s'arrêtèrent à quelques pas de la barrière, et Sapajou, André et Grandet s'avancèrent à grands pas vers les derrières de la petite maison du marquis de Garnerac.

Comme nous l'avons dit précédemment,

Grandet, le fiancé de la sœur des Chardin, ouvrier tapissier en meubles de son état, connaissait la petite maison du jeune élégant pour y avoir travaillé pendant plusieurs mois. Quand les deux jeunes gens et le gamin eurent dépassé les quelques cabarets qui se trouvent sur le quai immédiatement après la barrière, ils s'arrêtèrent sur l'invitation de Grandet au pied d'un mur noir et assez élevé, dans l'épaisseur duquel était cachée une petite porte bâtarde qui servait pour le jardin de dégagement sur la rivière.

— C'est ici, dit le jeune homme. Voilà la porte.

— Bon, dit le gamin ; maintenant en deux temps, faites-moi la courte échelle. V'là justement derrière le mur un arbre qu'on dirait placé tout juste pour servir d'escalier ; ceux qui l'y ont planté s'doutaient qu'un jour j'en

aurais besoin pour aller faire à ceux de là-dedans une petite visite. Allons, une, deux! André, toi qui est le plus grand, tends-moi tes mains. Si j'accroches seulement le chaperon du mur, j'serai bientôt dans le jardin.

— Attends un peu, dit Grandet au gamin en le retenant par un coin de sa blouse, il faut que je t'explique les êtres.

— Ça va, mais dépêche-toi.

— Une fois que tu seras dans le jardin, reprit Grandet, tu nous ouvriras cette petite porte.

— Et la clé...

— Minute. Le long du mur, derrière le tronc de ce gros arbre qui va te servir d'escalier, comme tu disais tout à l'heure, tu tâteras; il y a un clou, et après ce clou-là tu trouveras une clef. C'est la clef de la porte.

On la laisse toujours à cette place. Je m'en souviens bien, parce que c'est ici que nous passions tous les jours à deux heures pour aller déjeûner chez le marchand de vin au coin de la barrière. Tu comprends bien?

— Pardi! est-ce que tu me prends pour un serin? dit Sapajou ; le long du mur, derrière l'arbre, un clou et une clé, c'est connu comme père et mère. André, fais-moi la courte échelle que je pique une tête dans le jardin.

André croisa ses deux mains, le gamin posa son pied droit sur cet échelon improvisé, sauta de là, comme un vrai singe, sur les épaules de son frère, plaça sans façon ses deux pieds sur la tête de celui-ci pour s'exhausser encore davantage, et, de là, faisant un effort, il s'élança sur le chaperon du mur. Une seconde après, les deux jeunes gens le virent

s'enfoncer dans les branches de l'arbre dont nous avons parlé plus haut, les feuilles s'agitèrent bruyamment, et bientôt après ils entendirent derrière la porte la voix de Sapajou qui leur disait :

— Le clou y est, le long du tronc d'arbre, nom d'une pipe ! mais la clef n'est pas après le clou.

André étouffa un juron vigoureux en entendant la nouvelle de ce fâcheux contretemps.

— Comment faire ? dit Grandet.

— Il n'y a pas à tortiller, répondit André ; il faut faire comme lui ; je ne peux pas laisser cet enfant seul dans ce jardin; on n'aurait qu'à l'apercevoir et à lui envoyer un coup de fusil. Allons, fais comme moi, prête-moi tes mains que je monte.

La voix du gamin retentit de nouveau derrière la porte.

— Oh hé! André! dit-il; vive la charte! j'ai la clé!...

En effet, une seconde après, les deux jeunes gens entendirent glisser le pène, et la porte, roulant doucement sur ses gonds, s'ouvrit toute grande devant eux.

— Chut! fit Sapajou; pas de train maintenant, si on nous entendait on pourrait bien nous envoyer du sel... quéque part, et peut-être même une prune. J'aime autant celles à l'eau-de-vie ou dans les tartes.

— Où était-elle donc la clé? lui demanda son frère.

— Par terre. L'idée m'en est venue, j'ai promené mes mains dans l'allée et j'ai trouvé mon affaire.

Ils refermèrent la porte avec prudence et

s'avancèrent à pas de loup dans une allée sombre et touffue, bordée des deux côtés par une rangée de magnifiques sycomores.

— Je me reconnais maintenant, dit Grandet au bout d'un instant. Nous pouvons marcher franchement, il n'y a pas de danger d'ici à la terrasse qui est au pied de la maison ; mais là, faudra faire attention, car il n'y a plus d'arbres et toutes les fenêtres donnent dessus.

Rassurés par ces paroles, les jeunes gens hâtèrent leur marche, et arrivèrent bientôt au bout de l'allée de sycomores, au pied de la terrasse dont venait de parler Grandet. Là, ils s'arrêtèrent et tinrent conseil à voix basse. Il fut décidé que Sapajou, le plus adroit et le plus agile, pénétrerait seul dans la maison ; qu'André, parfaitement à l'abri derrière les premiers arbres de l'allée, attendrait que le

gamin, ayant trouvé une issue, vienne l'en avertir ; et que Grandet irait au bout du jardin, à la petite porte, guêter l'arrivée des amis qu'ils avaient laissés au pont d'Iéna attendant Héliopolis. En conséquence de cette résolution, Grandet redescendit le jardin, André se tapit derrière un arbre, et Sapajou, se glissant comme une couleuvre le long du mur, s'avança vers la maison.

Dès qu'il fut arrivé à en toucher les murs, le gamin s'en alla toujours en rampant avec les précautions les plus grandes, tâtant toutes les persiennes, toutes les portes du rez-de-chaussée dans l'espérance que l'une d'elles serait restée ouverte, mais tout était hermétiquement fermé. Aucun bruit ne s'échappait de cette maison qui eût, au premier abord, semblé inhabitée, si, à travers l'épaisseur des rideaux, entre les feuilles des persiennes, un

reflet de lumière tellement doux, tellement léger, qu'à peine s'il était visible, ne s'en était échappé comme un indice d'animation et de vie. Après avoir longé toute la façade du midi sans avoir trouvé la moindre ouverture qui pût lui donner accès, le gamin tourna à gauche et suivit le pignon. Il avait à peine fait un pas dans cette nouvelle direction que son souffle s'arrêta et que ses yeux brillèrent de joie; une vive lumière venait de frapper sa vue, et cette lumière partait d'une espèce de lucarne placée environ à cinq pieds du sol et dont l'entrée était seulement défendue par un barreau de fer qui la coupait dans sa largeur.

En un clin-d'œil Sapajou eut fait son plan de campagne. Il s'agissait tout simplement d'arriver à cette lucarne, de manière à y jeter un coup-d'œil pour s'assurer si quelqu'un ne

se trouvait pas dans la pièce qu'elle éclairait, et si cette pièce était vide, de passer lestement entre le mur et le barreau, et d'entrer ainsi de vive force dans la place assiégée. Mais pour atteindre à la hauteur de la lucarne sans secours étranger, il eût fallu posséder une taille incompatible avec la jeunesse de Sapajou.

L'enfant, devant cette difficulté matérielle, eut un instant la pensée d'aller chercher son frère, puis il se ravisa. Il calcula d'abord la perte de temps que cette démarche lui occasionnerait, le danger d'être vu auquel il avait échappé, et auquel il s'exposerait en faisant deux fois et en compagnie de son frère le trajet qu'il avait déjà fait de la maison au bout de la terrasse, et se décida à venir seul à bout de son entreprise audacieuse.

Après avoir au préalable ôté ses souliers,

qui pouvaient lui nuire en révélant sa présence par le bruit qu'ils pourraient faire, il s'empara d'une des caisses de fleurs qui bordaient la maison, la transporta, en employant à ce travail toutes ses forces, jusqu'au pied du mur au bas de la lucarne, et montant sur ses coins avec la plus grande précaution, il parvint à embrasser du regard la pièce d'où partait la lumière.

C'était une espèce d'office. Sur une table était posée une bougie dans un flambeau de cristal, et tout au tour de la bougie se voyait le dessert d'un dîner luxueux : un pâté à peine entamé, des volailles froides intactes, des corbeilles de fruits rares dans cette saison, des bassins de confitures dorées, des bouteilles de différentes formes, mais toutes uniformément couvertes d'une poussière vénérable et de bon augure; en un mot tout ce

que comportent les restes d'une riche et somptueuse table.

Au reste l'office était vide de tout espèce d'habitant, et c'était là pour le gamin le point le plus intéressant. Aussi son parti fut-il bientôt pris. S'élancer de sa caisse sur le rebord de la lucarne, se glisser entre le mur et le barreau, se laisser doucement tomber à terre et souffler la bougie, furent pour Sapajou l'affaire d'un instant. Il mit alors la main sur le bouton d'une porte qu'il avait remarmarquée à côté de la table, puis il changea d'idée, allongea le bras jusque sur le pâté, et, se rappelant que depuis quinze heures il n'avait ni bu ni mangé, il en arracha une tranche convenable, la tordit et l'avala en huit bouchées, but au goulot de la première bouteille qu'il rencontra quelques gorgées d'une liqueur qui lui sembla délicieuse, mais à la-

quelle il ne sut quel nom donner, et, ce petit repas terminé, toutes ses forces lui étant revenues, il ouvrit doucement la porte et s'avança à tâtons dans un long corridor noir. Quelques momens après il sentit sous ses mains les moulures cannelées d'une porte à deux battans, et, sans hésiter, après avoir cherché et trouvé le bouton de cristal qui servait à l'ouvrir, il le tourna et se vit tout d'un coup au milieu d'un appartement dont l'élégance et la richesse féeriques le frappèrent de stupéfaction.

Cependant, après être resté quelques minutes ébahi devant les candelabres ruisselans de lumières, les meubles contournés, les peintures à fresque, les jardinières couvertes de fleurs, les draperies chatoyantes, les flots d'argent, de soie, de cachemire, qui ruisselaient à ses yeux éblouis, il se rappela Blan-

che, le vieil Héliopolis et son frère, et secouant la tête, il s'enfonça dans l'enfilade de pièces magnifiques qui s'ouvrait devant lui. Tout à coup, comme il dépassait une nouvelle porte, il aperçut Blanche, debout devant une psyché, attachant dans ses beaux cheveux la queue verte d'un camélia blanc, et se contemplant dans la glace limpide avec une coquetterie ingénue et candide.

XXIII

Le duc et la comtesse.

La présence si soudaine, si inattendue du gamin, dans la maison de son ravisseur, au milieu de cette nuit terrible, eut pour Blanche l'effet de la foudre. Réveillée en sursaut au plus beau moment de ses rêves, de ses

souvenirs vagues de grandeur et de fortune, elle resta d'abord sans parole, sans voix, sans mouvement à la place et dans la position où l'avait surprise le regard étonné de Sapajou. Le trouble et la confusion de ses pensées lui firent voir, dans l'arrivée subite de l'enfant, comme une apparition surnaturelle, comme une évocation mystérieuse faite involontairement par elle, dans un des songes dorés et mensongers qu'elle venait d'avoir. Pâle, égarée, tremblante, elle recula avec effroi devant cette image de Sapajou que réflétait la glace; elle recula de pas en pas, les yeux fixés sur elle, sans comprendre seulement que chacun de ses pas, au lieu de l'en éloigner, la rapprochait toujours de Sapajou.

Enfin les forces de la jeune fille, depuis si peu de temps mises tant de fois et à de si rudes épreuves, l'abandonnèrent tout-à-fait.

Elle poussa un cri, couvrit sa figure de ses deux mains comme pour dérober à son regard la terrifiante fantasmagorie qui l'oppressait, et s'affaissa dans les bras du gamin, qui, revenant enfin de sa stupéfaction et de sa joie, s'élança pour la soutenir.

En la voyant pâle, froide, inerte, Sapajou, que son sang-froid n'abandonnait jamais, et qui comprit aussitôt l'effet violent que sa vue avait pu produire sur Blanche; Sapajou, après l'avoir doucement couchée tout de son long sur un divan moëlleux, chercha des yeux un cordon de sonnette; mais, au moment de l'agiter avec vivacité, il se ravisa, murmura dans ses dents le mot imbécile; et, jetant un regard de douce sollicitude sur la jeune fille, il s'avança d'un pas prudent, mais délibéré, vers une des pièces qu'il avait déjà traversées. Un moment après, comme s'il

eût eu le secret des habitudes de la maison, il reparut portant une carafe et un verre. Avec la précaution la plus attentive, les ménagemens les plus tendres, il mouilla légèrement un coin du petit mouchoir de Blanche et lui bassina le front, les tempes et les mains.

La jeune fille tressaillit sous l'impression du froid, et balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Ah! la v'là qui revient, dit Sapajou en laissant échapper un long soupir de soulagement.

Blanche se souleva à demi, entr'ouvrit les yeux, regarda quelques secondes la figure expressive et joyeuse de l'enfant; et, reprenant subitement toute sa connaissance, elle jeta ses deux bras autour de son cou en s'écriant avec explosion :

— Sapajou! c'est toi; ah! mon Dieu! merci! maintenant je suis sauvée!

— Hé oui! vous l'êtes, sauvée; hé oui! il n'y a pas maintenant pour deux liards de doute; l'affaire est dans le sac, et un peu bien que je dis! André est en bas.

— André, murmura Blanche en rougissant d'une façon charmante, et en baissant ses grands yeux bleus devant le regard animé de l'enfant.

— Oui, André qui vous aime, mamzelle Blanche, continua Sapajou qui ne comprit pas la nature pudique et chaste de cette subite rougeur, André qui vous aime comme un imbécile; André qui serait mort s'il ne vous avait pas retrouvée, ou s'il n'avait pu vous arracher des griffes des particuliers qui vous ont enlevée. Ah! c'est que, voyez-vous, vous ne pouvez pas vous figurer comme il

vous aime, André; il en est bête, quoi! toute la journée, à l'imprimerie, il me fait travailler auprès de lui pour pouvoir, sans s'arrêter, me parler de vous, et encore de vous, et toujours de vous. Il rabâche comme une vieille femme, mon frère, depuis qu'il vous connaît.

Pendant cette tirade du gamin, Blanche s'était soulevée et appuyée contre un des coussins du divan; elle resta ainsi tant que Sapajou parla, les yeux à demi-fermés, les mains croisées sur ses genoux, en apparence entièrement immobile; seulement les mouvemens précipités de son corsage attestaient du bonheur qu'elle éprouvait à savourer l'émotion profonde et délicieuse que faisaient naître en elle les paroles franches et naïves de l'enfant. Quand il s'arrêta, elle souleva doucement ses paupières appesanties, et le

regarda avec une expression d'amitié reconnaissante. Tout-à-coup une idée subite l'arracha au charme suave de ses pensées.

— Mon père!..... et mon père! s'écria-t-elle.

— Il vient, il va arriver, répondit Sapajou.

— Partons, partons vite, dit la jeune fille; viens, mon ami, quittons cette maison, allons.....

La voix de Blanche s'arrêta subitement dans sa poitrine; elle jeta un cri d'effroi, et, saisissant le bras de Sapajou avant que ce dernier ait pût soupçonner la cause de sa peur, elle s'écria :

— Défends-moi!... ah! défends-moi; c'est lui!

Le gamin se retourna vivement et aperçut debout, à l'entrée du salon, dans l'attitude du plus naïf et du plus grand étonnement,

un beau jeune homme qui fixait sur Blanche et sur lui des regards d'une expression étrange et inqualifiable.

— Nom d'un petit bonhomme! c'est le marquis! s'écria-t-il en se dégageant vivement de l'étreinte effrayée de Blanche, et en s'élançant d'un bond entre elle et le jeune marquis de Garnerac. Cré coquin, quelle chance! c'est mon croque-mort du bal des Chiens, qu'avait une si longue robe noire, et un pif que 'y ai escamoté d'une façon un peu soignée!

— Sapajou, murmura Blanche d'un ton de reproche.

— Vous avez raison, mamzelle Blanche, dit le gamin en changeant subitement de ton; je suis bête comme trente-six huîtres! c'est pas le cas ni le lieu de blaguer, faut s'expliquer proprement.

Mais déjà l'étonnement momentané du mar-

quis avait fait place à la colère. Les paroles du gamin, son verbe criard et décidé, l'allusion qu'il venait de faire à son aventure ridicule, à sa chute honteuse au milieu du bal des Acacias quelques jours auparavant, tout lui avait fait promptement reconnaître, dans Sapajou, le hardi et courageux champion de la jeune fille, celui qui, par un savant croc-en-jambes, l'avait si lestement terrassé. Si l'on ajoute à ces torts principaux de l'enfant, celui non moins grand de sa présence intempestive et incompréhensible, qui se dressait tout-à-coup comme une barrière vivante entre Blanche et les projets que le marquis avait certainement sur elle, on comprendra aisément de quelle rage le jeune dandy fut saisi quand il vit et entendit tout à la fois le gamin le provoquer du geste et de la parole.

— Misérable! s'écria-t-il, tu vas tout payer à la fois.

Il fit un pas pour s'élancer sur Sapajou; mais le regard qu'il jeta sur lui et une réflexion secrète l'arrêtèrent.

Rien n'appaise plus promptement la fureur querelleuse des gens qui ne sont pas réellement braves, comme l'apparence calme et froide d'un courage déterminé. Il en fut ainsi de la colère du marquis qu'une première lutte avec Sapajou avait plus que rassasié de ce genre d'exercice. En entendant la menace du jeune homme, Sapajou n'avait ni tremblé, ni pâli. Relevant avec dextérité les manches de sa blouse bleue, il avait écarté les jambes et les bras, s'était bien posé sur la hanche gauche et avait froidement attendu le choc dont le menaçait le dandy, parfaitement disposé du reste à lui faire acheter chèrement la victoire.

A la vue de ces préparatifs, nous l'avons dit, le courage du marquis s'évanouit comme une fumée. Il jeta sur Sapajou un regard de menace et étendit la main vers le cordon d'une sonnette, en lui disant avec mépris.

— C'est assez d'une fois, galopin ; mon valet de chambre est tout ce qu'il convient pour te casser bras et jambes.

— Oh ! monsieur, s'écria Blanche, vous oseriez !... contre un enfant !..

Mais Sapajou ne laissa pas le temps au marquis de saisir le cordon de sonnette. D'un bond, il s'élança sur son bras qu'il étreignit.

— Pas de train, monsieur, lui dit-il; si vous sonnez, j'appelle mon frère et les amis qui sont là, en bas, dans le jardin. Il a la poigne plus solide que moi, mon frère, voyez-vous, et s'il vous tenait un de chaque

main, vous et votre valet, il vous ferait manger le nez l'un à l'autre, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu. Méfiez-vous.

— Ton frère, ici! murmura le marquis atterré.

— Un peu. Or, donc, si vous voulez, nous nous arrangerons ensemble; vous laisserez votre domestique ous qu'il est, et j'appellerai pas mon frère. Parlons peu, parlons bien, ajouta le gamin qui vit le marquis sur le point de l'interrompre ; vous avez fait enlever mamselle Blanche par force ; c'est lâche, oui, c'est lâche!... C'est moi qui vous le dis, et si ça vous interloque, vous n'avez qu'à venir me souffler à six pouces du nez quand une fois nous serons sortis d'ici, et que mamselle Blanche s'ra en sûreté, j'veux pas m'appeler Sapajou si j'vous casse pas quelque chose, voilà.

— Sapajou, tais-toi, dit la jeune fille au gamin, et partons.

— Un instant, faut qu'j'y dise son fait ; reprit Sapajou.

— Morbleu ! misérable, te tairas-tu ! cria le marquis en levant son poing sur la tête de l'enfant.

— Monsieur !... s'écria Blanche avec effroi.

Elle se jeta au-devant du marquis et joignit les mains.

— Vous êtes un ange, mademoiselle ! s'écria le marquis en contemplant avec admiration la belle figure, la pose pleine de grâce et de dignité de Blanche ; et Dieu m'est témoin que j'aurais donné tout au monde pour vous éviter la vue d'une scène désagréable, mais ce polisson est d'une insolence telle ..

— Polisson, polisson... murmura Sapajou,

c'est bon, mais gare à ta bosse si je te repige.

—C'est vous qui le provoquez, monsieur, dit la jeune fille; ainsi le ton de ses paroles ne serait pas encore une excuse valable à l'emploi brutal de votre force contre un enfant. Au reste, monsieur, ajouta Blanche d'un ton froid et plein de noblesse, toute nouvelle explication serait inutile, puisqu'à partir de cet instant tous rapports vont cesser entre nous. Je suis maintenant éclairée sur votre conduite, et je la qualifierai hautement indigne d'un homme d'honneur et du nom que vous portez.

— Bravo! cria Sapajou.

— Viens, lui dit Blanche en lui prenant la main, conduis-moi vers ton frère.

— Arrêtez! s'écria le dandy, vous ne sortirez pas.

— Ah! c'est comme ça! dit Sapajou qui s'élança vers la fenêtre; André, cria-t-il de toute sa force; ohé André, au secours!...

La main du marquis tomba sur sa bouche et étouffa sa voix.

— C'est une horrible infamie, monsieur; dit Blanche au jeune homme avec exaltation, vous agissez comme un misérable.

— Mademoiselle! cria le marquis dont la colère ne connaissait plus de bornes.

Au même instant un homme hors d'haleine, les yeux égarés, les cheveux en désordre, se précipita dans l'appartement.

— Monsieur le marquis, dit-il, monsieur le marquis... votre père... monsieur le duc... il est ici dans la rue!... il ordonne d'ouvrir ou menace de faire enfoncer la porte... que faire, monsieur?... que faire?

—Mon père! s'écria le jeune homme anéanti par cette nouvelle.

Deux hommes parurent à la porte; c'étaient le duc de Garnerac et Jérôme Déru.

A la vue de ces deux personnages, tous les acteurs de cette scène restèrent frappés de stupéfaction. Le gamin, planté au milieu du salon, ôta machinalement sa casquette et salua le vieillard. Le marquis, les yeux baissés, la contenance embarrassée, s'appuya contre une console et n'osa plus faire un mouvement. Quant à Blanche, à demi-couchéesur un divan, elle se redressa en apercevant le duc de Garnerac, et instinctivement elle joignit ses deux mains et les tourna vers lui avec une expression de fervente prière.

Le vieux duc s'était arrêté à la porte, pâle, tremblant, en proie à une émotion violente. Son regard, tour à tour tendre et sévère, se pro-

menait de la jeune fille à son fils, de son fils au gamin.

Il y eut un moment de pénible silence que le vieillard rompit bientôt.

— Sortez, dit-il à Joseph Larouille, le valet de chambre du marquis.

Le valet ploya son corps en deux et quitta l'appartement à reculons.

— Sortez aussi vous, monsieur, dit-il à son fils d'une voix impérieuse, votre conduite vous met au niveau d'un laquais.

— Mon père ! balbutia le jeune homme.

— Sortez, répéta le vieillard ; et allez dans un autre appartement attendre les ordres que j'ai à vous donner.

Le marquis s'inclina et sortit sans lever les yeux.

— Maintenant, monsieur le duc, dit Jérôme Déru en désignant Blanche du regard,

je vous avais juré que je vous rendrais votre fille, la voici.

— Ma fille! mon enfant! s'écria le vieillard en tendant ses bras à la jeune fille, mais sans trouver la force nécessaire pour avancer d'un pas.

— Sa fille ! exclamèrent d'une seule voix Blanche et le gamin.

— Ma fille! mon enfant !... répéta le vieux duc; viens ! oh ! viens embrasser ton père.

Il fit un effort; mais sa faiblesse était trop grande, il chancela et tomba sur un fauteuil.

Quand il revint à lui, une seconde après, Blanche était à genoux devant lui, et pleurait de bonheur sur ses mains qu'elle tenait renfermées dans les siennes. Jérôme Déru lui avait tout appris.

—Mon père ! dit-elle.

Le vieux duc laissa tomber ses bras autour du cou de Blanche, et la serrant sur sa poitrine par une étreinte passionnée.

— Mon enfant chérie, s'écria-t-il, la fille d'Emma!... oh! comme tu lui ressembles! comme tu es belle!... et j'ai pu vivre vingt ans sans te connaître !

Sapajou était dans un coin, assis par terre et pleurait.

— Quel est cet enfant? demanda le vieux duc à la jeune fille après les premiers momens d'effusion, je ne l'avais point encore vu... je ne voyais que toi, ma fille.

Blanche se releva, alla chercher le gamin qui fit, pour approcher vieillard, des difficultés sans nombre, et parvint enfin à l'amener près de lui.

— Cet enfant, lui dit-elle, c'est le meilleur, le plus noble cœur que je connaisse.

C'est le fils d'une famille qui n'a cessé de me donner des preuves de dévoûment et d'amitié. Cette nuit... c'est lui qui m'a sauvée.

— S'il existe au monde une récompense digne d'un tel service, dit le vieillard d'une voix profonde, dussé-je la payer de tout ce que je possède, il l'aura.

Cependant l'enfant, au lieu de répondre aux caresses dont l'accablait le vieux duc, ne cessait de pleurer.

— Mais qu'as-tu donc, lui demanda Blanche, n'es-tu pas content de me voir si heureuse? Toi qui m'aimait tant hier, ne m'aimes-tu plus aujourd'hui?

— Moi, je vous aime toujours la même chose, répondit Sapajou, et je suis bien content de votre bonheur, mais c'est égal...

— Que désires-tu, mon ami? lui demanda M. de Garnerac en l'attirant sur ses genoux;

qu'est-ce qui te tourmente ainsi ? Pourquoi pleures-tu lorsque tu vois heureux ceux que tu aimes ?...

— Parce que... balbutia le gamin ; ça ne sera plus la même chose... Voilà !... moi, voyez-vous, je voudrais bien... mais c'est impossible, vous ne pourriez pas... ça ne dépend pas de vous.

— J'ai plus de pouvoir que tu ne penses, dit le vieux duc en souriant ; parle sans crainte ; d'avance je te promets tout.

— Non... c'est que voyez-vous, reprit Sapajou rassuré par le ton de bonté doux et affectueux du vieillard, en levant pour la première fois sur lui ses yeux encore humides ; ça va changer... Mamselle Blanche nous aimera toujours bien, parce qu'elle est bonne comme le bon pain, mais... mais... enfin je ne peux pas dire ça. Toujours ça va faire de

la peine à mon frère, c'est sûr. Il n'osera plus l'aimer, lui, maintenant que c'est une demoiselle de la haute.

Blanche rougit et leva vers son père un regard timide et troublé. Le duc comprit une partie de sa pensée et la pressa sur son cœur avec amour, en lui disant :

— Tout ce que tu penses est bien à mes yeux, tout ce que tu feras sera toujours beau et bien fait ; agis selon ton cœur, cher ange ; sois libre de tes impressions, de tes fantaisies, de tes volontés, de tout ce qui est à toi ou à moi. Crois-tu que je veuille te faire payer mon bonheur par ton esclavage ?

Blanche, pour toute réponse posa ses lèvres pures et fraîches sur le front du vieillard et prit la main de Sapajou.

—Tu viens d'entendre les paroles de mon... mon père, lui dit-elle d'une voix grave et

sentie, eh bien! sèche tes larmes et redeviens joyeux, car ce que j'étais hier pour toi, pour ton frère, pour vous tous, je le suis encore aujourd'hui, je le serai demain, je le serai toujours; mes affections sont trop sincères pour que je puisse, en eussé-je la volonté, les modifier ou les nier jamais. C'est devant mon père, à l'heure la plus belle de mon existence que je le dis hautement et sans arrière-pensée.

— Oh! j'suis t'y content! s'écria le gamin en essuyant ses yeux mouillés d'un tour de main et en lançant au plafond sa calotte grecque, cré nom d'une pipe!... Oh! pardon, monsieur, dit-il avec confusion au duc de Garnerac, je faisais pas attention... pardon... c'est que quand je pense au plaisir que j'vas faire à mon frère en lui répétant c'que mamzelle Blanche viens de dire... il m'prend des

envies de faire l'grand écart... des envies effrayantes! il m'semble que j'sauterais pard'ssus la porte Saint-Denis, tant j'suis léger et content!...

— Quel excellent cœur! s'écria le vieux duc en regardant paternellement le gamin, qui gambadait et pirouettait de joie au milieu du salon.

— Il tient de famille, répondit doucement Blanche.

Tout à coup une idée subite traversa l'esprit de Sapajou; il s'arrêta court, se frappa le front et s'élança vers la porte en s'écriant :

— Et mon frère! et André que j'oubliais! il ne m'a pas entendu tout à l'heure quand je l'ai appelé. Attendez un peu!

Il traversa tous les appartemens d'un trait et arriva à l'antichambre où Joseph Larouille

siégeait dans un grand fauteuil. En apercevant l'enfant, le valet se leva.

— Où allez-vous? lui dit-il d'un ton rogue.

—Qu'est-ce que ça te fait à toi, grand escogriffe ? lui répondit le gamin sans le regarder. Au fait, ajouta-t-il en se ravisant subitement, je vais te le dire parce qu'il faut que tu me conduises, monsieur l'videur de..... n'importe quoi.

— Petit malheureux !..... s'écria M. Larouille.

— C'est de la part de M. le duc de Garnerac, mon vieux, reprit le gamin en faisant un pied de nez au valet ; ça te la coupe, fiston ! Vous n'avez qu'à te bien tenir, va; il vous en prépare une belle pour avoir voulu enlever mamzelle Blanche... Allons, marche devant et éclaire-moi.

— Où allez-vous ? demanda Larouille considérablement adouci.

— Sous un sycomore, dans le jardin.

— Sous un sycomore !...

— Allons, pas de réflexions ; ouvrez-mo seulement la porte, et allez au mail ; vous savez, monsieur, ousqu'on vend des pommes vertes... Tiens, tiens, tiens, tiens !... s'écria Sapajou en regardant plus attentivement la figure de Joseph Larouille qu'éclairait alors en plein la vive lumière d'une carcel ; mais je ne m'abuse pas... c'est bien vous !... Ah ! c'est vous que j'ai vu un matin dans le cabinet de Cerbère, *au grand Saladin*, avec Déru et Meunier, deux forçats, deux assassins... Bon !.. . vous montiez un coup là, j'vous ai entendu.

— Oh ! ne me perdez pas, s'écria Larouille dont la pâleur devint cadavéreuse.

— Pour qui que tu me prends? fit le gamin avec un geste expressif.

Joseph Larouille ouvrit une porte-fenêtre donnant sur la terrasse, et Sapajou s'élança dans le jardin en se disant à lui-même :

— C'est égal, si j'faisais tant qu'd'avoir des grooms, j'en voudrais d'autres.

Sapajou trouva son frère au bout de l'allée des sycomores, réuni aux amis qu'ils avaient laissés au pont d'Iéna pour attendre Héliopolis. Après une attente d'une heure, ces derniers s'étaient décidés à partir sans lui, et à rejoindre André et Grandet. En quatre mots le gamin leur fit comprendre à tous que l'affaire qui les avait rassemblés était maintenant terminée, et que ce qu'ils avaient de mieux à faire, pour se réchauffer un peu, était d'aller réveiller un marchand de vin à la

barrière, et de s'attabler devant quelques bols de vin chaud.

Dès qu'il fut seul avec André, il lui expliqua tout ce qui s'était passé dans la petite maison du marquis, depuis le moment où il avait trouvé Blanche seule, dans la chambre du fond, jusqu'à celui où il l'avait quittée, la laissant avec son père, le duc de Garnerac. Il n'omit pas un fait, pas une parole, pas un mot.

André, comme l'avait prévu Sapajou, fut épouvanté et douloureusement attristé à la nouvelle du changement immense qui venait de s'opérer dans le sort et dans la position de celle qu'il aimait. Mais, à sa première plainte, le gamin lui ferma la bouche en lui répétant les douces paroles qu'avait prononcées Blanche, et en lui peignant le vieux duc de Garnerac comme l'homme le meilleur, le plus affec-

tionnément bon. Cependant, malgré toutes les assurances de l'enfant, André n'était pas convaincu.

— Mais que veux-tu que je sois pour elle, maintenant? dit-il en secouant la tête avec amertume; je suppose qu'elle ait encore pour nous, pour moi, la même amitié qu'autrefois, mais que puis-je espérer à présent? Consentira-t-elle jamais à quitter le beau monde où elle va vivre pour partager la vie laborieuse et obscure d'un ouvrier?... Non, mon ami, non; c'est fini, il n'y faut plus penser.

— Tiens, André, s'écria le gamin, tu as plus d'esprit que moi; mais ça n'empêche pas que, dans ce moment-ci, t'es bête comme une oie. Puisque je te dis que mamzelle Blanche sera toujours pour toi la même chose qu'avant!... Puisque je te dis que son père, son vrai père, le duc, est bon comme tout, qu'il

lui a dit devant moi qu'il voulait qu'elle soit libre, comme père et mère, de ses opinions et de ses sentimens! Et puis, d'ailleurs, vois-tu, moi, j'suis pas si serin qu'j'en ai l'air, et j'ai vu....., pardi, oui, j'ai bien vu que mamzelle Blanche t'aime un tantinet de son côté.

— Qu'est-ce que ça prouve maintenant qu'elle est dans une position si supérieure? dit André avec découragement.

— Ça prouve, reprit le gamin vivement; ça prouve que mamzelle Blanche n'est pas une fille à tourner du nord au midi dans une nuit, comme un moulin à vent; ça prouve qu'elle a du cœur, et que c'est pas pour un peu plus ou un peu moins d'argent qu'elle changerait comme ça de sentiment, voilà.

— Tu es trop jeune, tu ne comprends pas le monde, dit André.

— Eh! tu m'embêtes à la fin des fins! s'é-

cria le gamin; viens toujours, tu vas voir.

— Qui, moi!... tu veux que j'aille ?...

— Eh ben! ça s'rait joli si tu n'voulais pas maintenant! faut-il pas que ce soit elle qui vienne te dire qu'elle t'adore!... Allons donc! allons donc!... Ah! si j'étais amoureux d'une quelqu'une, moi, fit le gamin, je n'serais pas si cornichon!

André résista encore longtemps; mais enfin, vaincu par les instances pressantes de Sapajou, il se décida, et les deux frères, le plus jeune tirant l'aîné par sa manche, se dirigèrent vers le salon où le vieux duc était resté seul avec Blanche. Quand ils arrivèrent dans la chambre qui le précédait, l'oreille déliée de Sapajou entendit une voix bien connue.

— Héliopolis! cria-t-il.

Héliopolis tenait Blanche, sa petite com-

tesse dans ses bras et pleurait. On voyait sur ses épaisses moustaches blanches de grosses larmes de joie glisser comme des perles, et venir tomber sur sa large poitrine. Le pauvre homme n'avait pu résister à son bonheur.

Après un long moment de silence, le vieux grognard essuya ses yeux, tordit le coin de ses moustaches et sourit doucement.

— Pardon, excuse, monsieur, dit-il au vieux duc, mais c'est que voyez-vous, c'est aussi mon enfant, à moi ; je l'ai eu au sortir des bras de sa mère, et depuis elle ne m'a pas plus quittée que mon ombre. Je l'aime tant, tonnerre!... C'est pour ça qu'en la voyant, j'ai pas plus fait attention à vous qu'au grand Turc, j'ai sauté sur elle et je l'ai embrassée ; mais je vous en demande excuse. Maintenant, continua Héliopolis avec prière, en s'adres-

sant à Blanche, promettez-moi, mamzelle la comtesse, de ne pas oublier tout à fait votre vieux Héliopolis, et de lui permettre de vous voir quelquefois, tous les jours, hein ?.... un moment, rien qu'un.

— Oh ! mon pauvre père! s'écria Blanche en se jetant dans les bras du vieux soldat, si vous ne voulez pas me faire une peine profonde, vous resterez pour moi tout ce que vous avez été jusqu'à présent. Je suis et serai toujours votre fille, votre Blanche ; vous n'aurez rien perdu du tout, et moi j'aurai gagné un bon père de plus.

— Et moi, un digne ami, dit M. de Garnerac en tendant ses deux mains au grognard.

— Oh ! monsieur le duc ! oh ! Blanche !.... oh ! je deviendrai fou ! s'écria Héliopolis.

— Est-elle bonne ! hein ? l'est-elle ? A-t-elle changé ?.... voyons, grande mauvaise langue ? dit Sapajou à son frère, arrêtés tous deux près de la porte, et restés spectateurs attendris de cette scène.

— C'est un ange du ciel, murmura André d'une voix étouffée.

— Je viens de causer longuement avec mon père, reprit Blanche avec une grâce charmante, nos projets sont faits. Je reste avec vous, mon bon Héliopolis, seulement vous ne travaillerez plus.... Ah ! je le veux ! fit-elle en levant contre le vieux soldat, qui venait de faire un geste de dénégation, un petit doigt menaçant, vous vous promènerez et vous jouirez de votre bon temps... Avec vous aussi, mes bons amis, ajouta Blanche en regardant André et son jeune frère, comme autrefois, absolument comme autrefois.

— Tu ne dis pas là tous les projets que nous venons de faire, ma chère fille, dit le vieux duc avec quelque malice ; il me semble que tu oublies un point principal qui doit changer...

— Mon père ! murmura Blanche toute rougissante.

— C'est vrai, reprit M. de Garnerac, ce n'est pas à moi à annoncer cette nouvelle ; elle paraîtra bien meilleure, bien plus douce, prononcée par ta jolie bouche ; comme tu voudras.

Une demi-heure après, comme tous nos personnages traversaient les appartemens pour monter en voiture, ces quelques paroles furent échangées entre quatre d'entre eux :

— Mon père, dit Blanche au duc de Garnerac, je ne serai heureuse qu'à demi, si vous

ne pardonnez pas entièrement au marquis... à mon frère.

— Tu le veux?... dit le vieillard en souriant, eh bien! soit, je lui pardonne, il pourra rentrer dans la maison de son père; mais, avant huit jours, il aura une place dans une ambassade; je veux qu'il ne rentre à Paris que sage et corrigé.

— As-tu compris? demanda Sapajou à son frère, à voix basse.

— Quoi? fit André avec étonnement.

— Ce que voulait dire le vieux duc quand il parlait d'un projet que mamselle Blanche ne disait pas, qui changerait..... Tu n'as pas vu mamselle Blanche rougir en entendant cela?

— Non, mon ami, non; j'ai tremblé comme un imbécille tout le temps que je suis resté devant elle.

— Tu viens de t'appeler par ton nom, dit le gamin en levant les épaules ; cré nom ! ajouta-t-il à part lui, faut-il être homme et avoir si peu de fil ! On a bien raison de dire :

Ah ! qu'on est bête, quand on est amoureux !

XXIV

La chaine.

Huit jours environ après la scène qui termine le chapitre précédent, un beau vieillard, à l'air martial, vêtu d'une longue redingotte bleue, la croix de la Légion-d'Honneur à la boutonnière, se présenta à la porte d'une

imprimerie située au coin de la rue de Babylone et demanda le prote, André Chardin. Il était alors deux heures; les ouvriers imprimeurs, leur morceau de pain sous le bras, sortaient en foule des ateliers et traversaient la cour. On indiqua au vieillard un petit cabinet au bout de la plus grande salle, et, une minute après, ce dernier ouvrait la porte et se trouvait en face d'André et de son frère Sapajou, qui roulait des paquets d'épreuves.

En apercevant le vieillard, les deux frères poussèrent une même exclamation de surprise.

— Héliopolis! dirent-ils.

— Un peu, dit Héliopolis; c'est lui. Il faut bien qu'il vienne vous trouver, puisque vous ne voulez pas venir le voir vous-même. Vous êtes de jolis garçons! toi, André, surtout. Comment, depuis huit jours que je suis

heureux, depuis huit jours que ma *petite comtesse* a retrouvé sa famille, sa position pour laquelle elle était née, on n'a pas plus vu le bout de votre nez que si vous n'aviez jamais existé ! ça n'est pas bien ça. On ne doit pas plus abandonner ses amis dans le bonheur que dans la peine, tonnerre! c'est mon principe.

— Pardonnez-moi, père Héliopolis, répondit André un peu confus, mais... j'ai craint... de vous déranger.

— Ne l'croyez pas, père Héliopolis, dit Sapajou d'un ton décidé, c'est une blague. Oui, c'est une blague, ajouta-t-il en se tournant vers son frère qui s'apprêtait à l'interrompre, nie-le si t'en as le toupet. Il l'sait bien qu'il n'vous aurait pas dérangé, allez, père Héliopolis ; c'est une frime de sa part.

— Ça n'est pas bien, voilà tout ce que j'ai

à dire, répondit Héliopolis en tortillant sa moustache; mais pourquoi n'es-tu pas venu, toi, Sapajou? ajouta-t-il en s'adressant au gamin.

— Oh! c'est pas l'envie qui m'a manqué! nom d'un petit bonhomme! j'en grillais, parole. Mais c'est encore lui qu'a pas voulu. Il m'a dit comme ça, ceci, cela, des bêtises, quoi! qu' maintenant qu' vous étiez riches, qu' mamselle Blanche allait voir du beau monde, ça n' lui plairait peut-être pas beaucoup de s' trouver avec des ouvriers... Moi, j' savais bien qu' c'était pas vrai, qu' mamselle Blanche et pis vous, père Héliopolis, vous resteriez ben la même chose qu'auparavant au vis-à-vis d' nous; j'y ai ben dit qu'il radotait; mais, après tout, c'est mon aîné, André, voyez-vous; et comme il ne voulait pas qu' j'aille chez vous, j'y ai pas été.

— André est un fou, dit Héliopolis, et la preuve c'est que j' viens l' chercher, moi, et pas de ma part seulement, c'est encore d' la part de ma *petite comtesse*, de Blanche.

— De mamselle Blanche! répéta André.

— Quand je l' disais qu'elle était bonne comme pas une! s'écria Sapajou, et pas fière pour deux liards!

— C'est la fin du monde, reprit le vieillard, on ne s'y reconnaît plus. Quand on pense que les jeunes filles maintenant doivent aller demander les garçons. Cré nom!... on m'aurait dit ça dans un temps, du temps de l'autre, l'Empereur, j'aurais dit : C'est une carotte et une carotte plus dure à avaler qu'une pyramide du Caire. C'est cependant vrai. Écoute-moi bien, André, ajouta le vieux grognard après cette espèce d'aparte, moi, vois-tu, je ne connais pas de détours,

je vais droit et raide comme un boulet de quatre en belle portée. Ainsi donc voilà la chose. Blanche est furieuse après toi : elle t'aime, cette enfant.

— Elle m'aime!..... Blanche m'aime!..... s'écria André à demi fou de joie.

— Je peux bien en être sûr, continua Héliopolis, c'est elle qui me l'a dit. D'abord, c'est clair comme le jour, ça. Si elle ne t'avait pas aimé, pourquoi aurait-elle voulu rester pauvre et obscure comme auparavant qu'elle aie retrouvé son père? pourquoi n'aurait-elle pas voulu aller dans le beau monde, dans des voitures magnifiques comme celles du duc, toutes dorées, mon vieux? Pourquoi m'aurait-elle dit : Mon père Héliopolis, elle m'appelle toujours son père, cette chère ange, mon père Héliopolis, mon changement de fortune n'a rien changé à mes sentimens;

j'ai passé ma vie parmi les ouvriers, je veux la finir parmi eux; je serai la femme d'un ouvrier, s'il me trouve digne d'être sa femme. C'est un peu clair, ça, hein?

— Tiens, si c'est clair! s'écria Sapajou, clair comme du vieux bourgogne! pas vrai, père Héliopolis? Mais j'y avais dit, moi, à mon grand..... n'importe pas, de frère; j'y avais dit qu' mamselle Blanche... vous savez, père Héliopolis? Eh ben! il m' disait que j' m'étais trompé! comme si ça ne s' voit pas dans les yeux d'une femme!

Pendant tout le temps qu'avait parlé le vieux soldat, André n'avait pas eu la force, au milieu de son bonheur, de trouver une parole à l'unisson avec ses pensées.

— Eh bien! lui dit Sapajou en lui poussant le coude, tu ne dis rien?

— Il me semble que c'est un rêve, mur-

mura le jeune homme, j'ai peur de m'éveiller.

Sapajou fit un geste de colère, et Héliopolis reprit :

— Que non que ce n'est pas un rêve ; c'est si peu un rêve que ce soir tu viendras souper avec nous, toi, ta mère, ta sœur et Sapajou, et que dans un mois au plus tard... je ne te dis que ça.

— Oh ! père Héliopolis ! s'écria André hors de lui, si vous saviez que de joie !... de bonheur !... oh ! pardonnez-moi si je ne vous dis pas.... mais c'est que voyez-vous, ça m'étouffe.... je n'ai pas une parole.

— C'est pas dangereux, dit le grognard en riant, on en revient. Tâche seulement de ne pas être étouffé comme ça ce soir, vis-à-vis de Blanche ; ça serait bête. Au revoir, je vais pousser jusque chez ta mère, lui apprendre tout. Adieu les enfans.

— Adieu, père Héliopolis, s'écria Sapajou; vous êtes la crême des hommes, parole. Eh ben! ajouta-t-il quand le vieux soldat fut sorti, et qu'il fut seul avec son frère, eh ben! qu'est-ce qui a raison d'nous deux, hein?.... c'était-il vrai c'que j'te disais?...

— Oh! mon ami, s'écria André en se jetant dans les bras du gamin, je suis le plus heureux des hommes!....

— Vive la charte! nom d'une pipe!.... cria Sapajou en sautant par dessus les tables et les chaises; j'vas avoir des petits neveux!... ou nièces!...

Deux mois après cette conversation entre Héliopolis et le jeune imprimeur, par une belle journée de printemps, une troupe joyeuse s'ébattait dans une des grandes prairies qui bordent la route, au bout du joli petit village de Maison-Blanche. Au premier

coup-d'œil, on reconnaissait facilement, au costume, au maintien, à la composition même de cette troupe sautillante, les personnages obligés d'un lendemain de noce.

En avant, à cinquante pas environ du groupe principal, galopait une foule de jeunes gens et de jeunes filles, au milieu de laquelle on distinguait, à son bouquet et à sa ceinture, la première demoiselle d'honneur, Anastasie Chardin; et à son air fou, tapageur et déterminé, le malin singe d'imprimerie, Sapajou.

De là partaient incessamment les éclats de rire les plus francs, les cris les plus animés. On se poussait, on se poursuivait, on dansait, on chantait; c'était le tableau le plus gai, la melée la plus folle. Sapajou, bout-en-train s'il en fut jamais, proposait tous les jeux, organisait toutes les parties, et mettait tout le

monde en mouvement par sa joie surabondante et contagieuse, riant, criant et sautant à lui seul plus que tous les autres ensemble.

Derrière eux s'avançaient, d'un pas plus grave et plus posé, les grands parens et les amis que l'âge proscrivait de la première troupe. Ceux-ci, deux par deux ou trois par trois, à leur gré, bras-dessus, bras-dessous, marchaient lentement et causaient. Au premier rang étaient nos deux plus vieilles connaissances, Héliopolis et son ami Jean-de-Dieu second, l'invalide. La belle et noble figure des deux vétérans étincelait de bonheur. Ces vieux amis de quarante ans, après avoir, durant toute leur vie guerrière, partagé en frères, dangers, privations, peines et plaisirs, après avoir ensemble bu l'eau saumâtre et moisie des déserts de l'Égypte, mangé du

cheval cru, salé avec de la poudre à canon, dans les glaces de la Russie, se sentaient mutuellement le cœur rajeuni par la joie, en se voyant ainsi, dans un jour de fête, réunis par une de ces douces cérémonies de famille, où l'on semble, au moins pour le moment, avoir fait un pacte de paix avec le sort. Héliopolis surtout, intéressé de plus près encore que son vieux camarade dans la fête qui se célébrait, paraissait avoir retrouvé toute l'ardeur de sa jeunesse, et rappelait, par sa haute taille, sa carrure solide, sa tournure martiale, ses épaisses moustaches, cette race d'hommes de fer que Napoléon avait évoquée de son souffle, et qui, maintenant qu'il n'est plus, a complétement disparu.

Vêtu de sa longue redingotte bleue, sa croix d'honneur à sa boutonnière, le grognard, son chapeau à la main, son crâne chauve et

sillonné d'une profonde balafre à découvert, marchait le jarret tendu, la tête haute, les yeux brillans de joie, donnant le bras à madame Chardin, la mère d'André, et causant tour à tour avec elle et avec Jean-de-Dieu second, qui, clopin-clopant sur sa jambe de bois, s'avançait à côté de lui, en s'aidant vigoureusement de sa béquille. Derrière eux venaient quelques bonnes et calmes figures d'ouvriers, ayant au bras leurs femmes, à la main leurs enfans, trop jeunes encore pour se mêler à la troupe turbulente qui tourbillonnaient devant eux au milieu des chants, des rires et des cris.

Mais ce n'était là qu'un coin, le moins intéressant, le moins joli du tableau.

A vingt pas environ de ce dernier groupe marchaient deux autres personnages qui,

bien qu'ils fussent par le fait les héros de la fête, semblaient s'en occuper fort peu.

C'étaient Blanche et André;

Blanche, toute rougissante, toute émue, doucement appuyée sur le bras de son mari, qui pressait à chaque instant sur sa poitrine ce petit bras rond, délicat et flexible; Blanche qui écoutait avec délices, sa main renfermée dans celle d'André, les projets, les rêves, les souhaits, les châteaux en Espagne de celui qu'elle aimait; Blanche, heureuse comme si elle eût entrevu le ciel, plus souple, plus gra cieuse, plus jolie que jamais;

Et André, l'ame inondée d'amour, d'ivresse, de reconnaissance ; André, à demifou de joie et se demandant, à chaque instant, s'il n'était pas, depuis vingt-quatre heures, le jouet d'un songe mensonger; André ne pensant qu'à Blanche, ne vivant que par elle,

n'entendant, ne voyant qu'elle, lisant par ses yeux, au fond de son cœur, ses impressions les plus légères; André, en un mot, amoureux autant qu'homme le fût ou le sera jamais.

Elle était si admirablement jolie aussi ce jour-là, la *petite comtesse* du brave Héliopolis; il y avait dans tous ses mouvemens une langueur si délicieuse, un nonchaloir si vrai, si moëlleux; dans le timbre argentin de sa voix des inflexions si pures; dans ses moindres paroles tant de délicatesse et de douceur, qu'André, n'eût-il pas eu depuis longtemps le cœur plein d'amour, serait inévitablement, en la voyant ainsi, tombé à ses genoux pour l'adorer comme on adore Dieu.

Mise avec une extrême simplicité, la jeune femme, mariée de la veille, au contraire de la plupart des femmes, embellissait sa toilette

au lieu d'être embellie par elle. Rien, au reste, n'était changé dans sa personne depuis le jour où nous l'avons vue pour la dernière fois. Sa nouvelle fortune l'avait trouvée d'une inébranlable fidélité à ses principes modestes, sobres et réservés, et n'avait pu lui faire envier la vie luxueuse et brillante du grand monde où son père, le duc de Garnerac, aurait désiré la voir. Elle était restée par goût, par raison, et, pourquoi ne le dirions-nous pas, par amour, la fille économe et rangée d'Héliopolis, le vieux soldat ; l'ouvrière habile et obscure du boulevard Mont-Parnasse ; l'amante candide et dévouée d'André, l'ouvrier imprimeur.

Ce jour-là, bien que ce fut son lendemain de noce, Blanche avait une simple robe de laine à petites fleurs bleu-clair sur un fond blanc, avec une pélerine de même étoffe

garnie d'effilés légers, sous laquelle sa taille élancée, souple et ronde, se dessinait dans toute sa beauté; une blanche capote de soie encadrait ses traits doux, fins et délicats, et s'alliait merveilleusement de ton avec les deux rouleaux de cheveux blonds dorés qui descendaient sur ses joues; et ses pieds, délicieusement modelés, étaient serrés dans d'étroits brodequins noirs qui les faisaient paraître d'une petitesse enfantine.

Une seule transformation s'était opérée en Blanche, la transformation naturelle de la jeune fille en jeune femme; un plus grand abandon dans les gestes, plus de moëlleux dans les mouvemens, quelque chose de langoureux, de vague dans le regard et dans les poses, un certain je ne sais quoi enfin d'une nature presqu'indescriptible, mais que le regard perçoit, devine et comprend.

Ce dernier groupe, seulement formé de deux personnes, était plus silencieux et plus heureux cependant que tous les autres. Les jeunes époux marchaient lentement, en silence, recueillis dans leur bonheur, échangeant de loin en loin quelques paroles qui ne s'achevaient jamais : la sympathie, ce don de seconde vue que nous donne l'amour, leur faisant mutuellement deviner, au premier mot, leurs pensées. Ils parlaient entre eux ce langage muet et plein de charmes pour lequel il n'est besoin ni de la voix, ni des lèvres, ce langage, mille fois plus expressif que notre langage banal, qui échappe à l'œil et à l'oreille, et que le cœur traduit et comprend si bien. Un regard, une pression de main, un soupir, un sourire, tous ces riens, tous ces enfantillages de l'amour, si puérils pour un indifférent, si doux pour

un amant, leur suffisaient pour se tout dire. Le cercle de leurs pensées était, il faut l'avouer, bien restreint ; ils n'en avaient plus qu'une, qu'une seule expression eût suffi pour peindre : — Je t'aime.

Quelquefois, de temps en temps, après de longs silences, André serrait contre son cœur le bras de sa compagne, s'arrêtait pour la regarder, et lui disait en souriant :

— Tu n'es pas fatiguée ?...

— Non, mon ami, répondait Blanche en lui rendant sa pression, son regard et son sourire.

Puis, au bout d'un long moment, c'était Blanche qui faisait le même manége et qui demandait à son mari d'une voix vibrante et douce :

— A quoi penses-tu, André ?

— A toi, répondait le jeune homme en

laissant échapper de sa poitrine, que le bonheur oppressait, un long soupir.

A l'un de ces nombreux temps d'arrêt, André dit à la jeune femme d'une voix profonde :

— Je ne croyais pas que le cœur pouvait contenir tant de bonheur sans se briser. C'est à vous, Blanche, que je dois tout celui que j'éprouve. Oh! comment pourrai-je jamais vous rendre une partie de ce que vous me donnez.

— Croyez-vous que je ne sois pas heureuse, moi, monsieur? dit la jeune femme, en cherchant à faire une petite moue de reproche, et en ne trouvant qu'un sourire d'amour.

— Oh! chère Blanche! s'écria le jeune homme avec une ardeur qui avait quelque chose de frénétique.

La voix perçante de Sapajou, qui retentit d'assez près à leur oreille, troubla subitement le tendre tête-à-tête des deux époux et les arracha à l'expansion passionnée de leur amour. Ils levèrent les yeux et virent le gamin qui courait à leur rencontre, en criant et gesticulant.

— Ouf!... dit-il en s'arrêtant court devant les jeunes gens; en v'là une de course!... Chemin d'fer n° 1, vous n'allez pas si vite, vous autres, ça s'comprend..... quand on est deux!...

Et le malicieux gamin se mit à chanter, en regardant à la dérobée son frère et sa nouvelle belle-sœur, ce vieux refrain de vaudeville :

Quand on est deux,
On peut tout oublier sur terre
Quand on est deux,

— Allons, tais-toi, lui dit André en l'in-

terrompant, et conte-nous un peu le motif de cette course qui t'a si bien essoufflé.

— Comme il a chaud! dit Blanche en passant doucement le coin de son mouchoir sur le front de Sapajou.

— Merci, ma sœur. Mais, pour en revenir à la chose en question, vous n'avez pas vu ça, vous deux; vous étiez si tellement occupés de vous dire..... Voilà ce que c'est. Or donc, j'ai pris ma course pour vous avertir que si vous vouliez voir une chose un peu curieuse, vous n'aviez qu'à venir sur la route.

— Qu'y a-t-il donc? demanda André, qui regarda dans la direction que lui indiquait l'enfant.

— Tu ne vois pas ces hommes, ces voitures, ces gendarmes?... c'est la chaîne des forçats qu'on mène au vert, à Toulon.

— La chaîne! murmura Blanche en fris-

sonnant involontairement et en serrant avec plus de force le bras de son mari.

— Veux-tu les voir? lui demanda André.

— C'est un tableau bien triste, répondit-elle; mais si tu le veux, nous irons.

— Ça y est, venez! cria Sapajou.

Et, sans attendre de réponse, il prit Blanche par la main et se mit à courir de toutes ses forces, l'entraînant après lui et riant comme un fou.

Quand la jeune femme et son gai conducteur, suivis de près par André, arrivèrent sur le bord de la route, de l'autre côté du fossé qui la longeait, les forçats défilaient au pas au milieu de la chaussée. Il y en avait une vingtaine environ. Un nombre à peu près double de garde-chiourmes, reconnaissables à leur uniforme bleu sale, à leurs épaulettes rouge foncé, et à leurs bandoulières jaunes,

disposés de distance en distance sur les flancs de la chaussée, marchaient droits et raides, le fusil chargé au bras, l'œil foujours fixé sur les figures sinistres des forçats. Une brigade de gendarmerie à cheval ouvrait et fermait la marche. Derrière venaient quatre longues charrettes destinées aux galériens.

Tous étaient vêtus d'une chemise, d'une veste et d'un pantalon de toile. Le collier de fer au cou, ils étaient accolés deux à deux par une forte chaîne, coupant transversalement la chaîne principale; et le plus grand nombre, pour diminuer la fatigue, portait son cordon de fer rejeté sur l'épaule.

Il eut été difficile de se figurer un coup-d'œil plus horrible que celui présenté par ce long serpent, moitié fer, moitié homme, déroulant sur la route ses anneaux doubles et hideux. Ces faces plombées, caves et lui-

santes, ces regards sombres et menaçans, ces bouches contractées par la rage, ces membres amaigris, grelottans, ces chaînes qui s'entrechoquaient à chaque pas et rendaient un son mat et triste, ces argousins à la mine rébarbative et dure, ces charrettes sordides, tout ce tableau, dans ses détails comme dans son ensemble, serrait le cœur et le glaçait.

Blanche pâlit en voyant approcher l'affreux détachement, et Sapajou lui-même, malgré son insouciante effronterie, sentit les plaisanteries joyeuses expirer sur ses lèvres et les larmes lui venir aux yeux.

Tout-à-coup il poussa un cri d'étonnement.

— Nom d'une pipe! dit-il, faut que j' voie ça de plus près.

Il prit son élan, franchit le fossé, sans écouter les prières de Blanche et les reproches de son frère aîné, et se mit à courir

jusqu'aux premiers rangs de la chaîne. Là, il s'arrêta devant un forçat, qui, la tête basse, le menton dans sa poitrine, les poings fermés, semblait concentré dans ses pensées de désespoir.

— Je le savais ben qu' c'était lui! dit Sapajou.

Le forçat releva la tête et regarda le gamin.

— Oui, c'est vous qu'avez voulu m'étrangler, la nuit où vous aviez enlevé mamselle Blanche, d'vant la porte du *Grand-Saladin*, dit Sapajou au bateleur Meunier la Pince, car c'était lui; je ne vous en veux pas. Tenez, si vous voulez me faire plaisir, vous prendrez ça, ajouta-t-il en lui présentant une pièce de cinq francs, ça vous servira à acheter du tabac; voulez-vous ?

— Merci, dit le misérable, demi-étonné, demi-attendri. Nom de Dieu! c'est pas pour les cent sous, c'est pour la chose; merci,

petit : ça me fait du bien ça de votre part.

Sapajou lui glissa la pièce d'argent dans la main et reprit sa course vers son frère, sans remarquer que le forçat, tournant la tête autant que le lui permettait la tension de sa chaîne, le suivait attentivement des yeux.

— André, Blanche, dit-il aux deux jeunes gens dès qu'il fut à portée de se faire entendre, en v'là une histoire ; tous, ils y sont tous, tous ceux du *Grand Saladin* qu'ont voulu vous enlever : Meunier, l'pître du Gros-Caillou, Monseigneur, Rossignol, tous ; il n'y a que l'chef, celui qu'ils appelaient Déru, qui n'y est pas, il l'méritait cependant bien.

—Ah! quelle horrible rencontre! dit Blanche à son mari.

— Tu as peur?

– A ec toi, non, mais la vue de ces mal-

heureux me fait de la peine ; comme ils doivent souffrir !...

— Pourquoi l'as-tu approché de si près, demanda André à Sapajou, d'ici nous avons cru un moment que tu lui donnais une poignée de main.

— Non, j'y ai donné quèque chose... d'là monnaie pour avoir du tabac, répondit Sapajou avec embarras ; ça m'a attendri comme une bête de r'voir, un carcan au cou, c't homme qui faisait, tous les jours, ses tours de passe-passe devant l'imprimerie, sur l'esplanade; c'est drôle ça, hein?

— Victor, dit Blanche à l'enfant, veux-tu me faire un plaisir?

— Mille! s'écria Sapajou avec feu.

— Tu ne me démentiras pas, dit la jeune femme à son mari d'un ton de prière.

André ne répondit rien, mais son regard plein d'amour parla pour lui.

— Eh bien, reprit Blanche en vidant sa petite bourse dans la main de Sapajou, cours encore après ces hommes, et donne-leur ça de ma part.

— Oh ! Blanche, ma sœur, faut que je vous embrasse! s'écria le gamin.

Et tout aussitôt il sauta au cou de la jeune femme et l'embrassa vivement.

— Maintenant, cours, lui dit-elle.

— J'y vole, et je r'viens.

Quelques momens après, quand Sapajou, sa charitable commission faite, fut de nouveau de retour près des deux jeunes gens, André regarda sa femme avec une tendresse inquiète :

— Cette rencontre t'a rendue bien triste, lui dit-il.

— Un peu, répondit-elle doucement; mais

cela se dissipera, mon ami, ce n'est qu'un nuage dans un beau ciel.

— Et un nuage ne suffit pas pour gâter un beau temps, répliqua joyeusement Héliopolis, qui s'était rapproché des époux, suivi du reste de leurs amis; allons dignement célébrer votre lendemain de noce, mes enfans : l'heure du dîner sonne le rappel, et nos estomacs battent la chamade. A la gamelle!

— A la gamelle! cria Sapajou en battant des mains. Et vive la joie et mamselle Blanche, qui n'est plus mamselle, puisqu'elle est ma sœur.

ÉPILOGUE. 1840.

XXV

L'empereur aux Invalides.

Le 15 décembre 1840, le jour se leva froid et triste ; une bise violente, chassant devant elle de légers tourbillons de grésil et de givre, couvrit en peu d'instans tous les toits des maisons, toutes les branches d'arbres,

toutes les avenues d'un manteau brillant et glacé.

Cependant, malgré la rigueur de la température, qui marquait neuf degrés centigrades, dès le matin la grande cité fut sur pied. De la banlieue, des communes environnantes, dans un rayon de cinq à six lieues, arrivèrent à grands flots dans Paris une population calme, recueillie, mais au fond du cœur de laquelle tressaillait un enthousiasme endormi pendant vingt ans et tout-à-coup réveillé par cette grande nouvelle : — Voici les cendres de l'Empereur ! !

Oui, le plus illustre, le plus grand de tous les hommes des temps modernes, le vainqueur de cinquante batailles, le hardi conquérant de l'Europe, le législateur de l'empire français, Napoléon, revenait enfin au milieu

de nous, et nous pouvions encore au moins une fois honorer sa mémoire.

Napoléon! ce nom résume pour nous, génération nouvelle, tout ce que nous pouvons imaginer de gloire. C'est lui qui doubla les possessions de la France; lui qui, d'un royaume, sut faire un empire puissant; lui qui, nous menant au combat, vit reculer devant nos armées, vaincus à chaque bataille, déshonorés à chaque défaite, nos plus acharnés ennemis. Et quels ennemis? L'Europe tout entière, l'Europe que, pendant quinze ans, grâce à lui, grâce à Napoléon, nous avons tenue sous nos pieds la poitrine palpitante, le front couvert de honte, le cœur tremblant; l'Europe qui, depuis qu'il est mort seulement, ose nous regarder en face.

Le 15 décembre 1840 aussi, le jour où ses restes mortels devaient enfin toucher le

sol de la France, l'enthousiasme et la joie se disputaient avec le recueillement et la tristesse le cœur de tous ses admirateurs. Dès le matin, une foule immense s'écoulait, à flots pressés, calme et silencieuse, dans les grandes rues, sur les quais, le long des boulevarts, se dirigeant vers le lieu fixé pour le départ du cortége funèbre.

C'est à Courbevoie que s'était arrêtée la flottille conduisant le cercueil impérial. Sur le débarcadère avait été construit un temple grec, à jour, de quatorze mètres d'élévation, décoré de palmettes à ses angles, entouré d'un triple cordon de guirlandes soutenant d'innombrables couronnes d'immortelles, et garni à ses frontons d'aigles dorés et brillans.

En tête du pont, du côté de Courbevoie, s'élevait une colonne rostrale, d'une grande hauteur, et dédiée à la patronne des marins,

Notre-Dame-de-Grâce. Cette colonne, de forme octogone, était assise sur trois soubassemens superposés, dont le premier, celui qui reposait sur la culée du pont, était orné d'un grand bas-relief représentant le voyage de *la Belle-Poule.* Trois trophées maritimes décoraient le second; ces trophées étaient formés par quatre proues en croix, groupées autour d'une pièce de canon, dressée debout et surmontée d'un aigle; le tout entouré de drapeaux aux insignes impériaux, plantés comme au hasard au milieu d'un amas de bombes et d'obusiers couchés à terre. Enfin, sur le troisième soubassement, se tenait assise la statue de la patronne des marins. Autour de cette figure, d'une grande proportion, étaient disposés trois énormes trépieds jetant des flammes de couleur. Chacun des angles supérieurs de ce dernier socle

était, en outre, surmonté de quatre aigles aux ailes déployées et tenant la foudre dans leurs serres. Le fût de la colonne, d'un effet grandiose, était orné, d'étage en étage, par trois rostres supportant des guirlandes et des couronnes. Enfin, le chapiteau était couronné par un globe colossal, sur lequel était tracé ce seul mot, en lettres d'or : *France*, et que dominait un aigle d'une large envergure.

C'est de là que le cortége se mit en marche, à dix heures sonnant.

Les marins de la *Belle-Poule* débarquèrent d'abord le cercueil impérial, et le placèrent sur le char funèbre, traîné par seize chevaux ; puis, au premier coup de canon tiré par l'artillerie en batterie au pont de Neuilly, le convoi se mit en mouvement dans l'ordre suivant :

La gendarmerie de la Seine, la garde municipale à cheval, deux escadrons de lanciers, le commandant de la place de Paris avec son état-major, un bataillon d'infanterie de ligne, la garde municipale à pied, les sapeurs-pompiers, deux escadrons de lanciers, deux escadrons de cuirassiers, le lieutenant-général commandant la première division militaire et son état-major, les officiers de toutes les armes employés à Paris, au ministère et au dépôt de la guerre, l'école de Saint-Cyr et l'école Polytechnique, l'école d'Etat-Major, un bataillon d'infanterie légère, deux batteries d'artillerie, un détachement du premier bataillon de chasseurs à pied, sept compagnies du génie formant bataillon, quatre compagnies de sous-officiers vétérans, deux escadrons de cuirassiers, quatre escadrons de garde nationale à cheval, avec éten-

dard et musique, colonel en tête, le commandant supérieur de la garde nationale du département de la Seine et son état-major ;

La deuxième légion de la garde nationale de la banlieue , la première légion de la garde nationale de Paris , deux escadrons de garde nationale à cheval , lieutenant-colonel en tête ;

Un carosse dans lequel était M. l'aumônier venant de Sainte-Hélène;

Les officiers-généraux de l'armée de terre et de mer, du cadre de réserve ou en retraite, les officiers-généraux et autres de la marine royale, le corps de musique funèbre;

Le cheval de bataille de l'empereur;

Un peloton de vingt-quatre sous-officiers décorés pris dans la garde nationale à cheval, dans les corps de cavalerie et d'artillerie, de la ligne et de la garde municipale, sous les

ordres d'un capitaine de l'état-major de la garde nationale;

Un carrosse, attelé de quatre chevaux, dans lequel était la commission de Sainte-Hélène;

Un peloton de trente-quatre sous-officiers décorés, pris dans l'infanterie de la garde nationale, dans l'infanterie de ligne et de la garde municipale, sous les ordres d'un capitaine de l'état-major de la garde nationale à pied;

Les maréchaux de France;

Les quatre-vingt-six sous-officiers portant chacun le drapeau particulier d'un des départemens du royaume, sous les ordres d'un chef d'escadron de la division;

Le prince de Joinville, en tête de son état-major;

Les cinq cents marins de l'escadrille, arri-

vés avec le corps de l'empereur, et portant sur l'épaule leurs haches d'abordage;

Le char funèbre, traîné par seize chevaux magnifiquement empanachés, couverts de riches caparaçons, et conduits au mors par des laquais à pied, à la livrée de la maison impériale;

Quatre maréchaux de France tenaient chacun un cordon d'honneur fixé au poële impérial;

Les anciens aides-de-camp et officiers civils et militaires de la maison de l'empereur;

Les préfets de la Seine et de police, les membres du conseil général, les maires et adjoints de Paris et des communes rurales, ainsi que les membres des conseils municipaux;

Les anciens militaires de la garde impé-

riale, en uniforme, la députation d'Ajaccio, et les militaires en retraite;

La marche du cortége était fermée depuis le pont de Neuilly jusqu'aux Invalides, par un escadron de dragons, le commandant de la division hors Paris et son état-major, le commandant de la quatrième brigade d'infanterie hors Paris, un bataillon de ligne, deux batteries d'artillerie et un bataillon de ligne;

Tout ce cortége imposant défila sans être un seul instant troublé ni dérangé jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile, gigantesque monument dont Napoléon lui-même avait, en 1810, posé la première pierre, et qui avait été décoré pour recevoir sous sa voûte son illustre parrain, avec la magnificence la plus grande. Arrivé là, le convoi s'arrêta.

Après une station de quelques minutes, il reprit sa marche.

Quand il approcha de l'hôtel des Invalides, le canon retentit. Le char funèbre s'avança lentement au son de cette éclatante voix des batailles que le grand capitaine aimait tant entendre, le long des immenses estrades toutes chargées de spectateurs, jusqu'à la grille principale.

Le cercueil alors fut descendu et port à bras par trente-six marins, jusqu'au porche élevé dans la cour royale, où M. l'archevêque de Paris l'attendait, assisté par tout son clergé.

Les prières de l'eau bénite ayant été dites, trente-six sous-officiers de la garde nationale et de la ligne prirent le cercueil impérial et le portèrent à l'entrée de l'église, sur une estrade élevée à cet effet.

À deux heures et demie, le clergé, vètu de violet comme pour l'office des martyrs, alla recevoir le corps sous le porche drapé. En ce moment, du haut de l'estrade placée en avant des orgues, retentit une marche d'un double caractère, funèbre et triomphal; le canon gronda, la garde nationale présenta les armes, les invalides levèrent leurs sabres, et le cercueil entra dans l'église, porté sur les épaules des soldats et des marins.

Ce fut un instant d'une admirable solennité! Tous les assistans étaient debout, en grand deuil, la tête découverte, les yeux et les bras tendus vers ce cercueil dans lequel reposait tant de gloire, tant de grandeur. Plusieurs des invalides qui faisaient la haie sur le passage du corps s'étaient agenouillés, malgré la consigne, d'autres essuyaient fur-

tivement de grosses larmes roulant sous leur paupière.

Le service funèbre commença.

L'église des Invalides présentait en ce moment un imposant spectacle.

Dans la nef, d'immenses tentures noires, à bordures argentées et relevées en rideaux, étaient garnies de trois magnifiques cordons, composés, le premier, de guirlandes de lauriers placées au-dessous des nombreux drapeaux des nations conquises ; le deuxième, d'écussons aux insignes impériaux, placés sur le milieu de chaque pilier ; enfin, le troisième, d'une draperie représentant la couronne impériale, sur laquelle étaient croisés deux bâtons, le sceptre et l'aigle.

Tout le dôme, depuis le sol jusqu'au premier ordre d'architecture, était tendu d'une draperie en velours violet et or,

et parsemée de tous les insignes impériaux.

Au milieu s'élevait un immense catafalque orné de plumes, d'aigles et des armes de l'empereur, rehaussé de quatre rideaux de velours noir bordé d'hermine, se relevant et soutenus par une couronne octogone. Aux quatre angles du catafalque s'élevaient quatre figures de victoires dorées et adossées à des trophées d'armes ; au sommet du monument, l'aigle impériable déployait fièrement ses aîles.

Au fond de l'église, on avait construit un autel, au-dessus duquel étaient placées trois bannières portant le chiffre de Napoléon.

L'église était transformée, dans toute sa longueur, en chapelle ardente. Plusieurs milliers de bougies suspendues à des lustres

étincelans, ou règnant en cordon lumineux le long des frises, répandaient une clarté éblouissante dans toutes les parties de l'édifice.

Chaque colonne de la nef supportait un trophée en forme d'obélisque. Au pied de chaque obélisque, une pierre funéraire, un nom sur cette pierre, avec le blason de ces illustres anoblis de la victoire, et, au-dessous, des combats inscrits, qui sont tous des victoires.

Au devant des colonnes s'étendait une tribune étroite, toujours drapée de noir ; derrière les colonnes, d'autres estrades encore, qui ont jour sur la nef par des rideaux ouverts, violets, à franges d'argent.

Sur le devant des tentures supérieures descendait une tenture noire et argentée;

sur la tenture, des couronnes vertes encadraient les inscriptions suivantes :

Campo-Formio. — Code Napoléon. — Création de la Légion-d'Honneur. — Concordat. — Rétablissement du culte. — Création de la Cour des comptes. — Lunéville et Amiens. — Industrie, commerce, agriculture. — Lettres, sciences et arts. — Création de la Banque de France. — Création du Conseil-d'État. — Organisation de l'administration publique. — Travaux d'utilité publique.

Partout des lustres, partout des candelabres, partout des drapeaux et des trophées ; longue galerie pleine d'émotions, pleine de souvenirs, pleine de regrets.

Au-dela de la nef, des degrés tapissés de noir conduisaient au rond-point qui précédait le tombeau. De longues et majestueuses

tentures de drap violet pendaient du haut de la voûte, et nul jour n'y pénétrait que celui des lustres suspendus. Le drap violet portait pour armoiries l'aigle impériale sur le manteau héraldique de pourpre et d'hermine, avec des N parmi des abeilles d'or.

Tout le dôme était drapé de violet ; colonnes revêtues de drap violet, décoré d'arabesques d'or ; estrades tapissées de violet ; loges tendues de violet avec des écussons, des N et des abeilles ; franges d'or, lustres en feuillages ; partout profusion de lumières, de guirlandes, de festons et de travaux.

Le service funèbre dura deux heures.

Après l'absoute, les canons, comme ils en avaient annoncé le commencement, annoncèrent la fin de cette cérémonie sublime. La foule s'écoula silencieuse, émue et recueillie, et bientôt l'immense église des Invalides resta

calme et tranquille comme toujours, riche d'un cercueil de plus.

Deux hommes seuls, deux invalides, demeurèrent au pied de ce cercueil, la pointe de leur sabre, garni de crêpe à la poignée, tristement abaissée vers la terre.

L'un, fièrement campé sur sa jambe de bois, était Jean Larive, dit Jean-de-Dieu second.

L'autre, vieillard de soixante-quinze à quatre-vingts ans, était Jean Dunand, dit Héliopolis.

Tous deux avaient demandé, comme une grâce, de garder, la première nuit de leur séjour dans l'hôtel de ses vieux soldats, les restes de leur empereur; et tous deux, heureux et fiers de la sainte mission qui leur avait été confiée, étaient sortis des rangs et avaient pris place au bas du catafalque.

Héliopolis, depuis le jour où nous l'avons laissé présidant, au petit village de Maison-Blanche, la noce de son enfant chéri, Blanche de Richeville avec André Chardin, l'imprimeur, avait vu passer cinq années sur sa tête, et ces cinq années avaient laissé sur la personne du grognard des traces profondes. Il était entièrement chauve; sa haute taille, cassée par l'âge, semblait avoir diminuée, et ses yeux avaient perdu leur éclat, pour prendre la fixité vague, l'impression terne de la vieillesse.

Cependant jamais, dans tout le cours de sa longue vie, le brave Héliopolis n'avait été aussi heureux que pendant ces cinq dernières années. Une fois sa Blanche mariée, à son premier désir, sur un mot du puissant duc de Garnerac, les portes des Invalides lui avaient été ouvertes, et il était venu prendre sa place au

milieu de ses vieux compagnons des armées de l'empire. Les prières, les supplications de Blanche et de tous ceux qui l'entouraient, n'avaient pu lui faire changer une résolution inébranlable.

— Je veux mourir avec les amis, avait-il dit à sa chère *petite comtesse*, je veux passer auprès d'eux le peu de temps que le bon Dieu m'accorde encore. D'ailleurs j'ai besoin de me sentir sur le dos l'ancien habit du régiment, ça me rajeunira. Te voilà heureuse, mon enfant, mariée à un honnête homme qui t'aime, tu n'as plus besoin de moi ; laisse moi faire à ma tête, et aller retrouver le camarade Jean-de-Dieu second.

Blanche n'avait pas insisté, et le vieillard était entré aux Invalides.

Il serait inutile de parler de sa joie, qui tenait du délire, quand il sut que l'on allait

enfin rapporter en France les restes exilés de son empereur. Le vétéran en eut le cœur serré et se sentit faiblir sous l'excès du bonheur. Mais ce fut bien autre chose encore, le jour de la cérémonie, quand il se vit au milieu du peloton des anciens militaires de la garde impériale qui escortait le cercueil, avec son uniforme de dragon de la garde, le même qu'il portait en 1815, à Waterloo. La crise fut si forte que le pauvre vieillard, pleurant comme un enfant, tomba en faiblesse dans les bras de ses camarades, et fut reconduit séparément aux Invalides par deux d'entr'eux. Là, les instances les plus pressantes lui furent faites pour qu'il consentît à prendre du repos, et à céder à quelqu'autre la glorieuse mission, qu'il avait briguée, de veiller la nuit suivante auprès du cercueil de l'empereur ; mais Héliopolis repoussa toutes les prières, sauta du lit sur le-

quel on l'avait déposé ; et, ressaisissant son uniforme, courut reprendre son rang dans son peloton.

Quand la foule immense, qui remplissait l'église, se fut doucement écoulée ; quand les deux invalides furent seuls, Jean-de-Dieu, tournant la tête vers Héliopolis, lui dit d'une voix étouffée par le respect et l'émotion :

— Eh bien, mon vieux, comment ça va?

— Mieux, répondit Héliopolis faiblement.

— En voilà une belle journée! reprit Jean-de-Dieu après un assez long moment de silence.

— N'en parle pas, répondit Héliopolis avec peine; la joie m'étouffe, j'ai le cœur plein, ne parle pas.

Le grognard se tut, comme le lui deman-

dait son ami, et l'église rentra dans le calme solennel du tombeau.

La nuit s'écoula ainsi pour les deux hommes dans un recueillement religieux. A minuit environ, Héliopolis, vaincu par la fatigue, s'assit au pied du catafalque, sur un des derniers gradins, et Jean-de-Dieu le voyant bientôt après laisser tomber sa tête dans ses mains, le crut doucement endormi.

Quand le jour parut, quand on vint relever les deux invalides de leur plus glorieuse garde, Héliopolis était toujours dans la même position. Jean-de-Dieu second s'approcha de lui, lui toucha le bras et lui dit quelques mots.

Le vieillard ne répondit pas.

Jean de-Dieu, saisi d'une crainte sinistre, souleva la tête du vieux soldat, et ne put re-

tenir un cri de douleur profonde en voyant cette tête blanche, inerte, pâle, en la sentant sous ses doigts d'un froid humide et glacé.

Héliopolis était mort.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Fontainebleau. —Imp. de E. Jacquin.

